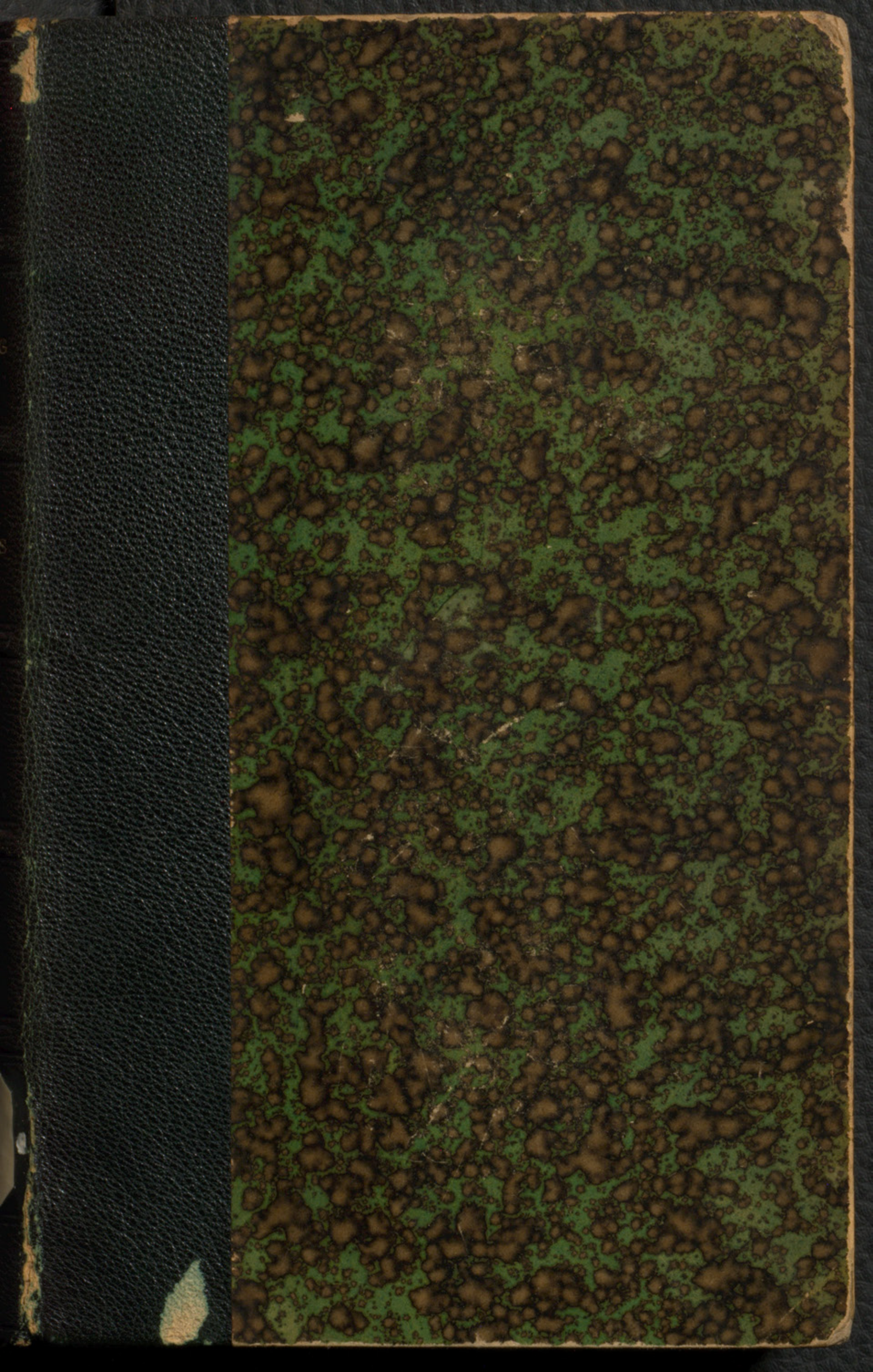
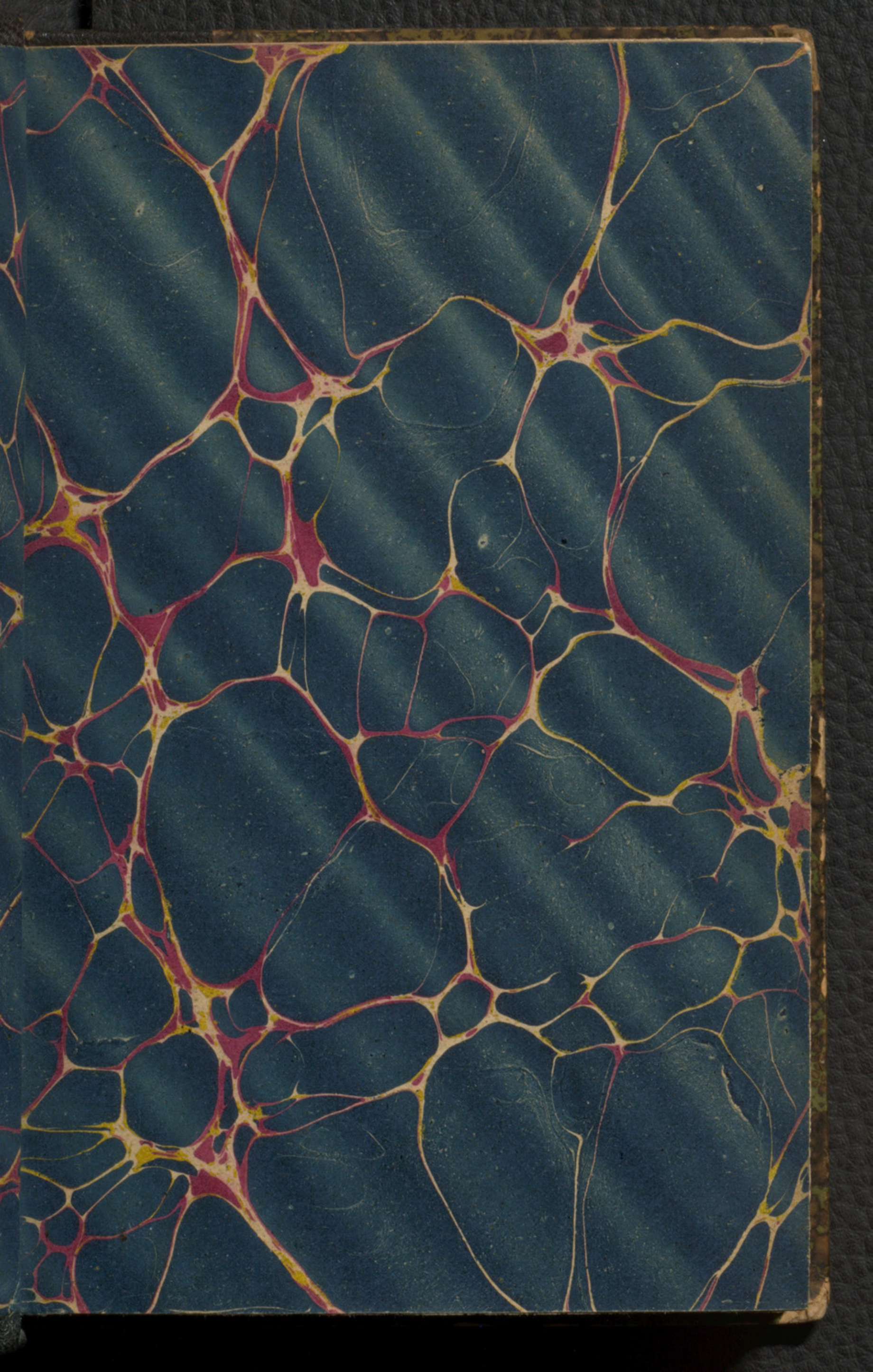
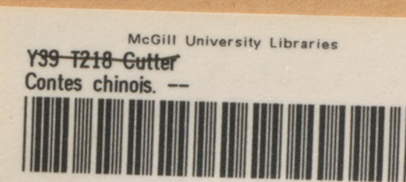






CONTENTES CHINOIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

LES CHINOIS PEINTS PAR EUX-MÊMES...... 1 vol.

LE THÉATRE DES CHINOIS.................. 1 —

PARIS. — IMP. DE LA SOC. ANON. DE PUBL. PÉRIOD. — P. MOUILLOT. — 36295.

LES CHINOIS PEINTS PAR EUX-MÊMES

CONTES CHINOIS

PAR

LE GÉNÉRAL TCHENG-KI-TONG



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1889

A MON FRÈRE IHU

Lorsque, tout jeunes encore, nous perdîmes nos chers parents, nous n'eûmes, pour charmer notre jeunesse, ni MA MÈRE L'OYE, *nous racontant les contes populaires de la Chine, ni le bon Perrault, qui nous eût conduit aux Pays des Fées. Cependant, les enfants ont besoin de ces gracieuses illusions, et, comme compensation, nous fut donné le recueil de* LIAO-TSAÉ.

Alors, que d'heures charmantes nous avons passées ensemble, sous la lumière douce d'une lampe à l'huile! Que d'émotions enfantines et d'ambitions immodérées, suscitées en nous par ces nouvelles fantastiques!

Aujourd'hui, nous sommes tous deux en Eu-

rope. De temps en temps, nous aimons à nous rappeler notre triste jeunesse d'orphelins et ses rares éclaircies de rayons de soleil, versées sur nos têtes d'enfants par la main bienfaisante des génies.

Je te dédie donc cet ouvrage, dont tu sais, aussi bien que moi, par cœur tous les chapitres. Puisse-t-il rendre aux autres les mêmes services qu'il nous a rendus!

Ton très affectionné,

TCHENG-KI-TONG.

PRÉFACE

Le conte, dans tous les pays, présente un double caractère : il satisfait notre amour du merveilleux et nous fournit, en même temps, le moyen de propager indirectement des données morales, que nous ne pouvons ou ne voulons présenter sans voiles.

L'homme n'est jamais satisfait de ce qu'il a et ne le saurait être. Un besoin impérieux nous pousse à rechercher sans cesse le mieux, cet ennemi du bien. Dans cette course pas-

sionnée, nous n'atteignons que rarement le bonheur, notre but. Dépités par les rudes vérités de la vie, il ne nous reste, pour toute consolation, que le rêve avec ses jouissances illimitées.

Le conte est la plus haute expression de ces déceptions et de ces aspirations humaines. Tout ce que la nature nous a refusé, il le supplée ; tout ce qui nous a échappé dans la vie, il nous l'offre, avec une prodigalité sans limites et une générosité infinie. Richesse, gloire, beauté, intelligence, force et puissance : tous ces trésors, dont la réalité n'enrichit que de rares privilégiés, le conte les déverse à pleines mains sur tous les hommes. La distance et le temps, le possible et l'impossible disparaissent devant sa volonté souveraine.

En même temps, le moraliste trouve dans le conte un auxiliaire d'une valeur inestimable. Les principes qui, sèchement formulés, ne constitueraient qu'une collection de

sentences d'une lecture peu attrayante, aussitôt oubliées que lues, deviennent, sous l'enveloppe gracieuse de la fiction, des incarnations vivantes et agissantes de la pensée de l'écrivain; elles se gravent plus facilement dans la mémoire du lecteur et y laissent une trace ineffaçable. Enfin, beaucoup de choses qui ne pourraient se dire, sans inconvénients, si l'on voulait les exposer à l'état de vérités nues, passent grâce au rayonnant vêtement du merveilleux. Considéré à ce point de vue, le conte fait partie de la littérature allusionnelle, telle qu'on l'a vue fleurir souvent dans les pays où la parole n'est pas libre; je citerai, par exemple, l'exposé des faits d'histoire contemporaine sous le manteau de noms romains, si généralement usité en France, il y a une vingtaine d'années.

Dans mes précédents ouvrages, j'ai essayé de retracer pour le public français, les grandes lignes de notre caractère et de nos usages

nationaux. Il me restait à décrire une foule de détails : coutumes, manière de penser et d'agir, enfin les mille petits riens, si importants, qui constituent la vie propre d'un peuple. Tout cela, le conte l'exprimera mieux qu'un autre genre d'œuvres. Un livre spécial serait trop technique ; un roman ne montrerait qu'un seul côté du problème.

Les contes, courts en général et traitant toutes sortes de sujets, passent rapidement en revue toutes les classes de la société, et offrent ainsi une représentation complète des mœurs du pays qui les a produits. Aussi ai-je choisi cette formule, de préférence à d'autres, plus embarrassantes et moins claires.

On remarquera que, dans presque tous ces récits, il est question d'amour ; mais l'on verra aussi que la morale n'y perd rien, au contraire. D'ailleurs, l'amour tient dans la vie une place si importante, qu'il ne faut pas songer à le chasser du conte, de cette espèce de production littéraire qui prétend repré-

senter plus parfaitement que toute autre, la vie intime et les aspirations d'un peuple, ainsi que sa façon particulière de concevoir le bonheur.

Ces *Contes chinois* ne pouvaient être offerts au public européen sous leur forme première, déterminée par les nécessités de notre langue et de nos habitudes littéraires. Les trois cents pages de ce volume sont l'abrégé de plus de trois cents chapitres. J'ai dû tailler et rogner, enlevant tout ce qui eût été, pour mes lecteurs, développement inutile ou accessoire superflu. C'est donc une adaptation qu'on lira, plutôt qu'une traduction proprement dite. Mais je me hâte d'ajouter que, si les coupures que j'ai faites ont de beaucoup réduit le volume primitif de ces récits, j'ai soigneusement respecté tout ce qui pouvait éclairer le lecteur sur le caractère et les idées de mes compatriotes. En un mot, si la forme extérieure a été rendue aussi française que possible, en revanche le fond, la

couleur locale, sont restés absolument ce qu'ils étaient dans le texte original.

Je ne pouvais, du reste, agir autrement; car, avant tout, ce sont des *Contes chinois,* purement chinois, que je voulais soumettre au bienveillant accueil du public européen.

CONTES CHINOIS

LA VOIX DU SANG

Le jeune Koué-Yung, de la famille Ouang, avait quitté sa province natale de Yaé-Nim et voyageait vers le Sud.

Dans une de ses haltes, il venait d'amarrer son bateau à la rive du fleuve, lorsqu'il aperçut, assise dans un canot, une jeune fille d'une beauté merveilleuse. Tout occupée à son ouvrage de broderie, elle n'avait pas remarqué son arrivée.

Koué-Yung, pour attirer l'attention de la belle, se mit à réciter une poésie. Elle leva les yeux, le regarda un instant, puis baissa la tête et se remit à sa tâche.

En voyant ce mouvement, il sentit que son cœur battait plus fort que d'habitude. Il se dit qu'il n'avait affaire, en somme, qu'à une fille de pêcheur; que, très probablement, elle ne devait pas dédaigner l'argent. Aussi, il prit une pièce d'or et la lança si adroitement qu'elle tomba dans le tablier de la brodeuse. La jeune fille ramassa la pièce et la jeta sur la rive.

Koué-Yung, alors, lui lança un magnifique bracelet d'or, tout constellé de pierres précieuses, qui vint rouler aux pieds de l'indifférente. Cette fois, elle ne daigna même pas toucher le bijou, et continua son travail sans détourner la tête.

A ce moment, un matelot approcha de la rive et se dirigea vers le canot : la jeune fille, à la vue du nouveau venu, s'empressa de mettre le pied sur le bracelet et de le cacher. C'était, sans doute, son père; car il entra dans le canot, le détacha, fit force rames et fut bientôt hors de vue.

Furieux de sa déconvenue, le jeune homme interrogea tous les matelots de son bateau : mais personne ne connaissait ni la jeune fille,

ni son père. Koué-Yung fit alors mettre à la voile, pour donner la chasse au canot. On courut des bordées, on fouilla les deux rives du fleuve, sans trouver aucune trace ; plusieurs jours s'écoulèrent en recherches infructueuses. Lassé de ces courses inutiles, l'amoureux dépité reprit enfin le chemin de son pays.

L'année suivante, il se remit en voyage vers le Sud et acheta un bateau pour s'établir sur le fleuve. Il n'avait pu oublier la charmante image de la fière inconnue. Décidé à la retrouver à tout prix, il passa ses journées à examiner les bateaux, à interroger les voyageurs. Il finit par connaître tous les matelots, tous les pêcheurs du pays. Mais, après six mois d'efforts incessants, il n'avait pu retrouver ni la jeune fille, ni l'homme qui l'avait emmenée. Il retourna chez lui, épuisé de fatigue et malade d'amour.

Une nuit, il rêva qu'il visitait un village situé au bord d'un fleuve. Il s'arrêta devant une maison tournée vers le nord : la porte du jardin, entr'ouverte, montrait des plates-bandes couvertes de fleurs, et des allées bordées de bambous, aux jolies tiges élancées. Un acacia agitait au vent ses grappes de fleurs rosées.

Tout cela semblait, au dormeur, former un spectacle digne du pinceau d'un maître.

Il parcourut ce ravissant jardin et arriva à la maison. Les portes étaient closes. Du côté du sud, il aperçut une petite chambre, dont la fenêtre était protégée contre les rayons du soleil par les larges feuilles d'un palmier. Il put voir, à l'intérieur, une table-toilette, avec une glace à cadre d'acajou : à côté, était accrochée une robe de femme, de très bon goût.

Il allait se retirer, lorsqu'une porte, s'ouvrant au fond de la petite chambre, livra passage à une femme, qu'il reconnut immédiatement : c'était son inconnue.

Elle l'aperçut et s'arrêta : il la salua et lui exprima sa joie de la voir; mais, ajouta-t-il, il avait tant cherché à la retrouver, qu'il doutait de la réalité, et se demandait s'il n'était pas le jouet d'un rêve. Il allait continuer, lorsqu'il vit le matelot venir à lui : l'impression qu'il ressentit alors fut si désagréable, qu'il s'éveilla.

Sa vision avait eu une netteté tellement étrange, qu'il crut reconnaître une indication miraculeuse. Il reprit courage et forces, et réso-

lut de se mettre en route et de retrouver la maison aperçue dans son rêve.

En attendant, il alla rendre visite à son ami Sü, fonctionnaire supérieur, qui avait une villa à Tsing-Kiang, sur la rive méridionale du fleuve. Il monta donc à cheval, et parcourut lentement les campagnes aux sites variés, qui donnent aux environs du fleuve un charme particulier.

Perdu dans ses rêveries, séduit par l'aspect des beautés que la nature offrait à chaque pas, il laissa sa bête le conduire à l'aventure et, finalement, ne sut plus où il se trouvait. Un petit sentier, qu'il suivit à tout hasard, le conduisit, à travers les méandres de la forêt, jusqu'aux premières maisons d'un village, pittoresquement assis sur une hauteur. Il résolut de s'y renseigner et s'arrêta soudain, saisi d'étonnement et tremblant de joie. Tout le panorama de son rêve réapparaissait devant lui : même campagne, mêmes maisons semées dans la verdure des collines. Il fit quelques pas encore : son cheval venait de l'amener devant la villa entrevue en songe, et qui devait abriter la belle disparue.

Dans le parc, aux allées sinueuses bordées

de bambous, le grand acacia laissait pendre jusqu'à terre ses branches chargées de grappes roses; les plates-bandes montraient les mêmes fleurs, arrangées avec le même goût et dans la même disposition. Était-ce donc qu'il rêvait de nouveau?

Mais non! Il attacha sa monture, et s'engagea résolument dans le jardin. Voici bien la même allée, la même maison tournée au nord, et la petite chambre, où, bientôt, entra la jeune fille.

En apercevant un étranger, elle tressaillit:

— Qui êtes-vous?

L'amoureux était en proie à une émotion si violente qu'il resta quelques secondes immobile, sans pouvoir prononcer une parole. Enfin, il rassembla son courage et dit:

— Avez-vous oublié celui qui jeta un bracelet d'or à vos pieds?

— Le bracelet est dans mon coffret, mais je ne sais quel était cet homme.

— C'était moi.

Elle lui demanda alors des renseignements sur sa famille. Il s'empressa de répondre à toutes les questions de sa ravissante interlocu-

trice, et lui raconta aussi comment il était tombé malade et quel rêve l'avait guéri.

— Vous êtes d'une grande famille. Pourquoi ne vous êtes-vous pas marié ?

— Si je ne vous avais aimée, je serais marié depuis longtemps.

— J'avais compris votre cœur. Mais je n'osais en parler à mon père. Je crois que vous agiriez sagement en lui envoyant quelqu'un pour régler la question du mariage : il sera sensible à votre acte de politesse et vous accordera ma main. Pour l'instant, retirez-vous, car il va rentrer immédiatement.

Le jeune homme s'inclina en signe d'obéissance et partit ; il avait à peine fait trois pas qu'il entendit la jeune fille le rappeler.

— J'ai encore quelque chose à vous dire, fit-elle. Je m'appelle Foung-Nioung, de la famille Meng ; mon père se nomme Kong-Li. N'oubliez pas cela.

Le lendemain, le jeune homme se présenta chez le père Kong-Li, qui le reçut au jardin. Ils s'assirent auprès d'une haie de bambous et causèrent.

— Je suis d'une famille distinguée, dit Koué-

Yung. J'ai appris que mademoiselle votre fille n'était pas fiancée et viens vous demander sa main. Je vous donnerai, comme cadeau de fiançailles, une forte somme ajouta-t-il, en mettant sur la table cent taëls d'or.

— Ma fille a été fiancée il y a quelque temps à une autre personne, dit froidement le père.

Koué-Yung pâlit et se retira.

Lorsque son émotion se fut un peu calmée, il réfléchit à la singularité de sa situation. Foung-Nioung lui avait dit n'être pas fiancée, et son père prétendait qu'elle n'était plus libre. Comment concilier ces contradictions ?

Un seul homme pouvait se charger d'éclaircir ses doutes : c'était son ami Sü. Le jeune homme, dès l'aube, se rendit chez ce dernier et le mit au courant de toute l'affaire.

Sü le gronda amicalement de ne pas lui avoir parlé plus tôt de son amour :

— Kong-Li est un de mes parents, fit-il. Il appartient à une grande famille ; il n'a pas de fortune, mais n'est pas pauvre et ce n'est pas par besoin qu'il fait le métier de pêcheur.

Puis, il envoya son fils parler de ce mariage à Kong-Li.

Le père de Foung-Nioung répondit :

— Je ne suis pas riche, mais je ne saurais vendre ma fille. M. Koué-Yung est venu m'offrir de l'argent, dans l'espoir d'acheter mon consentement : c'est pourquoi j'ai repoussé sa demande. Maintenant que je connais l'appréciation de votre père, je change d'avis, d'autant plus facilement que ma fille a, jusqu'à présent, refusé tous les partis qui se sont offerts. Je vais lui soumettre votre proposition. Je vous préviens que je la laisse entièrement libre de dire oui ou non ; de cette façon je suis sûr que, plus tard, elle n'aura rien à me reprocher.

Kong-Li entra chez sa fille et ressortit bientôt :

— Le mariage se fera, dit-il ; les vœux de l'ami de votre père ont été agréés.

Puis il prit un almanach et choisit un jour heureux pour date de la célébration.

Il serait inutile de peindre la joie de Koué-Yung ; il acheta une corbeille magnifique et ne sut quelle folie faire pour montrer sa reconnaissance à la jeune fille.

Enfin, le jour du bonheur arriva. Le fiancé

reçut Foung-Nioung des mains de son père et la conduisit à la chambre nuptiale, où, après accomplissement des cérémonies, elle devint sa femme.

Trois jours plus tard, Koué-Yung prit congé de ses amis et de son beau-père, pour ramener sa femme chez lui. Ils s'embarquèrent sur un navire, pour faire le voyage sur ce fleuve qui les avait rapprochés pour la première fois.

La même nuit, le bateau étant à l'ancre et tout dormant déjà, le jeune couple s'entretenait encore des joies à venir et des chagrins du passé.

— C'est ici, dit Koué-Yung, que je vous aperçus l'année dernière. Vous voyant à bord d'un canot, je vous pris pour la fille d'un batelier : je ne savais pas quelle était votre famille. Où vous rendiez-vous alors?

— J'ai un oncle, établi sur la rive nord du fleuve. Mon père était obligé d'aller le voir et, alors, ramait toujours lui-même. C'est un pur hasard qui nous fit nous rencontrer, le jour où mon père m'amena avec lui. Quand je vous entendis chanter, je me dis que vous étiez un poète ou un étudiant, et je vous regardai. Mais

quand vous me lançâtes une pièce d'or, je me sentis blessée, malgré ma pauvreté. Puis, lorsque votre bracelet roula jusqu'à moi, je me mis à rire de l'aveuglement qui vous empêchait de voir quelle femme vous tentiez de gagner avec de l'or. Si mon père, qui approchait, avait vu le bracelet, il vous eût fait repentir de votre erreur ; c'est pour cela que je cachai le bijou sous mon pied : car je vous aimais déjà, et depuis j'ai refusé toutes les propositions de mariage : je vous attendais toujours !

— Vous êtes belle et bonne et fine aussi, dit le mari, mais je suis encore plus fin que vous, ajouta-t-il par plaisanterie, et je vous ai trompée en quelque chose.

— En quoi ?

Il ne répondit que par un sourire.

— En quoi ? reprit-elle. Dites-le-moi.

— Eh bien, fit-il pour continuer sa taquinerie : il faut bien que je vous le dise, car nous approchons de ma maison, et vous l'apprendrez quand même : j'ai déjà une autre femme chez moi !

Elle sourit, n'en croyant rien. Koué-Yung lui

répéta qu'il était déjà marié avec une première femme, la fille du président Woy ; il parla, si sérieusement, que, cette fois, son mensonge avait tout le caractère de la vérité.

Foung-Nioung devint très pâle. Elle ne dit pas un mot, mais se leva et sortit de sa cabine. Son mari entendit quelques pas rapides, suivis du bruit d'un corps tombant à l'eau. Il se leva d'un bond et se précipita sur le pont du navire. Sa femme avait disparu et l'eau noire ne montrait plus de trace de la désespérée.

Aux cris poussés par l'infortuné, passagers et matelots accoururent ; les plongeurs cherchèrent vainement à sauver la pauvre femme, qu'on ne put retrouver. Le jour vint. Koué-Yung fit fouiller le fleuve dans toute sa longueur, pour ramener du moins le corps de celle qu'il avait tuée par sa folle plaisanterie : mais cette triste satisfaction lui échappa et il dut renoncer à ses recherches.

Il retourna chez lui, bourrelé de remords. L'image de sa femme qu'il adorait était sans cesse devant ses yeux. Il avait le cœur bien gros et se repentait amèrement de la taquinerie qui avait ruiné à jamais le bonheur de sa

vie. Il se demandait ce qu'il répondrait à son beau-père, quand celui-ci viendrait voir sa fille.

Terrifié à cette pensée, il s'enfuit de chez lui et alla se cacher chez sa sœur aînée, mariée à un officier à Kou-Nang ; il passa chez elle une année entière.

Enfin, il se décida à retourner dans sa maison, où désormais il vivrait dans le deuil et les regrets.

En chemin, il fut surpris par un orage et chercha un refuge dans une petite demeure appartenant, évidemment, à de pauvres gens. Il y trouva une vieille femme, en train de jouer avec un petit garçon, et qui voulut mener le visiteur au salon ; mais l'enfant se mit à sourire à Koué-Yung, comme à une vieille connaissance et à lui tendre ses petits bras ; le jeune, homme, charmé de la beauté et de la gentillesse du mignon, le prit sur ses genoux et se mit à jouer avec lui.

La pluie cessa de tomber ; le voyageur se leva pour partir et remit l'enfant à la vieille femme ; le petit garçon se prit alors à pleurer, à crier, à tendre ses bras vers son nouvel ami, en l'appelant « Papa ! papa ! »

La bonne vieille finit par l'emporter dans une autre chambre, et Koué-Yung allait s'éloigner, lorsqu'une jeune femme entra brusquement : elle tenait dans ses bras le beau bébé, qui pleurait encore.

— Vous n'avez pas de cœur ! dit-elle à Koué-Yung. Osez-vous bien partir et abandonner votre fils !

Koué-Yung avait tressailli au son de sa voix. Il leva les yeux et reconnut sa femme. Il ne put d'abord parler : il prit la main de Foung-Nioung et, en balbutiant, arriva à lui faire comprendre qu'elle avait pris au sérieux une mauvaise plaisanterie : il attesta le ciel et le soleil qu'il n'avait jamais eu d'autre femme qu'elle. Enfin, elle tomba dans ses bras et ils pleurèrent amèrement.

Lorsqu'ils eurent retrouvé un peu de calme, elle raconta, à son tour, les péripéties de son existence, depuis qu'elle avait tenté de se suicider. Le maître de la maison où elle habitait à présent, M. Mong, s'était embarqué avec sa femme, pour Nan-Haï (mer du Sud) ; ils entendirent le clapotis qui suivit la chute de Foung-Nioung et furent assez heureux pour sauver

la jeune femme déjà évanouie. Leur bateau suivit son chemin. Quand Foung-Nioung reprit connaissance, elle était trop outrée contre son mari pour chercher à le retrouver. Ses bienfaiteurs étaient déjà âgés et n'avaient pas d'enfants : elle les suivit et n'eut qu'à se louer de leur amitié et de la délicatesse de leur conduite : le couple finit par adopter la jeune femme.

Dix mois après sa tentative désespérée, elle avait donné le jour au bel enfant dont Koué-Yung avait admiré la grâce et la santé, sans savoir encore qu'il tenait sur ses genoux son propre fils. Elle avait ressenti alors, plus vivement que jamais, le désir de revoir son mari ; mais l'idée de se rencontrer avec une rivale l'avait toujours empêchée de mettre ce projet à exécution.

Koué-Yung avait retrouvé sa femme et embrassé son enfant. Il se sentait à peine digne de tant de bonheur : mais il se promit de réparer dans l'avenir le mal fait par ses paroles ; il commença par emmener sa femme, son fils et les parents adoptifs de Foung-Nioung, et les installa chez lui.

Kong-Li vint bientôt les rejoindre et consentit à passer quelque temps avec eux. Dès lors, ils vécurent tous heureux, dans une union parfaite, qui leur fit perdre jusqu'au souvenir de tristesses et des angoisses passées.

UN AMOUR AQUATIQUE

Un négociant du nom de Moh, habitant de Pékin, entreprenait tous les ans un voyage dans la province de Hou-Nang, pour y échanger ses marchandises contre les produits du pays. Le trajet s'effectuait en bateau, par les fleuves. Moh était toujours accompagné de l'un de ses fils, âgé de seize ans.

L'éducation de ce jeune homme, nommé Sien-Koung, était déjà très avancée ; mais le père voulait lui faire abandonner ses études pour l'initier au commerce. Aussi, lorsque le jour tombait, Sien-Koung profitait de l'absence de son père, retenu à terre par les affaires,

pour reprendre ses livres de vers et chanter d'une voix forte et pure des mélodies que le vent emportait bien loin de son navire.

Un soir, comme il venait de chanter une des plus belles pièces de son recueil, il aperçut par le sabord, une ombre qui semblait se balancer en écoutant. Il n'attacha d'abord aucune importance à ce fait, mais l'ombre mystérieuse revenait toutes les fois qu'il chantait ; en regardant attentivement par un beau clair de lune, il aperçut une très jolie jeune fille de son âge, qui se sauva en se voyant découverte.

Au moment où il dut se préparer à retourner dans son pays natal, il eut la surprise de recevoir la visite d'une vieille femme, qui entra en lui disant brusquement :

— Vous avez tué ma fille !

Sur la demande d'explications du jeune homme, elle ajouta que le nom de sa famille était Bé ; que sa fille portait le nom de Tsiou-Lien ; que celle-ci, très amoureuse de tout plaisir littéraire, avait eu la joie de l'entendre chanter : depuis ce temps, elle était tombée malade et refusait toute nourriture.

— Le mariage seul pourrait la guérir, ajouta-

t-elle; pour cela, donnez-moi votre consentement.

Le jeune homme ne demandait pas mieux, mais il craignait de déplaire à son père. La visiteuse lui demanda alors de s'engager au moins par une promesse : sur le refus du chanteur elle lui dit avec colère :

— Les autres ont beau demander la main de ma fille, ils ne peuvent l'obtenir; et vous, ma fille vous tend la main et vous la refusez! C'est une grande honte pour nous deux; aussi, pour nous venger, je vous empêcherai de partir.

Le père rentra à bord après le départ de cette furie; mis au courant de l'aventure, il rit beaucoup et d'une façon très dédaigneuse. Il ne pouvait s'imaginer qu'une jeune fille, tombée à première vue amoureuse d'un inconnu, fût digne de son attention.

Dans la nuit, le sable se mit à monter si haut, que le navire se trouva complètement en détresse. Il était évident qu'il ne pourrait repartir que lorsque la grande marée du printemps viendrait l'aider à se remettre à flot.

Or, généralement, les commerçants retenus de cette sorte gagnent beaucoup d'argent au

retour de la saison. Ils se trouvent à cette époque les premiers sur place, alors que les autres ne sont pas encore arrivés; aussi, le père ne se chagrina-t-il pas beaucoup de cette quarantaine forcée. Cependant, pour ne pas perdre de temps, il se proposa de retourner chez lui par un autre bateau, en laissant son fils pour garder celui sur lequel ils étaient venus.

Sien-Koung, tout en étant enchanté de se trouver ainsi seul, regrettait beaucoup de n'avoir pas demandé l'adresse de son amoureuse.

Mais il n'eut pas longtemps à se désoler de son imprévoyance : le soir même du départ de son père, la jeune fille arriva, au bras d'une servante.

Après l'avoir fait asseoir sur une chaise, la servante dit au jeune homme :

— Ma maîtresse languit, comme vous le voyez ; ne croisez pas vos bras, donnez-lui vite des soins.

Et elle s'en alla.

Sien-Koung, alors, resta stupéfait, pendant quelques instants, de la tournure singulière que prenaient les événements. Lorsque sa présence

d'esprit fut revenue, il approcha la lampe, pour éclairer le visage de la jeune fille, qu'il trouva encore plus jolie que la première fois, malgré la souffrance exprimée par ses traits. A toutes les questions qui se pressèrent sur les lèvres du jeune homme, elle ne répondait d'abord que par un sourire tendre et mélancolique.

Finalement, elle se mit à chanter ce vers célèbre :

Vous êtes cause de ma maladie, vous êtes cause de ma honte.

Sien-Koung, enchanté de cette accusation flatteuse, se confondait en excuses et en remerciements, et couvrait de baisers passionnés les mains et les joues de la jeune fille. Elle lui demanda, pour la guérir, de lui chanter encore le couplet suivant :

Les robes de gaze aux feuilles superposées et les broderies de couleur, font ressortir le phénix d'or et les oiseaux d'argent[1] plus étincelants encore ; à chaque danse, les belles se placent sur deux rangs.

Mais la plus belle se trouve toujours au milieu.

1. Les phénix d'or et les oiseaux d'argent représentent ici les aiguilles ornementées passées dans les cheveux.

La dernière strophe n'était pas encore achevée, qu'elle sauta de sa chaise, en criant qu'elle était guérie.

Le bonheur des amants fut complet.

Le lendemain matin, la mère vint au bateau et voyant que son enfant était rétablie, parut très heureuse. Elle n'insista même pas pour l'emmener, devinant dans les yeux de sa fille qu'elle préférait rester.

Malgré les ardeurs de la lune de miel la plus passionnée, Sien-Koung ne put jamais arracher à son amoureuse le secret de la situation de sa famille, ni même son adresse.

Elle disait toujours que, n'étant pas sûre de pouvoir conclure le mariage, ces renseignements n'avaient pas d'importance pour lui.

Ces petits détails n'empêchaient pas leur amour d'augmenter d'intensité, ni les amants de se faire mille serments d'affection éternelle.

Un soir, après avoir ouvert par hasard un livre, elle dit en pleurant à son amant que son bonheur était fini, parce que le père du jeune homme allait revenir ; elle avait demandé au

livre de la renseigner, et y avait trouvé la chanson de Li-Y[1].

Sien-Koung chercha à la consoler par une interprétation différente :

— Le premier vers, dit-il, indique plutôt le mariage.

Mais Tsiou-Lien n'était pas de cet avis. Elle préféra partir, afin de ne pas se trouver en face du père incommode de son amant.

— Si je parvenais à obtenir le consentement de mon père, où pourrais-je vous en donner avis ?

— Je le saurai en même temps que vous ; inutile de m'écrire !

Quand le père, qui revint effectivement le lendemain, eut reçu la confidence de son fils, il fut très mécontent de ce que ce dernier eût profité de son absence pour recevoir une femme à bord. Mais sa colère s'évanouit bientôt, lorsque le négociant put constater qu'il n'y avait eu aucun désordre et qu'il ne manquait rien sur le navire.

1. Cette chanson dit :

Je regrette d'avoir épousé un négociant du Ku-Tang,
Qui me prive du bonheur par ses voyages ;
Si j'avais su que la marée fût si exacte,
J'eusse mieux aimé épouser le dieu de l'eau.

Tsiou-Lien revint de temps en temps voir son amoureux, lorsqu'il se trouvait seul. Le signal de leurs rendez-vous était toujours donné par une chanson. Elle ne trouva pas de moyen de faire agréer le mariage par le père ; mais, désireuse de prolonger le temps pendant lequel il leur était permis d'avoir leurs entrevues, elle proposa à son amant de retarder le départ autant que possible.

Néanmoins, au commencement de la cinquième lune, moment où la baisse des prix est générale, et où la grande marée se produit, Sien-Koung fut obligé de partir avec son père. A peine rentré chez lui, il tomba gravement malade. Il avoua à sa mère, inquiète de le voir dépérir, que ce n'étaient pas des médicaments qu'il lui fallait, et qu'il ne pourrait être guéri que par Tsiou-Lien.

Le père, inflexible d'abord, dut céder, enfin, vu l'état alarmant de la santé de son fils.

Voilà Moh et son fils embarqués pour un nouveau voyage.

Arrivés à destination, ils se mirent à la recherche de l'inconnue.

Ce n'est que plusieurs jours après qu'ils la

découvrirent, sur un navire gouverné par une vieille femme, qui n'était autre que sa mère.

Bien que plein de répugnance pour cette situation modeste, le commerçant voyait la question de vie ou de mort posée pour son fils, et demanda à la vieille de consentir à ce que sa fille allât voir le malade.

Mais madame Bé insista, avant tout, pour régler la question du mariage. Ce différend ne fut tranché que par un signe que fit Tsiou-Lien à sa mère, pour l'engager à se conformer aux exigences du négociant.

La visite eut lieu. Restée seule au chevet du malade, la jeune fille s'écria tout en larmes :

— Ce qui m'est arrivé autrefois vous arrive aujourd'hui. Il est bon, cependant, que nous ayons connu tous deux les chagrins de l'amour. Réduit à l'état où vous êtes, il ne faut pas songer à un prompt rétablissement. Mais, pour soulager votre souffrance, je vais vous chanter les vers « des robes de gaze » par lesquels vous m'avez charmée jadis.

Le malade lui répondit que ce qui s'était trouvé bon pour elle n'était peut-être pas un remède pour lui.

Sur le choix qu'il fit, elle se mit à chanter un autre couplet :

Le chant du rossignol matinal accompagne mes pleurs, et les herbes sont d'un vert si tendre, devant mon store. Le zéphyr de l'Est nous arrive de temps en temps, comme un bien-être,
Et pousse des milliers de branches de saules vers l'Occident.

Ce chant apporta aussitôt un grand allégement au malade, qui la pria de répéter encore ce qu'elle chantait autrefois ; surtout ce vers :

Le parfum du lotus, au loin répandu sur l'eau.

Quand elle eut tout chanté pour lui plaire, le jeune homme se sentant mieux, se leva du lit et la prit par la main : on causa des chagrins de l'absence, du mariage futur et de l'amour présent qui leur fit tout oublier.

Après le départ de la jeune fille, le père, bien que satisfait du résultat produit par cette visite sur la santé de son enfant, ne cacha pas à son fils l'opinion que lui inspirait la personne si ardemment désirée : d'après lui, une fille, quelle que fût sa beauté, ne pouvait être vertueuse, lorsqu'elle vivait sur l'eau dès son

enfance, et avait appris le métier de rameuse.

Sien-Koung, désespéré par cette réponse, s'empressa de tout raconter à son amoureuse, lors de sa deuxième visite.

— Je sais, dit la jeune fille, et j'ai réfléchi. Le retard arrive toujours lorsqu'on est impatient et la déception vient sans cesse contrarier les désirs les plus ardents. J'ai cependant trouvé un moyen de nous unir sûrement. Vous savez que la grande passion d'un négociant, c'est toujours le bénéfice : je vais indiquer à votre père les articles qui pourront lui rapporter trois fois son capital et d'autres qui le décupleront. Si ma prédiction se réalise, je serai à ses yeux une bru inestimable, et il viendra de lui-même demander ma main. Donc, à l'année prochaine ! Vous aurez dix-huit ans et moi dix-sept. Nous aurons encore tout un ciel d'amour devant nous. N'ayez pas de souci et vous verrez !

Le malade transmit vite à son père la nomenclature des articles indiqués ; mais le négociant, croyant surtout à sa propre expérience, n'accordait que peu de foi à ces informations. Aussi n'acheta-t-il qu'en petite quantité les marchandises désignées. Il eut bientôt à s'en repentir,

car il revendit ces articles aux prix prédits : en revanche, ce qu'il y gagna, ne fit que tout juste payer ses pertes sur les marchandises qu'il avait choisies lui-même. Il apprécia dès lors, l'esprit pratique de la jeune fille, et l'éloge que le jeune homme faisait tous les jours des qualités de sa bien-aimée et de son intelligence commerciale, qui ferait faire une fortune colossale à la famille, acheva de décider Moh à donner son consentement.

Le mariage eut lieu sur un autre navire, que le père acheta pour loger le jeune ménage. Après les avoir installés, il partit, sur les conseils de sa bru, pour prendre un nouveau chargement, qu'il revendit ensuite à grand bénéfice. Ayant fait ainsi sa fortune, il remonta vers le Nord avec toute sa famille. La mariée eut grand soin d'emporter de l'eau du lac où elle était née, pour en ajouter toujours quelques gouttes à tous ses aliments ; à chaque voyage de son beau-père, elle lui recommandait instamment de lui renouveler cette provision, ce qu'il ne manqua jamais de faire.

Plusieurs années s'écoulèrent dans un bonheur aussi complet que possible, auquel la naissance

d'un garçon vint ajouter de nouvelles joies. Tsiou-Lien désira alors revoir sa mère. Toute la famille fit ensemble le voyage vers Hou-Nang, où l'on eut la déception de ne pas trouver madame Bé. Les recherches les plus minutieuses demeurèrent sans résultat. Très affligée de la disparition de sa mère, la jeune femme restait assise, des heures entières, sur le pont du navire, abîmée dans la contemplation du fleuve.

Un jour, comme elle rêvait ainsi, apparut tout à coup un pêcheur, portant dans sa barque une grande sirène qui présentait tous les caractères d'une femme. Tsiou-Lien voulut à toute force l'acheter et l'acquit, malgré son prix élevé. Aussitôt après, elle la remit en liberté dans l'eau; puis elle disparut elle-même un instant.

A son retour, elle dit à son mari qu'elle était allée voir sa mère; elle ajouta en rougissant que cette sirène qu'ils venaient d'acheter était sa propre mère, exilée sur le sable par le dieu du Dragon, pour y mourir de faim, parce qu'elle ne pouvait plus lui fournir sa fille pour renouveler son harem.

— Maintenant, continua-t-elle, bien que sauvée momentanément d'une mort certaine, elle n'est pas encore, d'une manière définitive, soustraite au châtiment ; pour la tirer de tout danger, il faut que vous vous adressiez à un prêtre qui passera ici demain, à midi. Si vous ne voulez pas m'accorder ce concours, ou si vous établissez une différence de race entre vous et moi, il ne me restera qu'à aller me présenter au dieu du Dragon, pour sauver ma mère.

Toute idée de ce genre était bien loin de la pensée de son mari, qui s'empressa d'aller attendre le passage du prêtre. Celui-ci arriva en effet à l'heure indiquée, mais ne daigna pas, d'abord, exaucer la demande de Sien-Koung ; enfin, pressé de prières, il consentit à écrire le mot *grâce* sur un morceau d'étoffe présenté par le suppliant, en ajoutant que le vieux Dragon n'avait pas le droit de se livrer ainsi à la luxure.

Tsiou-Lien, très heureuse du résultat de cette démarche, retourna bientôt avec son mari à Péking.

Une année, son beau-père, qui était reparti pour ses expéditions commerciales, tarda à

revenir dans son foyer. Ayant épuisé sa provision d'eau du lac, la jeune femme sentit qu'elle allait mourir ; elle recommanda à son mari de ne pas l'enterrer ; pour conserver son corps il suffirait de lire, tous les jours trois fois, les vers qui suivent :

L'adieu est une chose triste,
Mais la séparation momentanée encore plus affligeante...

. . . .

— Quand l'eau du lac arrivera, poursuivit-elle, vous me déshabillerez et vous plongerez mon corps dans un bain de cette eau : je ressusciterai aussitôt.

Les faits se réalisèrent de point en point, conformément à cette prédiction. Mais Tsiou-Lien, depuis cet incident ne supportait pas l'idée de vivre si loin de son lieu d'origine, toujours présent à sa pensée.

La famille dut quitter le Nord, pour installer définitivement l'heureuse épouse de Sien-Koung, auprès du lac qui l'avait vue naître.

UN DIEU COMPLAISANT

En Chine, les taoïstes font toujours appel à la statuaire pour représenter leurs dieux, surtout ceux de l'enfer, auxquels on donne des figures d'une laideur extraordinaire : le but est que les ignorants, sur lesquels la pure morale n'a aucune influence, restent dans le droit chemin, par la crainte d'être livrés aux mains de ces êtres épouvantables.

Il me faut ajouter aussi que d'habitude, dans le Céleste-Empire, les lettrés louent une chambre dans un temple, pour y étudier dans la solitude et le recueillement.

Un jeune étudiant du nom de Tchou n'avait

qu'une intelligence médiocre; il était en revanche très brave et très courageux.

Un jour, comme il était assis à la table commune avec ses camarades, il voulut faire montre de son courage et accepta un pari : celui d'aller chercher un des dieux infernaux, pour le mettre à la place vide d'un convive absent.

Il réussit; car après une courte absence on le vit revenir, en effet, avec la statue.

— J'ai invité pour vous notre maître barbu que voici, s'écria-t-il en entrant.

Tout le monde se leva et chacun de présenter son verre aux lèvres du maître; mais bientôt, effrayés pour la présence prolongée du dieu, les convives prièrent l'audacieux de reconduire à son autel le terrible invité.

Quand il eut remis le dieu à sa place habituelle, Tchou lui dit en partant :

— Veuillez excuser le dérangement que je vous ai causé; mais comme ma maison est peu éloignée d'ici, je vous prierai de venir me trouver de temps en temps, pour que nous puissions causer plus longuement que ce soir.

Le lendemain, le dîner du pari qui avait formé l'enjeu fut donné. Après avoir joyeuse-

ment banqueté, Tchou rentra seul chez lui, à une heure assez tardive. Au moment où il allait éteindre la lumière pour prendre un repos nécessaire, il entendit frapper à la porte.

Il ouvrit : sur le seuil se tenait le dieu !

— Ah ! je vais mourir ; s'écria l'étudiant ; je vous ai manqué de respect hier et vous venez sans nul doute me punir.

Il vit alors qu'un rictus faisait écarter la barbe du dieu, sous laquelle se dessinait un sourire bienveillant.

— Non, ne craignez rien ! vous m'avez invité si gracieusement hier que, me trouvant libre ce soir, je me hâte de venir au rendez-vous.

— Mais, asseyez-vous donc, monsieur, dit Tchou, passant de la crainte à la joie. Il alla chercher aussitôt ce qu'il fallait pour boire abondamment et demanda à sa femme de préparer quelques bons plats. Celle-ci, épouvantée, s'accrochait aux vêtements de son mari pour le retenir dans sa chambre et ne voulait pas le laisser retourner auprès du dieu, redoutant une vengeance cruelle de l'habitant de l'enfer.

L'étudiant ne tint aucun compte de ses supplications et alla s'attabler et boire avec son hôte.

Pendant le souper, il apprit que le dieu s'appelait Louk et qu'il connaissait à fond tout ce qui s'était passé depuis les temps les plus reculés de l'antiquité, ainsi que la littérature moderne.

Cela ne l'empêchait pas de vider à chaque instant, de grandes rasades, qui valaient dix verres ingurgités à la fois. Cette visite se renouvela depuis, assez régulièrement, tous les deux ou trois jours et l'affection mutuelle augmentait sensiblement.

Un jour, Tchou, après boire, montra une de ses compositions littéraires, que Louk trouva fort insuffisante.

Le vin montait un peu à la tête du lettré, qui n'avait pas l'estomac aussi solide que le dieu et finit par s'assoupir doucement. Tout à coup, une vive douleur dans la tête le réveilla. Il vit alors Louk qui, assis au bord du lit, lui avait fendu le crâne en deux et lui tâtait tout le cerveau.

— Je ne vous ai jamais fait de mal, cria le pauvre Tchou terrifié, pourquoi m'assassinez-vous ainsi ?

— N'ayez pas peur, répondit Louk en sou-

riant, je vais seulement vous changer votre cerveau.

En effet, il eut bientôt mis un autre cerveau, après quoi il referma le crâne, dont il resserra l'ouverture au moyen de bandelettes ; chose extraordinaire, aucune trace de sang ne paraissait, tant l'opération avait été habilement faite.

Après avoir mis fin à son activité chirurgicale, Louk montra à son protégé son ancien cerveau :

— Voyez, lui dit-il, votre inhabileté provenait de ce que les pores de votre cerveau étaient bouchés ; l'occasion m'a permis de rencontrer aujourd'hui, parmi les dix millions de détenus de l'enfer, un cerveau des plus intelligents : je l'ai pris pour le mettre à la place du vôtre, mais il faut que je me hâte de remettre celui-ci dans la tête vide de l'autre.

Et il disparut.

Le lendemain, Tchou vit seulement un mince filet de sang sur son front ; mais la fente était fermée tout à fait, et son intelligence ainsi que sa mémoire se trouvaient avoir prodigieusement augmenté.

Quelque temps après, Louk trouva ses compositions meilleures et lui prédit qu'il serait

élu au prochain examen, ce qui eut lieu en effet.

Plusieurs camarades de Tchou, ayant entendu parler de cette aventure, désirèrent tous faire la connaissance du dieu ; mais aucun d'eux ne pouvait rester calme devant lui, tant leurs craintes à tous étaient grandes, et leurs dents s'entre-choquaient de terreur ; ils finirent donc par renoncer à toute tentative ultérieure de liaison avec cet être effroyable. Tchou, au contraire, non seulement entretenait ses relations d'amitié, mais il se sentait une reconnaissance profonde pour son bienfaiteur.

Il profita un jour de la belle humeur exceptionnelle du dieu, pour lui demander s'il avait aussi le pouvoir de changer les têtes : car sa femme, quoique très bien faite, n'était pas jolie ; si ce n'était pas trop abuser de sa bonté, il demanderait à sa supériorité opératoire, un petit coup de couteau à cet effet.

Louk accepta en souriant et demanda quelques jours pour exécuter ce projet.

Un soir donc, il arrive un sac à la main, disant qu'il venait réaliser la promesse qu'il avait faite.

Tchou vit alors, dans le sac, une tête tout ensanglantée.

— Entrons vite dans votre chambre et fermez la porte, afin que le chien ne nous voie pas.

On trouva madame Tchou paisiblement endormie sur le côté. Louk remit la tête à son ami, et sortit de sa botte un poignard qui trancha d'un seul coup la tête de la dormeuse. La section était nette comme s'il avait coupé un melon.

Quand l'ancienne tête fut tombée, Louk saisit la nouvelle, pour la mettre à la place ; il recommanda bien à Tchou d'enterrer l'autre tête dans un endroit abrité contre les tentatives des curieux et partit, laissant le lettré confondu de surprise et de gratitude.

Madame Tchou, à son réveil, ne sentait qu'un petit fourmillement dans le cou ; mais elle trouva beaucoup de sang dans son lit. La femme de chambre fut épouvantée à la vue de cette tête sanglante et, surtout, de cette figure inconnue.

Tchou eut beaucoup de peine à faire cesser la stupéfaction de sa femme, qui ne pouvait pas se reconnaître devant son miroir, tant son

visage étant changé; mais elle fut vite remise de son étonnement, en se trouvant devenue si jolie.

Un censeur impérial, nommé Ou, avait une fille parfaitement belle, âgée de dix-neuf ans et qui n'était pas encore mariée, ayant déjà perdu deux fiancés.

Un soir, comme elle venait de visiter le temple du dieu, elle y fut vue par quelques audacieux qui l'assassinèrent, pour la punir d'avoir résisté à leurs tentatives de violence.

Toute la famille réunie pleura la perte de cette charmante enfant et veilla le corps toute la nuit. Le lendemain, au matin, quelles ne furent pas la surprise et l'horreur universelles, lorsque l'on constata qu'on se trouvait en présence d'un cadavre sans tète. Une double plainte fut portée, pour l'assassinat et pour le vol de la tête; mais toutes les recherches demeurèrent infructueuses. Aussi, quand la nouvelle du changement de la tète de madame Tchou fut parvenue à la connaissance de la famille affligée, on envoya immédiatement quelqu'un pour reconnaître la vérité.

On fit aussitôt arrêter Tchou, comme l'assas-

sin de sa fille et le voleur de la tête de l'enfant perdue.

Malgré les explications que Tchou fournissait à ce sujet, on refusait de l'entendre. Personne ne voulut ajouter foi à ce qu'il racontait de l'intervention du dieu : aux yeux de tous, la preuve du crime était irréfutable. La justice, possédant jusqu'à la pièce à conviction, ne pouvait pas hésiter et rendit son arrêt contre Tchou.

Celui-ci n'avait plus pour sortir d'embarras d'autre moyen que de prier son dieu de sauver la situation.

— Ce n'est pas difficile, répondit Louk, je ferai dire la vérité à Ou, par sa fille même.

Effectivement, la nuit suivante, le censeur Ou rêva de sa fille ; elle lui indiqua le nom de l'assassin et raconta que Tchou était innocent dans l'affaire.

— Si sa femme porte ma tête, ajouta-t-elle, c'est parce que le dieu l'a ainsi voulu.

Madame Ou fit le même rêve. On communiqua le nom de l'assassin aux autorités, qui finirent par le trouver et le châtier selon ses mérites.

Ou demanda alors à Tchou de lui présenter sa femme qu'il voulut reconnaître comme sa propre fille ; de plus, il réclama l'autre tête, pour l'enterrer avec le corps de mademoiselle Ou.

Trente ans avaient passé depuis, dans un bonheur sans mélange, lorsque Louk annonça brusquement à Tchou qu'il allait mourir dans cinq jours. En réponse à une demande de sursis, il lui dit que c'était là le destin, que nul ne pouvait ajourner ; que la vie et la mort n'avaient pas de différence pour les philosophes : qu'il ne fallait pas préférer celle-là à celle-ci.

Le lettré mourut, en effet, à la date indiquée.

Le lendemain, madame Tchou tout en pleurs, vit rentrer chez elle son mari, qui lui dit :

— Quoique revenant, tu peux me considérer comme vivant ! je pensais à ma veuve et à mon orphelin, c'est pourquoi je suis revenu.

Madame Tchou lui demanda pourquoi il ne pouvait pas ressusciter.

— Cela ne vaut pas la peine puisque je suis tout comme ; de plus, je ne veux désobéir aux

ordres de la Providence. Grâce à la recommandation de mon ami Louk, j'occupe dans l'autre monde un emploi très lucratif, celui de secrétaire du souverain de l'enfer. Prépare-nous vite de quoi manger, car j'ai invité le dieu à dîner avec moi.

Depuis, il renouvela ses visites très fréquemment, s'occupa des affaires de famille et donna même des leçons à ses pauvres enfants, qui ne s'apercevaient pas qu'ils n'avaient plus de père !

Cet état de choses se prolongea pendant une dizaine d'années.

Un soir, il dit adieu tristement à sa femme ; il était obligé de la quitter, pour aller s'installer à son nouveau poste, en qualité de dieu de la montagne Taï-Hoa[1], d'où il ne pourrait plus revenir. Il recommanda à son fils de bien se conduire, afin de perpétuer les traditions honorables de la famille et promit de le revoir dans dix ans. Il disparut.

A l'âge de vingt-cinq ans, son fils, nommé gouverneur, fut envoyé par l'empereur pour

1. C'est une des cinq grandes montagnes situées dans la province de Chang-Li.

offrir des sacrifices au dieu de la montagne de l'Ouest. Il rencontra à son passage un cortège au milieu duquel il reconnut son père. Celui-ci lui dit :

— Tu as pu maintenir notre bonne renommée. Je n'aurai désormais aucun regret.

Et il lui donna en même temps un sabre, sur lequel était gravées les devises suivantes :

« Le courage doit être grand ; l'attention minutieuse. Les manières doivent être rondes et le caractère carré. »

UNE FEMME DE CŒUR

Dans la province de Chang-Si existait une jeune fille de famille bourgeoise, dont la laideur était devenue proverbiale. Elle boitait, et avait un trou en place de nez. Aussi, à l'âge de vingt-six ans, n'était-elle pas encore mariée : chose extraordinaire en Chine.

Un pauvre lettré de la même province, nommé Mou, étant devenu veuf, demanda la main de la célibataire si disgraciée par la nature et l'obtint.

Après trois ans de mariage, ils eurent un fils, que Mou ne devait pas connaître longtemps : il mourut peu de temps après la naissance de

son enfant, laissant sa famille presque sans ressources.

La pauvre veuve s'adressa à plusieurs reprises à sa mère, pour la prier de lui venir en aide, dans sa triste situation ; elle en reçut d'abord quelques petits secours ; mais la bonté maternelle ne tarda pas à s'épuiser, et la malheureuse femme se vit refuser durement toute assistance.

Elle tâcha alors de gagner sa vie par quelque travail : elle entreprit de broder, de coudre, de tisser, pour subvenir à ses besoins et à ceux de son enfant.

Sur ces entrefaites, il se trouva qu'un lettré, nommé Meng, veuf, lui aussi, désira se remarier pour donner une mère à son fils, âgé d'un an. C'était un homme très difficile au sujet du choix à faire et surtout décidé à ne se marier qu'avec une femme exceptionnelle. Mais à peine eut-il entrevu madame Mou, qu'il s'empressa de la demander immédiatement en mariage ; elle lui répondit que, dans la situation où elle se trouvait, elle serait heureuse d'avoir un soutien qui lui allégeât le lourd fardeau de la vie ; mais, laide comme elle l'était,

elle n'avait pas d'autre qualité que celle d'être vertueuse ; elle refusait donc de se remarier, pour ne pas déchoir, dans l'estime de ceux qui la connaissaient.

Meng, l'admirant encore plus pour cette réponse, ne fit que désirer davantage une union qui lui promettait le bonheur. Il fit une démarche auprès de la mère de madame Mou, comptant que le conseil maternel ferait revenir la jeune femme sur la décision prise.

Tout fut inutile ; la détermination de la veuve était irrévocablement arrêtée. Rien ne put ébranler sa résolution. La mère aurait bien voulu que son autre fille, plus jeune et plus jolie, remplaçât sa sœur aînée, pour donner satisfaction à M. Meng. Mais le lettré ne voulait entendre parler que de madame Mou et de nulle autre.

Peu de temps après, M. Meng mourut lui-même : madame Mou le pleura comme un excellent ami.

La famille Meng, n'étant plus représentée que par le petit orphelin en question, quelques méchantes gens de la ville, ainsi que les domestiques du lettré, profitèrent de cette occasion

pour se partager les biens du défunt. Seule, une vieille bonne jura de rester fidèle à son jeune maître.

Dès que madame Mou eut vent de la tournure qu'avaient prise les affaires, elle fut indignée et alla trouver un ami du défunt pour lui dire que, pas plus que la fidélité entre époux, le dévouement entre amis ne devait être limité par la mort.

— Laide comme je suis, poursuivit-elle, personne ne voulait me regarder : M. Meng seul sut m'apprécier. Bien que je n'aie pas voulu lui donner ma main, mon cœur lui garde une gratitude profonde. Il est mort maintenant, et la situation de son orphelin est affreuse. C'est le moment pour moi de m'acquitter de la dette de reconnaissance contractée envers son père. Il est facile de prendre soin de l'enfant, mais très difficile d'empêcher qu'il ne devienne la proie d'hommes avides, qui ne se laissent arrêter par aucun scrupule. Si nous le laissions piller d'abord, puis mourir de faim ensuite, nous ne serions pas dignes de l'amitié que nous avait témoignée son père. Je vous demande seulement de plaider auprès des autorités en faveur

de l'enfant : quant à l'élever et à lui donner les soins nécessaires, je m'en charge.

M. Ling, c'était le nom de l'ami, promit aussitôt de s'occuper de cette affaire. Mais, menacé par ceux qui s'emparaient des biens du jeune Meng, il ne fut pas assez courageux pour aller jusqu'au bout et dut manquer à sa promesse.

Madame Mou, après avoir attendu plusieurs jours une réponse qui n'arriva pas, apprit que les biens, tant meubles qu'immeubles, étaient déjà en d'autres mains. Elle se résolut alors à agir elle-même, en allant porter plainte au sous-préfet ; celui-ci ne voulut pas l'écouter, sous prétexte qu'elle n'était pas membre de la famille du jeune orphelin.

— Vous êtes représentant de la justice, lui dit-elle, c'est le droit qu'il faut rechercher et non la parenté ; si le droit y est, tout le monde peut le réclamer : s'il n'y est pas, au contraire, les parents n'ont pas plus de valeur qu'un étranger.

Cette réponse fut loin de plaire au sous-préfet, qui s'empressa de rejeter la demande. La courageuse femme alors, alla en pleurant raconter cette lamentable histoire devant les

portes de tous les notables, qui, indignés, prirent l'affaire en main et la menèrent si vigoureusement, que tous les biens furent restitués à leur propriétaire et les coupables châtiés.

Ceci terminé, on eût voulu que l'excellente femme restât à la maison de Meng, pour qu'elle pût y vivre en soignant l'enfant, mais elle ne consentit qu'à prendre ce dernier chez elle. Chaque jour, elle allait, en compagnie de la vieille bonne, chercher tout ce qu'il fallait au jeune garçon, sans rien toucher pour le prix de ses peines; elle continuait à vivre comme auparavant, avec son fils, auquel elle ne voulait pas même permettre d'assister aux leçons du professeur engagé pour le jeune Meng.

Ainsi gérée, la fortune du petit orphelin s'était rapidement accrue. Au bout de quelques années, il fut en situation de se marier avantageusement dans une famille très honorable.

Après l'avoir mis en ménage, madame Mou voulut le quitter. Sur les instances du nouveau marié, elle accepta de rester à son service, pendant que son fils dirigerait les travaux et surveillerait les biens.

Elle se montrait, cependant, très sévère pour

les jeunes époux, dont elle ne craignait pas de reprendre jusqu'aux plus petites fautes.

Par reconnaissance, ceux-ci à leur tour, marièrent le fils de cette femme si bonne et lui donnèrent une maison avec quelques hectares de terrain, tout en conservant la mère chez eux.

Madame Mou, un jour, se sentit malade. Elle eût préféré s'en aller, afin de n'être pas un embarras pour ses hôtes. Mais Meng ne voulut pas le lui permettre. La maladie s'aggrava, et bientôt il ne resta plus d'espérance de guérison. Au moment de l'agonie, la mourante recommanda à ceux qui l'entouraient de placer ses restes auprès du corps de son mari; puis elle expira.

Meng ne tint pas compte de cette prière et décida, d'accord avec le fils de la défunte, auquel il fit une nouvelle donation pour compenser le chagrin qu'il lui causait, de la faire ensevelir dans le tombeau de sa famille à lui.

Au moment de lever le corps, le cercueil fut trouvé si lourd, qu'une trentaine de personnes ne purent arriver à le déplacer. Le jeune Mou perdit soudain connaissance, l'écume à la bouche et le sang au nez. Puis, revenant peu à peu

à lui, il se mit à crier qu'il était puni pour avoir vendu le corps de sa mère. Toute cette scène extraordinaire ne cessa que lorsque Meng s'engagea, sérieusement cette fois, à donner satisfaction à la dernière volonté de celle qui n'était plus.

UN SACRIFICE HÉROÏQUE

Un lettré, nommé Ten, rentrait chez lui assez tard, lorsqu'il sentit qu'on lui tirait sa ceinture par derrière. Il se retourna et vit une jeune et jolie fille, qui souriait en le regardant.

— Êtes-vous un revenant? demanda-t-il avec un léger soupçon.

— Non! Je ne suis pas un revenant, mais un renard changé en femme.

— Pourvu que la femme soit jolie, peu m'importe qu'elle soit revenant ou renard.

Il la prit dans ses bras, et la fit entrer chez lui, sans qu'elle lui opposât résistance ; elle le suivit et resta.

Deux ans après, naquit de cette union une fille nommée Tsin-Mei (*Abricot vert*). Le renard supplia son amant de ne jamais se marier, et lui promit, en ce cas, de lui donner encore un garçon. Mais Ten, poussé par les conseils de ses amis, se fiança et se maria avec une jeune fille de la famille Ouang.

Le renard, furieux, arracha de son sein sa petite fille qui tétait encore et s'écria :

— Je ne veux pas être la nourrice de l'enfant d'un homme qui ne m'aime pas, et elle partit.

Tsin-Mei, élevée par sa belle-mère, devint très jolie en grandissant ; elle ressemblait surtout à sa mère. Ten mourut alors subitement. Sa veuve, encore jeune, s'étant remariée, Tsin-Mei resta orpheline et fut adoptée par un notable de la même ville, qui la donna pour demoiselle de compagnie à sa fille. Ce notable s'appelait Tang.

Les deux jeunes filles s'aimaient beaucoup, et Tsin-Mei sut gagner bientôt l'affection de toute la famille, par son intelligence et par sa beauté.

Dans la maison de Tang, il y avait un loca-

taire nommé Tchian, très pauvre, mais d'une piété filiale incomparable. Il mangeait souvent une nourriture misérable, en donnant à ses parents de la viande et tout ce qu'il leur fallait pour faire bonne chère; il soigna aussi son père malade, avec un dévouement extraordinaire.

Tsin-Mei vit et admira la conduite de ce jeune homme. En causant un jour avec mademoiselle Tang, elle lui dit que le locataire n'était pas un vulgaire mortel; que, si elle voulait un bon mari, elle devrait porter son choix sur lui.

— Oui, mais mon père le trouvera sans doute trop pauvre.

— Tout dépend de vous: si vous y consentez, j'irai dire confidentiellement à M. Tchian de faire demander votre main. Quand votre mère vous interrogera pour savoir si vous consentez, vous répondrez simplement : oui ; et l'affaire sera faite.

— Que dira-t-on de moi si j'épouse un homme aussi pauvre?

— Je suis physionomiste; suivez mon conseil; vous ne tomberez pas dans l'erreur.

Le lendemain, madame Tchian, la mère, informée confidentiellement par Tsin-Mei, parut très étonnée de cette nouvelle qui, dit-elle, pourrait lui porter malheur. Tsin-Mei insista, en disant que ce que son amie recherchait, ce n'était pas la fortune, mais la bonne conduite de son fils.

— Envoyez toujours une entremetteuse, ajouta-t-elle, pour porter votre demande : nous serons là pour vous aider. Et puis, il n'y a pas de honte en cas de non-réussite.

Madame Tchian finit par céder et envoya la messagère : madame Tang et son mari commencèrent par rire à se tordre, aux premières ouvertures qu'on leur fit ; ne voulant d'ailleurs rien cacher à leur fille, ils l'appelèrent, pour lui communiquer cette nouvelle surprenante.

Mais jusqu'à ce que mademoiselle Tang fût entrée, Tsin-Mei, présente à l'entretien, ne cessa de faire l'éloge de son candidat officieux, et jura qu'il aurait un grand avenir, que ce serait un excellent choix.

— C'est le bonheur de toute ta vie que tu vas décider, dit madame Tang, déjà un peu agacée par l'enthousiasme de Tsin-Mei ; si tu

peux avaler du son au lieu de riz, je veux bien te donner à lui.

— Pauvre ou riche, c'est la destinée, répondit la jeune fille, la tête baissée et le visage tourné vers le mur. Si le destin m'est favorable, je ne serai pas longtemps pauvre. Si c'est le contraire, un mari fortuné pourrait voir se changer sa situation.

Le père et la mère, en questionnant leur fille, croyaient qu'on allait rire à trois. La réponse de leur enfant ne leur plut nullement, comme on peut le penser : aussi, leur bonne humeur se changea-t-elle d'abord en stupéfaction, puis en colère.

— Tu es indigne d'être notre fille, grondèrent-ils ; ah ! tu veux traîner le panier et être la femme d'un mendiant ! N'as-tu pas honte !

Et la jeune fille rougissait, étouffait et ne savait que répondre par des sanglots à ce déluge d'invectives.

L'ambassadrice profita de cette diversion pour se sauver à la hâte et annoncer à ses mandants que la partie était perdue.

Tsin-Mei, voyant que l'union ne pouvait pas se faire avec son amie, résolut de reprendre le

projet pour son propre compte. Après un intervalle de quelques jours, elle alla, vers le soir, trouver le jeune homme qui ne voulut pas la recevoir, vu son embarras et l'hésitation qu'elle apportait dans l'expression de ses désirs.

— Je suis d'une famille honorable et non pas une fugitive, dit-elle ; si je viens vous demander votre appui, c'est parce que j'ai une grande estime pour votre personne et pour votre conduite.

— Je vous suis très reconnaissant de votre haute appréciation ; mais si vous m'appréciez, c'est grâce à ma bonne conduite. Les relations nocturnes répugnent généralement aux sages : je suis un de ceux-là ; et puis, les sages n'aiment pas commencer par la fin ; surtout cette fin n'étant pas à prévoir, je ne veux pas en profiter.

— Si je peux mener l'affaire à bonne fin, voudrez-vous m'accepter ?

— Avoir une compagne comme vous serait le comble de tous mes désirs. Mais trois grandes difficultés m'interdisent de vous faire la moindre promesse.

— Quelles sont ces difficultés ?

— Vous n'êtes pas indépendante ; mes parents ne consentiront pas ; le mariage demandera beaucoup de frais que je ne puis faire. Retirez-vous vite maintenant ; les mauvaises langues sont toujours à craindre pour les jeunes filles.

Au moment de partir, Tsin-Mei s'assura encore une fois de la bonne volonté du jeune savant à son égard et, de son côté, lui promit d'aplanir toutes les difficultés.

Mademoiselle Tang, à laquelle elle rendit compte de sa démarche, ne put s'empêcher d'admirer davantage encore la conduite du jeune homme, qui avait su accomplir les trois devoirs dans ce court entretien ; il s'était conformé, d'abord, aux rites des anciens, en refusant de profiter de la présence d'une jeune fille chez lui, la nuit ; en second lieu, à la piété filiale, en ne prenant pas de décision contre la volonté supposée de ses parents ; enfin, aux devoirs de la conscience, en ne faisant pas une promesse sans être sûr de la réalisation. Possédant ces trois grandes qualités, il ne saurait manquer d'être favorisé par la Providence et, certainement, il ne serait pas longtemps dans sa situation nécessiteuse.

Après ces réflexions, elle demanda à son amie ce qu'elle entendait faire.

— Je l'épouserai, répondit-elle.

— Mais vous n'êtes pas maîtresse de votre décision.

— Eh bien, si l'on s'y oppose, je mourrai.

Mademoiselle Tang promit alors de l'aider de tout son cœur.

— Si votre promesse est sincère, je vous demanderai encore une autre chose : c'est de donner au jeune homme l'argent nécessaire pour le tirer de sa situation.

— Je ne suis déjà pas sûre du résultat de mon intervention ; vous me demandez encore l'argent que je ne possède pas. Enfin je viderai toute ma tirelire afin de vous rendre ce service.

Tsin-Mei remercia chaleureusement mademoiselle Tang et s'empressa d'aller porter la bonne nouvelle à la mère de son fiancé.

Tang, à la même époque, venait de recevoir sa nomination comme sous-préfet. Obligé de rejoindre son poste, il dut bientôt quitter le pays. Sa femme voulut profiter de cette occasion pour se débarrasser de Tsin-Mei, dont elle

redoutait, pour sa fille, l'influence et les mauvais conseils.

Comme elle était dans ces dispositions, l'entremetteuse vint, de la part de madame Tchian, demander la main de Tsin-Mei, qu'elle obtint sans peine pour le fils de sa cliente.

Tsin-Mei, une fois mariée, prodigua les soins les plus tendres à sa belle-mère ; elle s'occupait de tout le ménage de la maison et faisait encore des broderies, pour subvenir elle-même aux besoins de la famille, afin que son mari pût se consacrer entièrement à ses études.

Mademoiselle Tang, au moment de son départ, dit en pleurant à son amie combien elle la félicitait d'être si bien mariée, alors qu'elle-même n'était pas sûre de ce que l'avenir lui réservait.

— C'est vous qui m'avez aidée à accomplir ce projet, répondit la jeune femme. Je ne vous oublierai pas, soyez-en certaine.

On se sépara.

Six mois après ces événements, madame Tang mourait subitement, au milieu des satisfactions que donnait à sa vanité l'élévation de son mari.

Peu de jours après, Tang, tombé en disgrâce, était congédié de son poste : il supporta mal ces coups successifs, et lorsqu'il se vit ruiné par les dépenses qu'il avait faites, volé de ce qui lui restait par les domestiques, qui profitèrent de ses préoccupations pour le dépouiller, il arriva à un état de surexcitation et de faiblesse tel, que le premier choc devait l'achever.

Une épidémie éclata dans le pays, et le malheureux Tang en devint une des premières victimes.

Sa fille, jadis si riche et si adulée, resta seule avec une vieille servante, qui ne voulut pas la quitter, mais qui bientôt mourut à son tour, laissant la pauvre orpheline complètement abandonnée à ses propres forces, avec les deux cercueils de ses parents au dépôt funéraire.

Une voisine lui conseilla de se marier pour sortir de son affreuse situation. Elle dit qu'elle épouserait l'homme qui voudrait bien se charger d'enterrer ses parents. Mais c'était bien difficile. Les pauvres ne pouvaient pas s'imposer de tels frais et les riches ne voulaient pas se marier dans une famille de gens disgraciés. Un grand

négociant lui proposa alors de devenir sa maîtresse; il s'engageait, en revanche, à enterrer d'abord ses parents.

Elle repoussa ses avances pour éviter et son propre déshonneur et celui de la grande famille à laquelle elle appartenait. Elle continua à souffrir ; au bout de quelques mois, elle fut assez pauvre pour ne plus prendre qu'un repas par jour; la situation, en un mot, devenait intenable.

Mademoiselle Tang dit alors à sa vieille voisine que, si elle ne cherchait pas la mort, c'était uniquement à cause des cercueils de ses parents. Enfin, sentant qu'elle allait mourir, si les circonstances ne changeaient, elle consentit, pour assurer l'enterrement de ses parents, à accepter les propositions du négociant. Ce dernier fut enchanté et s'empressa immédiatement de faire le sacrifice d'argent demandé : car, bien que très misérable, la jeune fille était encore assez jolie pour charmer l'homme le plus exigeant.

Mais la femme du négociant, ayant appris leurs projets, intervint à temps pour tout faire échouer ; elle en profita pour accabler d'insultes

grossières la jeune fille, qui resta vertueuse et pauvre, comme auparavant.

Désespérée, ne sachant plus que devenir, une vieille bonzesse qu'elle rencontra, la prit avec elle dans son couvent, en attendant de lui trouver une situation.

Un jour, elle fut aperçue par le fils d'un haut fonctionnaire, qui se mit à lui faire une cour assidue.

Ne pouvant se soustraire à ses obsessions, l'idée lui vint de recourir au poison. Elle allait succomber au malheur, lorsqu'elle rêva que son père était devant elle : il lui disait que c'était par son entêtement qu'il avait rendu sa fille si malheureuse, et qu'il s'en repentait amèrement. Il la suppliait de ne pas accomplir son funeste projet, parce que les anciens vœux pourraient être encore réalisés.

Le lendemain, la bonzesse trouva que mademoiselle Tang avait meilleure mine et que l'expression douloureuse de sa physionomie avait disparu.

Deux jours se passèrent : à la tombée de la nuit et pendant un ouragan terrible, quelqu'un frappa violemment à la porte du couvent : on

ouvrit et l'on fit entrer une chaise à porteurs, dans laquelle était assise une jeune et jolie femme, portant une très riche toilette, qui cherchait un abri contre la pluie.

Les gens de la jeune femme visitèrent toutes les pièces du couvent et une de ses suivantes aperçut mademoiselle Tang et la trouva si jolie qu'elle en informa sa maîtresse. Cette dernière voulut voir sa rivale en beauté et la présentation eut lieu. Mademoiselle Tang, alors dans l'étrangère, reconnut Tsin-Mei.

Après avoir pleuré pendant quelques instants dans les bras de son amie, Tsin-Mei raconta qu'elle avait perdu son beau-père; que, peu de temps après, son mari, reçu d'abord aux examens, avait été nommé depuis président de la justice et qu'elle allait précisément le rejoindre dans sa résidence.

— La différence entre nos deux personnes aujourd'hui est aussi grande que la distance qui sépare le ciel de la terre, dit mademoiselle Tang, fondant en larmes.

— Malgré tous les malheurs qui vous sont arrivés, vous avez encore pu conserver votre honneur et votre beauté. La pluie d'aujour-

d'hui, qui nous a fait nous rencontrer, prouve que la Providence ne vous abandonne pas et qu'elle veille sur votre avenir.

Tsin-Mei fit changer la toilette de mademoiselle Tang et donna les ordres nécessaires pour leur départ commun.

Son amie hésitait encore, craignant que la situation ne fût délicate, si elle allait habiter avec Tsin-Mei et son mari. Mais cette dernière lui assura que son plan était tout tracé, qu'elle n'avait qu'à venir avec elle et n'en aurait pas regret.

A leur arrivée, elles furent reçues par la mère et le fils, avec l'expression de la joie la plus vive.

Mademoiselle Tang, honteuse de son refus même involontaire d'autrefois, ne demanda qu'une petite chambre pour s'y cacher et y continuer sa vie religieuse.

Tsin-Mei ne l'entendait pas ainsi : elle prépara tout pour la cérémonie d'un nouveau mariage, et, le jour venu, aux sons d'une musique joyeuse, elle habilla de force son amie du costume de mariée, et la poussa dans la chambre nuptiale en lui indiquant

du doigt que la place lui avait été toujours réservée et que les fonctions qu'elle remplissait elle-même n'étaient que purement désintéressées. Après avoir accompli cette cérémonie, elle se retira dans un couvent, dont elle ne voulut plus sortir, malgré les supplications de ses amis, et où elle termina ses jours.

LES PIVOINES ENCHANTÉES

Dans l'enceinte du temple de Lo-Chan, il y avait beaucoup de plantes, parmi lesquelles se distinguaient deux pieds de pivoines merveilleux, d'âge et de grandeur exceptionnels. Au printemps ils donnaient une si grande quantité de fleurs, les unes rouges et les autres blanches, que ces deux arbustes semblaient deux monticules fleuris.

Un lettré, nommé Houang, natif de Kéou-Tchéou, habitait une chambre de ce temple. Perdu souvent dans la contemplation du magnifique rideau de verdure étalé à ses yeux, il aperçut un jour une jeune personne, habillée

très simplement de vêtements d'étoffe blanche, se promenant au milieu des fleurs. Il se demanda d'abord comment il se faisait que des femmes eussent accès au jardin du temple ; curieux de pénétrer ce mystère, il descendit. Comme il arrivait au parc, la femme disparaissait déjà au loin. Cette scène de cache-cache se renouvela plusieurs fois.

Houang, pour arriver à son but, se décida à se dissimuler dans les taillis touffus et à guetter l'inconnue, qui arriva cette fois avec une compagne entièrement vêtue de rouge. Toutes deux étaient extraordinairement jolies. Le lettré se redressa soudain et se présenta brusquement devant elles. A sa vue, elles s'enfuirent d'abord et disparurent, avec une rapidité qui défiait toute poursuite.

Désespéré d'avoir donné à ses recherches une issue aussi malheureuse, le jeune homme inscrivit sur le tronc d'un arbre voisin, des vers ainsi conçus :

La pensée de mon cœur est immense. Enfermé dans ma chambre, mon regard ne peut s'étendre plus loin ; je crains que les beautés ne tombent en d'autres mains, alors où pourrai-je recevoir ces visages sans pareils !

Il rentra chez lui, le cœur rempli d'amertume.

A son extrême surprise, la première jeune fille entra subitement, le sourire aux lèvres et lui dit :

— Vos manières, brusques comme celles d'un brigand, nous ont jetées dans un effroi, qui nous a fait prendre la fuite ; mais nous avons su depuis que vous êtes un poète : c'est pourquoi je suis venue vous faire une visite.

Il lui demanda son nom et sa demeure.

— Je m'appelle Hiang-Yu (*Jade parfumé*) ; mon pays natal est Ping-Kong. Je suis, contre mon gré, enfermée ici, au temple, par les prêtres taoïstes.

— Quel est celui des prêtres qui vous a enfermée? Dites-moi son nom. Je me chargerai de vous rendre la liberté et de vous venger.

— Ce n'est pas la peine. D'ailleurs il ne m'a pas violentée ; et puis, je lui suis presque reconnaissante, nous allons pouvoir profiter du voisinage pour nous voir ; ce qui n'est pas désagréable.

— Quelle était la personne habillée de rouge, qui se trouvait avec vous?

— Elle s'appelle Kang-Shio (*Neige rouge*) c'est ma sœur adoptive.

Sur la prière du lettré, elle resta chez lui.

Le lendemain, elle se réveilla à l'aurore, en lui disant que le bonheur lui avait fait oublier le temps. Au moment de partir, elle chanta, en réponse aux vers écrits la veille par le lettré, cette strophe de sa propre composition :

La nuit du bonheur est vite passée. Voici le soleil qui entre par la fenêtre. Mes vœux sont que nous ressemblions aux hirondelles, qui sont toujours deux par deux, partout où elles se trouvent.

— Vous êtes belle, jolie et intelligente, dit le lettré. Vous ayant connue, mon amour vous appartient désormais et je puis mourir sans regret. Mais vous laisser partir pour un jour, me paraîtra un siècle. Venez souvent, revenez même dans la journée, si vous le pouvez.

Elle vint en effet, très souvent, de jour et de nuit. Malgré les demandes réitérées de son amant, elle ne consentit jamais à amener son

amie avec elle. Elle disait toujours que sa sœur adoptive n'avait pas le même caractère qu'elle, ni un cœur aussi ardent que le sien. Pourtant, elle finit par lui promettre de la lui présenter un jour, sans en fixer la date.

Par une nuit sombre elle entra tout en pleurs, chez son amant, en lui disant :

— Vous désirez voir mon amie et vous ne pouvez même pas garder la vôtre. Je viens vous faire mes adieux.

Aux questions pressantes du jeune homme, elle ne répondit que par des sanglots, refusant de faire connaître la cause de son départ, qu'elle mettait obstinément à la charge de la destinée.

— Dans vos vers vous exprimez la crainte de me voir tomber en d'autres mains. C'est un présage déjà réalisé malheureusement. Chantez-moi encore ces vers et je partirai contente.

Elle partit en effet, vers le matin; quelques heures après, le fils d'un grand fonctionnaire, qui visitait ce temple, après avoir admiré la pivoine blanche, donna l'ordre de la transporter chez lui. Le lettré comprit alors que Hiang-Yu était la déesse de la pivoine. Il apprit peu après,

que cette plante était morte à la suite de la transplantation, il composa alors, en signe de deuil, cinq grands poèmes intitulés : *Prenez la fleur!*

Tous les jours, il allait pleurer à l'endroit où avait vécu la pivoine. A l'une de ses dernières visites, il rencontra Kang-Shio qui venait, elle aussi, pleurer sa sœur adoptive. Ils se rapprochèrent ainsi par sympathie ; puis, ils prirent de l'affection l'un pour l'autre.

Enfin, sur la prière de Houang, elle consentit à l'accompagner chez lui. Elle lui parlait sans cesse de la tristesse qu'elle éprouvait d'avoir été séparée de sa sœur, avec laquelle elle vivait depuis l'enfance, et cette tristesse augmentait encore les pleurs du lettré ! Leurs larmes coulaient si abondantes, qu'elles pénétraient déjà dans l'autre monde ; peut-être, par compassion pour ses amis, la Providence permettra-elle à Kiang-Yu de ressusciter ! Mais, pour le moment, son âme est, hélas ! légère comme le nuage ! Il lui est impossible de venir causer avec ceux qu'elle aime.

— Je n'ai jamais eu de chance, dit Houang et ne me crois pas destiné au bonheur de posséder

deux beautés comme les vôtres. Mais désireux de faire votre connaissance, j'ai souvent prié Hiang-Yu de vous exprimer le plaisir que j'aurais de vous voir. Pourquoi n'êtes-vous pas venue?

— Je n'avais pas beaucoup de confiance dans les jeunes gens, qui sont souvent très volages. Mais maintenant je vous sais un homme de grande affection et je serai désormais votre amie. Quant à des rapports plus intimes, n'espérez rien. Je ne vous les accorderai jamais !

Ils causèrent longuement de l'absence de leur amie commune ; puis elle partit en lui promettant de revenir sous peu.

La pluie, persistante à cette époque de l'année, rendit la solitude de notre lettré plus triste que jamais. Pour se distraire il reprit son pinceau et écrivit :

La pluie, au crépuscule, tombe comme une ondée.
Au temple de la montagne, les stores baissés, je sens la solitude plus amère.
Je pense plus que jamais à l'objet de mes rêves. Et mes larmes coulent au milieu de la nuit, mouillant mon oreiller et mon lit.

Ces vers étaient à peine achevés, lorsque

Kang Shio arriva; elle voulut, elle aussi, exprimer son sentiment.

Où est l'amie dont la main est inséparable de la mienne? La lampe solitaire éclaire tristement ma petite chambre. Faible créature au milieu de la montagne, je n'ai plus pour compagne que mon ombre.

Houang lut ces vers en pleurant et pria Kang-Shio de venir le consoler plus souvent.

— Mon affection pour vous ne peut pas être aussi chaleureuse que celle de ma sœur. Mais, de temps en temps, je viendrai vous voir, puisque ma présence peut être un soulagement à votre douleur.

Elle tint sa promesse et revint. Chaque fois, ils buvaient du vin ensemble et composaient des poésies. Mais jamais le lettré ne put aller plus loin. Il disait à ses amis que Hiang-Yu était sa femme bien-aimée et Kang-Shio une excellente amie, seulement.

Un jour, il demanda à Kang-Shio quelle était sa plante.

— Dites-le-moi, je la transporterai dans ma cour, afin que les autres ne viennent pas l'enlever, pour me plonger dans le chagrin éternel.

— Inutile de vous l'indiquer, répondit-elle. Vous ne pourriez pas me déplacer de mon sol natal. D'ailleurs, n'ayant pu conserver votre propre femme, je doute que vous ayez la force suffisante pour protéger une amie.

Le lettré lui prit le bras pour aller avec elle, s'arrêter devant toutes les plantes, avec l'espoir de l'obliger à lui découvrir quelle était la sienne. Mais elle répondit tout simplement par un sourire à chacune de ses questions.

A la fin de l'année, Houang fut obligé de s'absenter pour aller passer quelques mois dans sa famille. Une nuit, il vit dans un songe Kang-Shio qui lui dit, avec une tristesse indescriptible, qu'elle allait être frappée d'un grand malheur. Pour la sauver, il devait partir au plus vite, sans perdre un instant.

Bien qu'il ne fût pas certain que son rêve eût une cause réelle, il se hâta, le lendemain au matin, de retourner à la montagne ; il s'y trouva en face d'une foule d'architectes et d'ouvriers, occupés à procéder à la destruction d'une partie du parc, pour agrandir le temple. Un des travailleurs allait justement couper la pivoine rouge qui gênait le tracé de la construction.

Sur la prière instante du lettré, on finit par consentir à épargner l'arbuste.

Le soir même Kang-Shio vint le remercier.

— Vous n'aviez pas voulu m'indiquer la plante, dit-il, mais je la connais maintenant. Toutes les fois que vous ne viendrez pas me voir, j'irai vous faire une petite brûlure avec de l'amadou.

— Je connaissais précisément votre méchanceté, c'est pourquoi je ne voulais pas vous indiquer ma plante.

Après cette conversation, les deux amis se rendirent à l'ancienne demeure de Hiang-Yu, qu'ils n'avaient pas pleurée depuis longtemps. Puis le lettré se retrouva dans sa solitude habituelle, qui n'était plus égayée par la présence de son amante.

Kang-Shio, un soir, entra chez lui d'un air content, disant qu'elle lui apportait de bonnes nouvelles. La reine des fleurs, ayant eu pitié de votre passion, a permis à Hiang-Yu de revivre dans ce même temple.

— Quand la reverrai-je? demanda le lettré, transporté de joie.

— Je ne le sais pas exactement, mais cela ne sera pas long.

Deux nuits se passèrent sans que Kang-Shio reparût. Houang se décida à recourir à l'amadou; mais, au moment où il s'apprêtait à y mettre le feu, Kang-Shio parut subitement et jeta l'amadou par terre.

— Avec votre taquinerie, vous ne pensiez pas que vous pouviez me faire un mal terrible. Je vais vous quitter désormais et ne vous reverrai plus.

Le lettré répondit que c'était plutôt une menace pour rire ; qu'il ne l'avait tentée que parce qu'il s'ennuyait mortellement sans elle, et il la pria de l'excuser.

Au moment où cette scène se terminait par une réconciliation très tendre, Hiang-Yu arriva en tendant les deux mains à ses amis. Mais ses mains n'étaient pas aussi matérielles qu'auparavant; le lettré ne sentait rien entre ses doigts et demanda à sa maîtresse retrouvée la cause de cette transformation.

— C'est tout naturel, fut la réplique. J'ai été la déesse de la fleur, et ne suis que son revenant. Comme déesse, mon corps était condensé ; comme revenant il n'est plus que vaporeux.

Bien que je puisse jouir du plaisir de vous revoir désormais de temps en temps, ne me considérez pourtant que comme un rêve, jusqu'au moment où je vous réapparaîtrai à l'état de déesse.

Kang-Shio prit aussitôt congé de ses amis ; avant de s'enfuir, elle se pencha vers Hiang-Yu et lui chuchota à l'oreille qu'elle était arrivée bien à propos, pour empêcher ses amis de la trahir.

Et elle disparut.

Hiang-Yu partit à son tour, en recommandant à son amant d'arroser sa plante tous les jours, pendant une année entière, avec un verre d'eau mélangée d'une solution de soufre et de céruse.

Le lendemain, le lettré remarqua, à l'ancien emplacement de Hiang-Yu, la présence d'une pousse nouvelle de pivoine. Il eût bien voulu l'enlever pour la garder chez lui, mais Hiang-Yu l'en empêcha ; son enfance si délicate ne supporterait pas un tel changement de sol ; de plus, l'endroit où elle renaissait était désigné d'avance, par ordre supérieur. La désobéissance pourrait abréger sa vie.

— Aimez-moi seulement bien, ajouta-t-elle, nous aurons tout le temps devant nous pour nous unir.

Houang, tout en se contentant de cette réponse, exprima son regret de ne plus voir Kang-Shio.

— Si vous le désirez absolument, nous allons la faire venir.

Elle prit une paille pour mesurer la distance depuis le pied de la plante jusqu'à une hauteur d'un mètre cinquante centimètres environ et dit au lettré de frotter.

— Méchante ! cria Kang-Shio en apparaissant derrière eux. Tu aides encore ton amant à me faire du mal.

— Ne m'en veuille pas ! supplia Hiang-Yu. Je te demande en grâce de lui tenir compagnie pendant une année encore, après cela je ne te dérangerai plus.

Cette proposition fut acceptée de bon cœur.

La nouvelle pivoine fleurit effectivement l'année suivante, grâce aux arrosages constants du lettré, qui attendait avec impatience l'éclosion du petit bouton.

Lorsque la floraison eut lieu, il vit d'abord

une toute petite femme, haute de trois ou quatre doigts, assise sur la première fleur ; elle tomba tout à coup et ce fut Hiang-Yu qui se releva. Elle gronda Houang de son arrivée tardive, qui lui avait fait supporter les mauvais traitements du vent et de la pluie.

On rentra gaiement dans l'appartement, où Kang-Shio les attendait, pour remettre entre les mains de son amie les délicates fonctions qu'elle remplissait depuis un an.

Le lettré, après avoir retrouvé Kiang-Yu, résolu de rester éternellement au temple et de se transformer en plante, lui aussi, pour prendre racine auprès de la pivoine blanche, dès que l'heure de sa mort aurait sonné. Hiang-Yu prit note de ce serment, en souriant.

Quinze ans après, Houang mourut, non sans avoir, auparavant, recommandé au prêtre du temple d'avoir soin d'une plante qui pousserait, après sa mort, à côté de la pivoine blanche ; pour la reconnaître, on remarquerait, dit-il, que cette nouvelle habitante du jardin donnerait toujours cinq feuilles noires à la fois ; ce qui eut lieu, en effet, l'année suivante.

Mais cette plante ne fleurit jamais.

Après le décès du vieux prêtre, ses successeurs, qui ne savaient rien de cette histoire, coupèrent l'arbuste noir, à cause de sa stérilité. Peu de temps après, la pivoine blanche et la pivoine rouge moururent également.

UNE FEMME EXTRAORDINAIRE

M. Kou, jeune lettré de Nankin, était très instruit, mais très pauvre ; n'ayant pas voulu quitter sa vieille mère, qui n'avait personne autre pour lui prodiguer des soins, il vivait auprès d'elle, en vendant, pour subvenir à leurs besoins, ses écrits et ses dessins, au lieu d'aller tenter la fortune ailleurs. Agé de vingt-cinq ans, il ne s'était pas encore marié, — ce qui est un cas exceptionnel dans le Céleste-Empire.

En face de leur demeure, se dressait un palais inhabité. Un jour, il vit avec surprise deux nouvelles locataires de ce palais. Une dame âgée et une jeune fille, dont il ignorait absolument le

nom. Quelque temps après, au retour d'une promenade, il rencontra la jeune voisine sortant de chez sa mère. Elle paraissait n'avoir que dix-huit ou dix-neuf ans et était d'une rare beauté. Elle n'eut pas l'air d'être surprise de cette rencontre ; elle semblait d'ailleurs très comme il faut.

Sa mère, à laquelle il demanda le motif de cette visite, lui dit que la jeune fille était venue lui emprunter des aiguilles et, dans une courte conversation, lui avait raconté qu'elle avait aussi une vieille mère.

— Elles doivent appartenir assurément à quelque grande famille ruinée, ajouta madame Kou, attendu qu'elles ont toutes deux de bonnes façons ; mais je suis étonnée que la fille ne soit pas encore mariée. Je ne me suis pas cachée pour lui exprimer mon étonnement. Elle m'a répondu qu'à cause du grand âge de sa mère, elle préfère rester avec elle. Je vais demain leur rendre une visite ; si elles sont réellement modestes, comme elles me le paraissent, tu pourras, sans grand sacrifice, leur venir en aide, afin de diminuer la charge trop lourde de la jeune fille.

Le jour suivant, madame Kou alla frapper à la porte du vis-à-vis et fut reçue par la mère de la jolie voisine. La pauvre femme était sourde; leur installation très primitive ne semblait pas avoir un lendemain assuré. La fille travaillait à la couture; elle vivait au jour le jour.

Émue de pitié à l'aspect de cette infortune, la visiteuse proposa aux deux femmes de venir partager sa table. La vieille mère aurait bien voulu accepter, si la jeune fille ne lui avait fait un signe de tête négatif. La mère du jeune lettré se retira, sans oser insister davantage et ne put s'empêcher d'admirer cette courageuse jeune fille, à la fois jolie comme la fleur et froide comme la glace.

Un jour, un jeune ami du lettré vint le voir et rencontra justement la jeune fille qui sortait. Très léger de nature, il eût voulu l'aborder : il dut reculer devant la froideur de la jeune fille. Après le départ de cet écervelé, madame Kou raconta à son fils que leur belle voisine était venue lui demander du riz, n'ayant rien mangé depuis plusieurs jours :

— Cette fille est charmante, continua-t-elle, il faut la secourir.

Le jeune lettré porta lui-même une mesure de riz et la remit, de la part de sa mère, à la jeune inconnue qui reçut ce cadeau sans proférer aucun remerciement. Elle vint depuis lors, tous les jours à la maison de ses bienfaiteurs. Lorsqu'elle voyait madame Kou occupée aux travaux d'aiguille, elle lui prenait l'ouvrage des mains et se mettait à coudre pour elle; elle s'occupait même du ménage de la maison, tout comme si elle en faisait partie. De son côté, le lettré, très reconnaissant des soins qu'elle prenait de sa mère, partagea toujours ses honoraires entre sa propre maison et la famille d'en face.

Sur ces entrefaites, madame Kou tomba malade; elle avait un abcès qui la faisait continuellement souffrir. La jeune fille la soignait comme si elle eût été sa propre mère, lavait sa plaie et la pansait trois ou quatre fois par jour, sans montrer jamais la moindre répugnance.

— Quel bonheur pour moi, disait la malade en pleurant, si j'avais une bru comme vous, pour prendre soin de mes derniers jours!

La jeune fille, pour la consoler, lui dit que son fils, un modèle de piété filiale, valait bien mieux qu'elle, à ce point de vue.

— Mais ces services d'ordre intime que vous me rendez, répliqua la convalescente, ne sont pas du rôle de l'homme, malgré tout le bon cœur et le dévouement qu'il peut avoir. De plus, me voici aux approches de la mort, ma vie ressemble à la flamme d'une bougie, exposée aux courants d'air ; et je n'ai plus qu'un chagrin, c'est de ne pas avoir de petits-enfants.

Comme elle disait ces mots, son fils entra. Alors, les larmes aux yeux, elle lui dit de remercier la garde-malade et lui recommanda de ne pas oublier ses bienfaits.

La jeune fille empêcha le lettré de parler comme il voulait le faire, en l'interrompant par ces mots :

— Pourquoi me remercier, puisque je ne vous ai jamais remercié, moi, de tout ce que vous avez fait pour ma mère ?

Le jeune homme l'admirait de plus en plus, mais elle savait si bien le tenir à distance, qu'il ne put jamais trouver l'occasion de lui exprimer les sentiments qu'il nourrissait pour elle en son cœur. Un jour, cependant, le hasard fit que leurs yeux se rencontrèrent et que la jeune fille répondit à l'expression tendre du jeune homme

par un sourire aimable. Il comprit alors, et la suivit chez elle, sans rencontrer aucune résistance.

Ce dénouement brusque ne devait pas être le dernier de ses étonnements. Après les vœux accomplis, elle lui recommanda de ne plus revenir : il ne tint, bien entendu, aucun compte de cet ordre. Le lendemain, lorsqu'il se présenta de nouveau, il fut reçu avec la même raideur qu'auparavant. Néanmoins, la jeune fille venait toujours voir la mère du lettré, qui ne pouvait trouver l'occasion de l'entretenir intimement.

Cependant, elle lui adressa la parole une fois, pour lui demander tout à coup quel était ce jeune homme, son ami, qui lui avait manqué d'égards plusieurs fois sur son passage.

— Je n'ose pas, dit-elle, le réprimander, par considération pour vous ; mais s'il continue, ce sera sa mort.

Madame Kou s'empressa d'avertir son ami, en lui disant que celle qu'il avait blessée par ses assiduités n'était pas ce qu'il croyait.

— Alors, pourquoi vous, avez-vous eu des rapports avec elle ? fut la réponse.

— Ces rapports n'existent pas.

— S'ils n'existent pas, comment donc a-t-elle osé vous raconter ma conduite à son égard? Je vous prie de lui dire aussi que, si elle cherche à se faire passer pour une personne de mœurs inattaquables, je ferai, moi, en sorte de faire connaître sa conduite au grand public.

A quelque temps de là, le lettré se trouvant seul, un soir, dans sa chambre, fut surpris tout d'un coup par la visite de sa bien-aimée qui entra, le rouge aux joues, et lui dit qu'elle pensait toujours à lui : sans doute, la Providence ne voulait-elle pas encore rompre leurs liens.

On se figure aisément, avec quelle joie passionnée Kou accueillit cette déclaration. Mais à peine nos amoureux avaient-ils échangé un baiser, que le poursuivant évincé, qui avait, paraît-il, cherché à satisfaire sa rancune en épiant celle dont il se voyait repoussé, arriva brusquement, entra sans frapper à la porte et déclara ironiquement qu'il venait célébrer la vertu de la fière jeune fille. Celle-ci, transportée de colère, sans trouver une parole à répondre, tira de sa poche un poignard qu'elle lança dans l'espace : l'arme, dans sa course, décrivit un

demi-cercle semblable à un arc-en-ciel. Une seconde après, on entendait une lourde masse tomber dans la cour, avec un bruit infernal; on accourut, et, à la lumière, on trouva gisant à terre un renard blanc, décapité!

La mystérieuse enfant, alors, dit à son amoureux :

— Voilà ce qu'est devenu celui qui fut ton ami préféré; je ne voulais pas lui infliger ce châtiment ; mais il était incorrigible et cherchait constamment sa mort.

Puis, rengainant son poignard, elle partit malgré les prières de Kou. Elle ne consentit à revenir que le lendemain soir, en disant que tout le plaisir de le retrouver lui avait été enlevé par le meurtre qui venait d'avoir lieu.

Le lendemain, elle revint, en effet. Le lettré, comme bien l'on pense, lui demanda comment elle pouvait posséder un moyen de défense aussi extraordinaire que celui dont elle avait fait usage ; elle répondit que c'était un secret, que, dans l'intérêt même du bonheur de son amant, elle continuerait à lui en cacher le mystère. Kou profita de l'opportunité de cette conversa-

tion intime pour demander à son amante de lui donner sa main.

— Je suis votre femme, fut la réponse, pourquoi avez-vous besoin du mariage?

Sur le soupçon exprimé par lui qu'elle le trouvait peut-être trop pauvre :

— Je ne suis pas riche non plus, répliqua-t-elle, — et c'est justement à cause de votre pauvreté que je suis revenue vous voir ce soir.

Et elle persista dans son refus de se marier. Au moment des adieux elle lui recommanda de ne pas chercher à la revoir.

— Si je dois revenir, dit-elle, je reviendrai.

Elle tint sa parole, en effet, reprit ses habitudes de femme de ménage volontaire, mais en même temps sa froideur d'autrefois : elle ne permit plus à son amoureux de s'approcher d'elle.

Quelques mois après, la vieille mère de la jeune fille mourut. Un soir, Kou, pensant que son amoureuse se trouvait seule et qu'il pouvait entrer chez elle sans aucune crainte, eut la déception de trouver la maison vide ; les nuits suivantes, il en fut de même. Évidemment, il était trompé, l'indigne entretenait d'autres in-

trigues ; aussi, en sortant, laissa-t-il chez elle, pour bien marquer sa présence, un objet qu'elle ne pourrait manquer d'apercevoir et de reconnaître.

A peu de jours de là, la jeune fille, qui sortait de chez madame Kou, rencontra son amoureux et le suivit dans sa chambre.

— Ah! vous avez des soupçons, cria-t-elle d'une voix indignée! Chacun a son secret dans le cœur; j'ai le chagrin de ne pouvoir vous confier le mien. Je vous prie, d'ailleurs, de prendre les mesures nécessaires pour recevoir bientôt chez vous un héritier, car je suis enceinte depuis huit mois. Ma situation étant fausse, je ne pourrai me charger de nourrir l'enfant, que pourtant, je devrai mettre au monde. Dites confidentiellement à votre mère de choisir au plus tôt une nourrice, sous le prétexte que vous allez adopter un petit nourrisson, mais sans que l'on puisse savoir que l'enfant est de moi.

Madame Kou fut extrêmement surprise de la communication que vint lui faire son fils et plus étonnée encore du refus que la jeune fille avait opposé à la demande en mariage.

Un mois se passa; puis, tout à coup, on resta

plusieurs jours sans voir l'intéressante voisine; la vieille mère, inquiète, se résolut enfin à aller prendre de ses nouvelles : elle la trouva au lit, malade et ayant à côté d'elle un ravissant bébé, dont la naissance remontait à trois jours. C'était un petit garçon robuste, à la figure intelligente, au front très développé.

— Ma fille, dit madame Kou, vous nous donnez déjà un héritier, mais vous, vous restez toujours seule. Il faut que cette situation change pourtant.

— Mon cœur est plein de chagrin; il m'est impossible de vous dire pourquoi. Quand la nuit sera tombée, vous viendrez prendre l'enfant et mon devoir sera accompli.

La bonne grand'mère, heureuse et triste à la fois, ne put que se résigner à faire ce qu'on lui disait. Ses soupçons, par suite de tous ces mystères, ne devinrent que plus puissants.

Le temps s'écoulait sans apporter de changement à cette situation, quand, par une nuit très sombre, la jeune mère apparut subitement chez Kou : elle tenait un sac à la main. Comme son amant la regardait étonné, elle lui déclara avec le sourire calme qui lui était habituel, que

la grande affaire de son cœur était vidée à sa satisfaction et qu'elle venait leur dire adieu pour toujours.

Cette fois, le lettré ne put s'empêcher de réclamer énergiquement des explications.

— Les bienfaits que ma mère a reçus de vous, dit-elle d'un ton sévère, m'ont imposé un devoir à accomplir. Vous voyant pauvre et dans l'impossibilité de vous marier, je me suis sacrifiée pour vous donner un enfant, afin que vous puissiez perpétuer le culte de votre famille. J'ai toujours refusé d'être votre femme et de me trouver souvent avec vous; d'abord parce que je ne voulais pas que ma personne se transformât en payement de ma dette; ensuite, de peur que les liens d'amour ne me fissent oublier un autre devoir, plus grand encore. Maintenant, ma dette acquittée et ma vengeance satisfaite, je n'ai plus aucun désir ni aucun regret, ajouta-t-elle en jetant comme malgré elle, vers le sac qu'elle tenait à la main, un regard que son amant surprit.

— Qu'avez-vous là? demanda-t-il.

— C'est la tête de mon ennemi, dit-elle de sa voix câline.

En effet, dans le sac entr'ouvert, on voyait une tête barbue, toute maculée de sang encore frais.

— Je ne voulais pas vous l'avouer, poursuivit-elle ; je craignais qu'une fois mon secret révélé, tous mes projets n'échouassent. Mais, maintenant, je veux tout vous raconter.

» Mon père était ministre de la guerre ; il fut tué par les calomnies de l'homme dont voici la tête. Non seulement on le livra au bourreau, mais on chercha encore à détruire toute sa famille. Alors je sauvai ma mère, en la cachant dans votre province, où nous observions, depuis trois ans l'incognito, le plus absolu.

» Tant que vécut ma vieille mère, je ne pouvais la quitter. Après sa mort, j'étais enceinte. Je retardai toujours l'exécution de mon projet, mais je ne l'oubliai pas. Je suis sortie toutes ces dernières nuits pour m'orienter, afin de ne pas commettre d'erreur. Ma vengeance est accomplie : je pars. J'ai cependant une dernière recommandation à vous faire : soignez bien notre enfant, vous n'aurez pas une longue vie, mais votre fils rehaussera l'éclat de

votre famille. Ne dérangez pas votre mère. Adieu!

On vit comme un éclair illuminer l'espace et elle disparut.

UN BON ENNEMI

Une dame Chao, dont le mari avait disparu pendant les tourmentes d'une révolution, élevait péniblement, des faibles ressources de son travail, ses deux fils en bas âge, Fô et Lô. Elle avait un vieil oncle excellent homme, maïs malheureusement sans fortune ; très affligé de voir sa nièce passer sa jeunesse dans une gêne laborieuse, il eût voulu la remarier et fit plusieurs démarches en ce sens. Il avait compté sans les mauvaises langues. — A qui ne s'attaquent-elles pas ! Un ennemi, qu'elle ne connaissait pas, avait si bien miné la réputation de la pauvre veuve, que tous les projets de mariage échouèrent les uns après les autres.

Les enfants grandissaient, et promettaient déjà de récompenser un jour leur mère de ses longs sacrifices, lorsque madame Chao, excédée de fatigue et de chagrins, succombant sous la honte des calomnies, tomba gravement malade. Elle ne guérit que pour demeurer affectée de paralysie chronique.

Mais, si le corps de la vaillante femme était brisé, elle avait conservé la vigueur de sa tête. Enfermée dans sa chambre de valétudinaire, elle sut choisir celle qui devait la remplacer dans le ménage. Elle maria Fô, son fils aîné, alors âgé de seize ans, avec une jeune fille très distinguée. Grâce à la direction intelligente imprimée par cette dernière aux affaires de la maison, la misère fit bientôt place à l'aisance.

L'ennemi mystérieux, qui avait une première fois calomnié la veuve, ne put assister impassible au relèvement de cette famille, dont il avait juré la perte.

Pour assurer la réalisation de ses plans, il chercha à se faire admettre dans l'intimité des Chao, et fut assez habile pour réussir ; il se lia particulièrement avec Fô qui, bientôt, ne sut plus se

passer de la société d'un ami si aimable et, en apparence, si bienveillant.

Certain, désormais, de posséder la confiance du jeune homme, il essaya de détruire peu à peu l'affection si naturelle de l'aîné pour son frère. Bientôt, il eut fait assez de progrès pour pouvoir harceler son crédule ami de remontrances sérieuses : il lui représenta que la petite fortune de la famille ne suffisait pas pour eux tous ; que madame Chao étant malade, on avait grand tort de garder encore une aussi lourde charge que celle résultant de l'entretien de Lô ; que ce grand garçon, au lieu de vivre à ne rien faire, pouvait bien se suffire ; qu'il fallait, dans son propre intérêt, l'abandonner à ses propres forces et jouir enfin du modeste bien-être gagné, en somme, par Fô et par sa femme.

La veuve et sa belle-fille résistèrent de toutes leurs forces à l'exécution d'un pareil projet, et finirent par faire comprendre à Fô, combien il était à la fois injuste et cruel. Il n'en continua pas moins d'accorder toute sa confiance à celui qui avait inspiré ce beau dessein.

Furieux de l'échec de sa ruse, le méchant

homme ne se tint pas pour battu et essaya d'une autre corde. Il entraîna Fô au jeu. Le jeune naïf devint un joueur passionné et perdit bientôt tout son avoir, qui passa entre les mains de son perfide conseiller et d'un prêteur sur gages, son complice. Affolé par ses pertes successives, et espérant toujours regagner, Fô avait été jusqu'à engager les effets de sa femme au prêteur, affreux usurier qui se trouva, plus tard, être un repris de justice.

Lorsque cet homme vint prendre possession de son gage, Fô, qui avait tout perdu, prit la fuite, pour ne pas assister au navrant spectacle des misères qu'il avait créées. Sa femme, voulant s'opposer au pillage de ce qui lui restait, fut maltraitée par l'usurier et, folle de désespoir, essaya de se tuer en s'enfonçant une longue épingle dans la gorge.

L'affaire fit du bruit, la justice intervint. Les magistrats s'intéressèrent au sort de ces pauvres gens, évidemment victimes d'une intrigue savamment ourdie. Le prêteur fut sévèrement puni, pour avoir abusé Fô par des manœuvres frauduleuses et maltraité sa femme.

Madame Chao, toujours alitée, ayant appris toutes ces tristesses, devint plus dangereusement malade ; bientôt on put la croire perdue.

Lô n'avait alors que quinze ans et ne savait qu'imaginer pour soigner sa mère et soutenir sa famille.

Leur éternel ennemi, pourtant, ne se trouvait pas encore satisfait.

Sachant qu'une fille, née de la première femme de Chao et mariée à l'étranger, avait toujours des discussions avec les membres de sa famille lorsqu'elle venait les voir, il lui écrivit une lettre anonyme, pour l'inviter à venir partager la fortune des siens. Il espérait ainsi ajouter encore aux troubles qui ruinaient cette famille détestée.

Ta-Nian, c'était le nom de cette jeune femme, arriva rapidement ; elle ne fut pas étonnée de trouver son frère cadet, très malheureux, auprès de sa mère mourante : mise au courant de la conduite de Fô, elle fût indignée contre lui.

Après avoir donné les premiers soins à la malade, elle alla immédiatement porter une nouvelle plainte au sous-préfet, qui avait bien voulu punir les joueurs, causes de leur ruine,

mais ne savait leur faire rendre une fortune, volée au jeu. Elle échoua dans sa tentative.

Mais elle n'était pas femme à se laisser abattre par une première déception. Elle s'adressa au préfet et, cette fois, fut plus heureuse.

Ce dernier, qui détestait le jeu, fit tout restituer aux Chao, qui retrouvèrent ainsi l'aisance, par l'énergie de celle qu'on avait destinée à achever leur perte.

Madame Fô était devenue infirme, à la suite de sa tentative de suicide. Ta-Nian pensa alors à marier Lô, son second frère.

L'ennemi de la famille, qui avait réussi à dissimuler le rôle odieux joué par lui, dérangeait toujours les projets de mariage, en répandant le bruit que la fortune restituée n'appartenait plus à Lô, mais à sa sœur. Il poussa la méchanceté jusqu'à faire entrer Lô, par escalade, dans un parc privé, dont le propriétaire devait naturellement prendre pour des voleurs ceux qui pénétraient ainsi chez lui, sans permission.

En arrivant devant l'appartement du propriétaire, notre homme trouva un prétexte pour laisser le jeune Lô tout seul. Celui-ci se pro-

mena tranquillement, visita les bois et les grottes et arriva devant la fenêtre des dames ; les servantes, l'ayant aperçu, se mirent à crier au voleur ; immédiatement, Fang (c'était le nom du propriétaire) sortit avec ses domestiques pour saisir l'intrus. Lô, très effrayé, se jeta dans un bassin, où il allait se noyer. Le propriétaire, comprenant qu'il se trompait, fit vivement retirer le jeune homme et lui donna des vêtements secs, en remplacement de ses habits mouillés. Il voulut même le garder à dîner, après s'être fait raconter l'histoire de son introduction dans le parc et lui avoir demandé son adresse. L'hôte se montra charmant de bienveillance et d'attention pour son invité.

— Je me suis trompé, dit Lô, en entrant chez vous ; si vous ne m'en voulez pas, remettez-moi en liberté ; je vous en serai très reconnaissant ; quant à votre hospitalité, je n'ose l'accepter.

Son hôte ne voulut entendre de cette oreille et le garda à dîner : pendant qu'il mangeait, il demanda au jeune homme de lui composer quelques vers. Lorsque la poésie fut achevée, Fang la trouva charmante et dit que c'était bien là le gendre qu'il lui fallait.

La veille, en effet, sa fille avait rêvé qu'on lui annonçait, pour le lendemain, l'arrivée de son futur et que ce dernier tomberait à l'eau. Fang présenta à sa famille le fiancé sans le savoir, et lui demanda officiellement de promettre le mariage à sa fille.

Avant de répondre, le jeune homme désira soumettre la question à sa mère. Celle-ci hésitait beaucoup, mais, grâce à Ta-Nian, le mariage fut décidé et eut lieu. Connaissant, depuis ce temps, les agissements de son ennemi, Lô se sépara définitivement de cet homme.

Pour satisfaire sa rancune, ce dernier dénonça le nouveau marié comme recéleur d'un chef de voleurs, alors en fuite. N'ayant pu obtenir justice, Lô fut exilé.

En voyage, il rencontra un mendiant qui ressemblait beaucoup à son frère. C'était bien Fô, en effet; il lui remit une partie de son argent pour l'aider à retourner à la maison, où il pourrait se rendre utile aux siens. Arrivé au lieu destiné à son séjour durant l'exil, le malheureux banni sut plaire au commandant qui, appréciant son talent littéraire, lui donna un emploi dans ses bureaux.

Le chef de bureau, après avoir questionné le nouvel employé, l'embrassa soudain et s'écria :

— Mon fils!

C'était Chao, disparu depuis si longtemps et dont on n'avait plus reçu de nouvelles. La rencontre était si touchante, que toutes les personnes présentes pleuraient avec eux.

Un an après, le commandant prit un brigand, qui avoua avoir commis le vol pour lequel Lô avait été condamné : ce dernier fut mis en liberté, ainsi que son père, et tous deux rentrèrent dans leurs foyers.

Fô, à son retour dans son pays, alla tout droit demander pardon à sa mère. Sur les instances de Ta-Nian, elle finit par le recevoir de nouveau ; mais sa femme ne voulut revenir auprès de lui qu'après six mois ; alors, voyant sa conduite absolument irréprochable et son repentir sincère, elle consentit à une réconciliation, mais en imposant certaines conditions, que Fô fut trop heureux d'accepter.

Lorsque les choses furent ainsi arrangées au mieux, Ta-Nian, voyant que Fô pouvait très bien la remplacer, demanda à retourner chez

elle : elle dut ajourner son départ, à la prière de toute la famille.

Le décret rendant la liberté à Lô arriva quelques jours après ces événements.

Étonné et honteux à la fois, leur ennemi chercha à leur créer de nouveaux embarras ; il mit le feu à la maison, dont il ne resta que deux ou trois pièces intactes. Heureusement, Ta-Nian avait, pendant son séjour, enterré beaucoup d'argent dans une cachette, au jardin. Grâce à cette précaution, on put reconstruire le bâtiment brûlé.

Chao et Lô revinrent ensemble. Je laisse à penser la joie de tous. Ta-Nian ne voulut plus quitter ceux qu'elle aimait chaque jour davantage ; elle fit venir son fils auprès d'elle et toute la famille vécut ainsi réunie.

Leur ennemi, voyant alors que tout le mal qu'il avait voulu faire avait tourné définitivement au bien des persécutés, sentit s'opérer en lui un changement singulier ; il se repentit sincèrement de ses mauvaises actions et résolut de devenir l'ami le plus dévoué de ceux qu'il avait, durant tant d'années, poursuivis avec tant d'acharnement. Mais il ne devait pas être

plus heureux dans son amitié que dans sa haine.

Un jour, il envoya à ses amis des présents parmi lesquels se trouvait un poulet vivant : le volatile se mit à sauter, à gambader si bien, que, passant trop près du foyer, il enflamma ses plumes, qui mirent le feu aux papiers; en un instant toute la cuisine fut en flammes et l'on eut grand'peine à éteindre l'incendie.

Une autre fois, il envoya un mouton vivant, qu'on attacha à un arbre du jardin. Le lendemain, on trouva un domestique pendu à cet arbre, à l'aide de la corde qui attachait le mouton. La famille, comprenant alors que, décidément, cet homme portait malheur, résolut de rompre toutes relations avec lui. L'infortuné qui avait tant haï sans pouvoir nuire et tant essayé d'aimer pour ne faire que du mal, finit par se ruiner lui-même et termina tristement sa vie, éloigné de tous et dans une misère profonde.

LE VAMPIRE

Le lettré Pang rencontra un soir, en se promenant, une jeune fille qui, un paquet à la main, semblait marcher avec difficulté ; il l'aborda poliment et, la trouvant fort jolie, lui demanda où elle allait ainsi, toute seule, dans la nuit.

— Vous ne pouvez pas partager mes peines, répliqua la jeune fille ; à quoi bon vous les confier ?

— Dites toujours, je ferai tous mes efforts pour vous rendre service.

— Ma mère m'a vendue à un homme riche ; j'ai été l'objet de mauvais traitements de la part de sa femme jalouse ; maintenant, je vais m'enfuir loin, bien loin !

— Où allez-vous ?

— Je ne sais ; je vais où ma bonne étoile me conduira.

— Voulez-vous venir dans ma maison, qui est près d'ici ?

Sur le consentement de la jeune fille, Pang lui prit son paquet et la conduisit chez lui. Elle fut d'abord étonnée de n'y trouver personne, mais fut rassurée par son hôte, qui lui expliqua qu'ils étaient dans un collège, où il avait loué un appartement pour étudier.

— C'est très bien, je resterai chez vous, mais il faut tenir ma présence absolument secrète, recommanda-t-elle.

Pang, joyeux de cette bonne fortune inattendue, passa quelques jours très heureux auprès de sa conquête.

Diverses personnes de sa parenté, mises au courant de ce roman, lui donnèrent le conseil de renvoyer au plus vite la jeune fille qu'on soupçonnait d'être une fugitive de quelque grande famille ; il ne tint aucun compte de ces conseils.

Un prêtre l'aperçut quelques jours après dans un lieu public, le regarda tout à coup avec

un mélange de surprise et d'effroi, et lui demanda quelle aventure horrible il avait eue pour porter un masque si tragique sur la figure ; le jeune homme, tout étonné, répondit qu'il ne lui était rien arrivé d'insolite.

— Hélas, dit le vieillard, il y a des gens incorrigibles, dominés par leurs passions, même à l'approche de la mort !

Bien que notre amoureux fût très frappé de cette réflexion, il soupçonna que le prêtre voulait, comme tant d'autres, lui réciter ses prophéties pour se les faire payer très cher ; il était, en tout cas, bien éloigné de songer que la femme cachée dans sa demeure se trouvait justement être la cause de sa perte, prédite par le prêtre.

Il retourna à son collège en réfléchissant, malgré lui, à ce qu'il venait d'entendre ; il voulut ouvrir, mais il trouva la porte fermée. Qu'est-ce que cela voulait bien dire ?

Le souvenir des paroles prononcées par le prêtre fit alors naître dans son esprit une vive curiosité : il grimpa sur un mur, du côté où il ne pouvait être vu, et descendit dans la maison, sans faire de bruit. La porte de la chambre était

fermée aussi ; il regarda par une fente du bois et vit alors quelque chose d'épouvantable : la belle jeune fille avait disparu ; à sa place, un grand squelette, à la face verte et aux dents aiguës, était en train de peindre une peau de forme humaine, étendue sur le lit.

Dès qu'il eut achevé son travail, le squelette s'habilla de la peau comme d'un vêtement et le voilà redevenu la jeune et jolie fille, à laquelle Pang avait donné asile.

Épouvanté par ce spectacle terrifiant, le malheureux sortit avec mille précautions, par le chemin qui lui avait servi pour entrer, et courut dans la direction où il avait rencontré le prêtre.

Ce dernier disparaissait déjà au loin ; le lettré finit par le rejoindre dans la campagne et se jeta à ses genoux, pour implorer de lui aide et protection.

— Ce fantôme a attendu bien longtemps avant de trouver un remplaçant aux enfers ; aussi ne voudrais-je pas le tuer ; mais prenez ce plumeau et suspendez-le devant la porte de votre chambre. Vous viendrez me rendre compte ensuite, au temple du dieu du Printemps.

Pang, au lieu de rentrer au collège, où il avait une crainte très grande de pénétrer, retourna dans sa maison, auprès de sa femme, et mit le plumeau devant la porte. A la première veille, on entendit un grand bruit dans la cour; sans oser regarder lui-même, l'ex-amoureux envoya sa femme savoir ce qui se passait. Elle vit la jeune fille en question qui, après avoir hésité d'abord devant le plumeau, franchit le seuil tout en colère, criant qu'elle n'avait pas peur des représailles du prêtre; en même temps, elle arracha le plumeau et le brisa en plusieurs morceaux; puis, elle entra comme la foudre dans la chambre à coucher, où elle éventra Pang d'un seul coup de sa main ouverte et partit avec son cœur, qu'elle lui avait arraché, malgré les cris déchirants poussés par madame Pang.

Le lendemain, le prêtre, informé par le beau-frère de la victime, accourut dans un état de fureur indescriptible.

— J'avais de la compassion pour ce fantôme, dit-il; mais il veut à toute force attirer le châtiment; il l'aura.

A la maison mortuaire, il chercha partout,

mais ne trouva rien. Après avoir examiné tous les coins et recoins, il demanda quel était le voisin de la maison méridionale.

— Cette maison est la mienne, dit le beau-frère.

— Eh bien, le fantôme est chez vous ! Vous avez dû recevoir la visite d'une personne que vous ne connaissiez pas.

Le beau-frère, après avoir questionné sa famille, apprit, en effet, que sa femme avait arrêté une vieille domestique, qui s'était présentée le matin même.

Le prêtre acquit la certitude que c'était bien le spectre, de nouveau métamorphosé ; il se rendit à la maison du beau-frère et, une épée en bois à la main, se plaça au milieu de la cour ; après avoir tracé de son doigt quelques mots magiques, il s'écria :

— Vil criminel, rends-moi mon plumeau !

Alors on vit la vieille domestique se troubler, et chercher à fuir ; mais le prêtre l'atteignit et, d'un coup de son épée de bois, il détacha toute la peau du squelette, qui roula par terre en rugissant comme une bête blessée et se transforma enfin en une nuée noire.

Le prêtre alors tira de sa ceinture une gourde, qui absorba toute la nuée et qu'il boucha solidement; puis il roula la peau comme un rouleau de papier, pour l'emporter.

Il allait partir, lorsque madame Pang le supplia de rendre la vie à son mari.

— Ce n'est pas en mon pouvoir, répondit-il, mais quelqu'un vous indiquera un moyen qui pourrait peut-être vous rendre votre mari.

Il désigna alors un fou, qui passait dans la rue, en recommandant à la suppliante de ne pas se laisser dégoûter par les manières grotesques de son futur sauveur.

Elle alla, accompagnée de son frère, au-devant de cet aliéné, et lui expliqua sa situation. Il lui dit gravement :

— Tout le monde pourrait être votre mari ; à quoi bon faire revenir celui-là ?

Sur les instances réitérées de la pauvre femme, il dit :

— Eh bien, vous me demandez la vie pour quelqu'un : je ne suis pourtant pas le dieu de l'enfer !

Il montra d'abord le poing à la pauvre

femme et la terrifia complètement; ensuite, il lui mit une boulette de sable dans la bouche et s'enfuit à travers la foule rassemblée pour voir ce qui se passait.

Madame Pang sentit de suite un objet moelleux, qui descendait dans sa gorge : rouge de honte et désespérée, elle rentra chez elle avec l'intention de se suicider, après la mise en bière de son mari. Au moment où elle approchait du corps de Pang, quelque chose remonta dans la gorge de madame Pang et s'élança vers la plaie béante du cadavre : c'était un cœur humain tout palpitant ; on ferma aussitôt la poitrine et l'on pansa la plaie : le soir même, Pang était ressuscité, à la joie inexprimable de la famille.

LA MAITRESSE LÉGITIME

Un ménage Hung, dont la femme était très jolie, vit l'accord régner dans son sein pendant plusieurs années. Si la femme était très jolie, le mari était très épris. Un hasard vint changer la joie en deuil. Hung eut un caprice pour une jeune fille, qui devint sa maîtresse et qu'il finit par aimer beaucoup, bien qu'elle fût loin d'égaler sa femme en beauté. La jalousie fit naître alors, autour du foyer domestique, jadis si calme, des scènes bruyantes, qui se répétèrent sans cesse et eurent pour résultat d'éloigner encore davantage le mari de sa compagne, autrefois adorée ; il n'osa pas, cependant, briser

tout lien, en allant habiter publiquement avec sa maîtresse.

Madame Hung se trouvait bien malheureuse. Leur voisin, un monsieur Ti, négociant en soies, avait, lui aussi, une femme et une maîtresse. Sa femme, déjà âgée d'une trentaine d'années, n'était pas très jolie ; elle possédait pourtant toute l'affection de son mari et c'est la maîtresse qui pleurait de se voir négligée.

Les deux voisines nouèrent, tout naturellement, des relations et chacune raconta bientôt à l'autre, ses sujets de tristesse ou de joie domestique.

— J'ai toujours entendu dire, questionna madame Hung, que l'homme aime sa maîtresse, parce que ce n'est qu'une maîtresse ; combien de fois aurais-je voulu changer mon titre de femme contre celui de maîtresse, afin d'être seule aimée de lui ! Mais, en vous voyant, je ne suis plus sûre de cette première opinion. Par quel moyen donc, avez-vous réussi à attirer votre mari, malgré la rivalité d'une maîtresse jeune et jolie ? Si vous pouvez me l'enseigner, je serai heureuse de devenir votre élève.

— Si le mari est loin de sa femme, dit ma-

dame Ti, la faute doit être imputée à la femme. Plus vous faites de scènes, plus vous le chassez au profit de l'autre. Écoutez ceci : rentrez tranquillement et laissez votre mari entièrement en liberté. S'il vient vous voir, fermez-lui votre porte ; après un mois de ce régime, vous viendrez me trouver.

Madame Hung se conforma strictement à ces instructions et changea tout à fait de manière d'agir ; non seulement elle laissait son mari libre de prendre ses repas au dehors, mais encore elle souffrait qu'il découchât complètement.

Un mois après, la voisine, satisfaite déjà de l'exécution exacte de ses recommandations, ordonna encore à sa protégée de s'habiller désormais très simplement, de travailler comme une domestique et de ne s'occuper que des ouvrages à l'aiguille, pendant les moments de loisir.

Le mari avait conservé un peu de conscience : il pria sa femme de ne pas tant se fatiguer. Mais elle fit la sourde oreille.

Ce régime dura encore un mois et le professeur se déclara de plus en plus satisfait de son élève.

Un jour, à l'occasion d'une fête, madame Ti invita son amie à faire une promenade avec elle, à la campagne. Avant de partir, elle l'habilla de neuf, la coiffa elle-même et la para richement comme une nouvelle mariée.

Après la promenade, elle lui dit de rentrer chez elle, avec la recommandation suivante :

— Allez vous coucher et ayez soin de faire une apparition d'un instant chez votre mari, pour qu'il vous voie telle que vous êtes. Puis, fermez vos portes à clef. S'il vient frapper, n'ouvrez qu'au troisième appel et, dans vos rapports intimes, soyez extrêmement avare de tendresse ! nous verrons ensuite, dans quinze jours.

Madame Hung exécuta de point en point ce programme.

Le mari, ébloui de voir si belle sa femme, que, depuis un mois, il n'apercevait que dans le costume négligé des travaux domestiques, vint frapper, en effet, selon les prévisions de madame Ti et ne fut pas reçu du tout.

Madame Hung déclara qu'elle avait l'habitude de dormir seule.

Le lendemain, le mari arriva avant elle dans

la chambre pour l'attendre ; on daigna lui faire grâce cette fois. Pour montrer à sa femme combien il était heureux de la revoir, il lui demanda de le recevoir le lendemain : refus absolu. Elle ne consentit qu'à une visite tous les trois ou quatre jours.

Quinze jours après, madame Ti lui dit qu'à l'avenir elle n'aurait pas de soucis : que c'est elle qui posséderait tout l'amour de son mari.

— Vous êtes jolie, mais vous n'êtes pas assez gracieuse, ajouta-t-elle; c'est la grâce seule qui rendra impossible toute rivalité.

Et elle lui enseigna encore la manière de regarder et celle de sourire et, après plusieurs dizaines de répétitions, lui dit qu'elle n'avait plus besoin de leçons. En effet, Hung depuis ce moment adora sa femme et ne la quitta plus un instant.

Quelque temps après, les deux dames se rencontrèrent de nouveau.

— Comment avez-vous trouvé mon procédé? demanda madame Ti.

— Merveilleux. Mais vous ne m'avez pas toujours expliqué pourquoi vous me faisiez agir ainsi et quel est le charme qui opère?

— Vous ne connaissez pas l'homme : il aime ce qui est nouveau et tout ce qui est ancien lui répugne ; il préfère le difficile au facile. S'il aime mieux une maîtresse, ce n'est pas pour sa beauté, mais pour sa nouveauté et pour les difficultés de la possession. Si la jeune femme laisse l'homme complètement libre d'agir avec elle à sa guise, il finit par se dégoûter, même de la maîtresse la plus jolie. Pour vous, après votre séparation temporaire, vous êtes devenue nouvelle pour lui ; en ne le recevant pas, vous êtes devenue difficile à obtenir : par conséquent vous avez été préférée. Ceci n'est pas un procédé qui m'appartienne, mais une petite modification du désir que vous m'aviez exprimé : au lieu de changer votre titre de femme contre celui de maîtresse, j'ai changé tout simplement votre personne. Voilà tout mon secret.

UNE PRINCESSE DE L'ONDE

Le fils d'un négociant fut forcé d'abandonner ses études littéraires, pour succéder à son père, affaibli par l'âge, dans la direction de son commerce ; il se mit donc à voyager et à échanger des produits.

Tsoun, c'était le nom du jeune commerçant, avait des manières très distinguées et des traits d'une finesse presque féminine ; quand il jouait la comédie et remplissait un rôle de femme, il était impossible de reconnaître son véritable sexe.

A l'un de ses voyages, il fut poussé par un ouragan au delà des mers de la Chine ; après avoir

tourbillonné plusieurs fois dans le cyclone, on arriva à une île dont les habitants étaient d'une laideur extraordinaire. Regardé comme un phénomène, inspirant plutôt la peur que l'admiration, Tsoun profita de la crainte respectueuse des indigènes pour saisir quelques aliments et faire un repas dont l'épuisement de ses vivres lui faisait vivement sentir le besoin. Puis, il voulut explorer la contrée où l'avait jeté la tempête. A mesure qu'il pénétrait dans l'intérieur du pays, il remarquait que les gens devenaient moins laids, mais qu'ils étaient très mal habillés. Après de longues hésitations, les natifs, assurés enfin que l'étranger n'était pas un cannibale, s'approchèrent de lui, et, par une conversation à peine compréhensible, furent enchantés d'apprendre qu'il était un homme comme eux. Tout le village forma cercle autour de lui, mais les plus laids se tenaient toujours à l'écart d'un homme aussi monstrueusement beau.

— Pourquoi avez-vous peur de moi ? demanda Tsoun à ses voisins.

— Nos ancêtres nous ont toujours dit qu'à l'ouest de notre pays, il y a un territoire appelé l'Empire du Milieu, et que ses habitants sont

d'une laideur extraordinaire ; nous ne connaissions cela que par ouï-dire, mais maintenant nous en avons, en vous, la preuve frappante.

— Pourquoi êtes-vous si pauvres ?

— Chez nous, on n'estime que la beauté. La science et la littérature nous sont totalement inconnues. Le plus beau occupe la première charge de la cour : les autres fonctions sont remplies toujours en proportion de la perfection des traits. Quant à nous, qui sommes les plus laids, ajoutèrent les moins affreux de ces sauvages, si nos parents ne nous ont pas abandonnés dès notre naissance, c'est plutôt en vue de la perpétuation de la famille que par amour pour nous.

— Comment s'appelle votre pays ?

— Il se nomme le royaume de Lô-Cha ; la capitale se trouve à trente lis d'ici, dans la direction du nord.

Tsoun, alors, demanda à visiter la capitale et y arriva bientôt. Il remarqua que tous les murs étaient en pierre noire ; les maisons, très hautes, à nombreux étages, couvertes de marbre rouge à la place du toit.

On lui indiqua un horrible personnage qui

sortait de la cour du roi : c'était le premier ministre. Il avait les deux oreilles à l'envers, trois narines, et ses cils pendaient sur ses yeux comme des stores.

Tout le monde se sauva au passage de Tsoun ; mais les personnages de la cour désirèrent le voir, à travers les portes grillées, sans oser approcher de ce monstre de beauté. On lui dit qu'à peu de distance, vivait encore un grand personnage très âgé, qui, ayant rempli plusieurs missions diplomatiques à l'étranger, l'accueillerait peut-être plus favorablement, vu son expérience des laideurs de partout.

Tsoun se rendit chez la personne ainsi décrite et fut fort bien reçu. Son hôte, âgé de cent vingt ans, avait les yeux sortis des orbites : sur sa figure noire se raidissait une barbe jaune, dure comme la fourrure d'un hérisson. Le diplomate lui dit que, dès sa jeunesse, il avait été envoyé comme ambassadeur, par le feu roi, dans plusieurs pays ; mais il n'avait pas été en Chine et il était enchanté de rencontrer, dans ses derniers jours, un habitant de ce pays lointain. C'est un événement qu'il ne manquerait pas de porter à la connaissance du roi ; quoique

malade depuis une dizaine d'années, il irait, dès le lendemain, remplir cette mission. En attendant, il offrit à son invité un grand dîner, égayé par un orchestre de femmes noires et laides comme leurs compatriotes, portant un ruban blanc autour de la tête et une robe rouge qui traînait jusqu'à terre.

Le maître de la maison applaudissait de temps en temps aux passages les plus mélodieux que Tsoun, pour sa part, dut renoncer à comprendre. Sur le désir exprimé par le vieillard d'entendre un air chinois, le voyageur se leva et chanta.

— Quelle musique étrange ! dit le diplomate ; cela ressemble tantôt aux chants de l'oiseau, tantôt au rugissement d'un dragon. J'en parlerai demain au roi, qui sera enchanté de vous entendre.

En effet, le souverain, séduit par la curiosité, ordonna l'audience ; mais, après avoir entendu le rapport de plusieurs fonctionnaires, qui dépeignaient la figure monstrueuse de l'étranger, il crut devoir rapporter son décret.

Tsoun, désolé de ce contretemps, profita du dîner d'adieu que lui donna l'ancien ambassa-

deur : il se leva, se déguisa en diable, la figure peinte en noir et chanta, un sabre à la main, une pièce historique de la Chine.

— Que vous êtes joli dans ce déguisement! il faudra vous présenter au roi comme vous êtes; il vous recevra avec plaisir, cette fois, j'en suis sûr.

Le roi reçut donc le voyageur ainsi barbouillé. Après l'avoir interrogé sur la politique et les mœurs de la Chine, il le pria de chanter et le nomma fonctionnaire de la cour. Mais, quand Tsoun se fut débarbouillé, il sentit immédiatement que la faveur royale était reperdue; il demanda et obtint sans difficulté un congé, pour rentrer dans son pays. Il distribua toutes les richesses que le roi lui avait données aux habitants de l'île, qui le reçurent à genoux, à cause de ses hautes fonctions ; il apprit alors que, dans quelques jours, il y aurait un marché en mer, où les habitants de douze royaumes d'alentour viendraient échanger leurs produits précieux, et où les génies et les immortels avaient l'habitude de venir s'amuser avec les mortels. Mais la mer est dangereuse pour un grand personnage, ajoutèrent ses informateurs ;

ils se chargeaient, en conséquence, d'aller chercher des perles et des pierres précieuses, pour les lui offrir.

— Quelle est la date de l'ouverture du marché?

— Quand nous voyons voltiger sur la mer, les oiseaux rouges, nous savons que le marché aura lieu sept jours plus tard.

— J'irai avec vous, dit Tsoun; je suis marin avant tout et je ne crains rien.

On fréta un navire à fond plat et aux bords élevés, et plusieurs douzaines de voyageurs s'y embarquèrent. Dix personnes pouvaient à peine remuer le lourd gouvernail.

Après avoir côtoyé plusieurs îles et îlots et rencontré d'autres navires se rendant au marché, l'on arriva à une ville, où toutes les constructions étaient en briques d'énormes dimensions. Les objets, dans le marché, brillaient et étincelaient d'un éclat incomparable. Tout à coup, la foule s'écarta pour livrer passage à un personnage à cheval, que tout le monde nomma *le troisième prince*; celui-ci distingua Tsoun dans la foule, et s'arrêta :

— Qui êtes-vous? Pourquoi vous trouvez-vous ici? demanda-t-il.

Tsoun raconta son histoire. Le prince lui donna une monture et le pria de venir avec lui.

Lorsque tout le cortège arriva au bord de la mer, les chevaux se jetèrent d'eux-mêmes dans les flots, qui se durcirent, en se fendant pour leur livrer passage.

On arriva ainsi devant un palais dont les fondations étaient de nacre, le toit d'écaille, et les murs de cristal de roche. Tsoun fut fort bien accueilli par le roi, qui lui dit :

— Puisque vous êtes un lettré de la Chine, vous pouvez me faire une description du marché maritime.

L'étranger fut muni d'un encrier en diamant et d'un pinceau en barbe de dragon ; il acheva rapidement une composition de plus de mille mots, que le roi trouva admirable.

— Votre talent, dit le souverain, fait beaucoup d'honneur à mon royaume aquatique, et ma fille bien-aimée n'étant pas encore mariée, je vous la donne pour femme.

Tsoun se leva de table pour remercier son hôte auguste, qui donna l'ordre de préparer la cérémonie. La jeune fille sortit, escortée de plu-

sieurs dames et demoiselles d'honneur et de servantes, au son d'une musique bruyante.

Les costumes des femmes étaient magnifiques et couverts d'ornements éblouissants. La princesse était jolie comme un ange et belle comme une déesse. Après les rites d'usage, et le dîner de cérémonie, notre jeune couple fut conduit par deux servantes, tenant chacune un flambeau, dans l'appartement intérieur. Tsoun remarqua que les meubles et le lit étaient en corail, incrustés de pierres précieuses de huit couleurs différentes et que les tentures étaient toutes montées de perles.

Le lendemain matin, il fut proclamé prince-gendre ; sa composition de la veille était déjà répandue dans toutes les mers du globe, dont les souverains envoyèrent tous des délégués, pour féliciter le roi et invitèrent le gendre à les honorer de sa présence.

Tsoun, habillé d'un vêtement brodé, monté sur un jeune dragon et escorté d'une garde militaire, fit alors un voyage de trois jours, pour rendre visite à toutes les cours alliées de son beau-père.

Derrière le palais, existait un grand arbre

blanc opaque ; ses feuilles étaient d'un vert de jade et ses fleurs jaune d'ambre ; il s'y nichait souvent des oiseaux vert doré, à queue de paon, d'un chant profondément triste. Tsoun et sa femme se rendaient souvent sous cet arbre pour faire des poésies.

Après un long séjour dans cette demeure délicieuse, le jeune homme, un jour, exprima à sa femme le désir de revoir ses parents, dont il était séparé depuis trois ans et lui demanda si elle pouvait le suivre.

— Nous ne sommes pas du même monde, répondit-elle, et par conséquent je ne puis vous accompagner. Je ne veux pourtant pas que l'amour conjugal vous fasse oublier la piété filiale ; donnez-moi le temps, je ferai exaucer votre vœu.

Quelques jours plus tard, le roi dit à Tsoun que, puisqu'il avait le mal du pays, il devait faire ses préparatifs pour partir. Tsoun le remercia de ses bienfaits, qu'il n'oublierait jamais et lui promit de revenir.

Sa femme, au moment des adieux, pleurait amèrement et lui dit que leur séparation serait éternelle ; qu'il ne devait pas s'affliger, que le

devoir d'être près de ses parents suffirait pour le consoler ; elle ajouta qu'unir et désunir c'était l'ordre des choses et que la vie ne ressemblait qu'à un éclair ; qu'il n'y avait pas lieu, pour eux, d'être tristes comme de simples mortels ; qu'ils seraient toujours liés par la pensée.

Elle lui promit d'être vertueuse et lui fit jurer de rester fidèle, parce qu'elle ne considérait pas que le lien nuptial consistât dans la réunion physique.

Elle lui annonça qu'elle lui ferait bientôt cadeau d'un héritier, auquel il devrait donner un nom, dès à présent.

Si c'est une fille, dit Tsoun, nous l'appellerons Loun-Koun (*Palais du dragon*) ; si c'est un garçon nous le nommerons Fou-Haï (*Océan du bonheur*).

Sa femme réclama encore, en souvenir de lui, un objet qui servirait plus tard à la reconnaissance de l'enfant. Il lui donna un lotus en pierre rouge, cueilli sur l'île de Lô-Cha. En échange, elle lui offrit un sac en peau de poisson, rempli de perles et de pierres précieuses, dont la richesse, dit-elle, suffirait à rendre la vie heureuse pour plusieurs générations ; elle

lui recommanda aussi de revenir dans trois ans à l'île du Sud, où, à la date du huitième jour de la quatrième lune, elle lui remettrait l'enfant.

L'adieu fut très triste.

Sa femme l'accompagna jusqu'à une distance très éloignée; enfin elle prononça les mots :

— Soigne-toi bien !

Et elle disparut.

Sans savoir comment, Tsoun se trouva sur terre; il se hâta de retourner dans son pays.

La femme qu'il avait laissée en Chine était déjà remariée, le croyant mort depuis longtemps; mais ses parents étaient bien portants et furent heureux de retrouver vivant le fils qu'ils croyaient à jamais perdu.

Trois ans après, à la date indiquée, Tsoun trouva en effet à l'île du Sud, deux enfants qui, assis sur les flots, battaient l'eau de leurs mains.

Il les recueillit dans son bateau et vit qu'il y avait un garçon et une fille; le premier portait sur la tête le lotus rouge; l'autre avait un sachet fixé sur ses vêtements.

Le père ouvrit le sachet et y trouva une lettre ainsi conçue :

« Je suis heureuse de la bonne santé de mes beaux-parents. Depuis notre séparation, qui date de trois ans, vous êtes enseveli par la poussière et moi par l'eau ; nous communiquons seulement par la pensée et par le rêve, sans qu'aucun messager, même un oiseau, puisse nous porter de nos nouvelles réciproques. C'est là un amour éternel, dont la Providence seule connaît le secret. Après avoir longtemps réfléchi, je me suis dit, dans mon chagrin, que la lune étant toujours veuve, je ne puis pas espérer être plus heureuse qu'elle. Voilà ma seule consolation !

» Deux mois après votre départ, j'ai donné le jour à deux jumeaux, qui ont grandi et peuvent aujourd'hui parler et rire : ils sont assez grands pour se passer de mère. Je vous les rends, avec le lotus rouge, en signe de reconnaissance. Lorsque vous les prendrez sur vos genoux, vous pourrez considérer que je suis à vos côtés. Vous avez bien voulu tenir votre serment de fidélité, vous pouvez être certain que le mien

sera de même respecté jusqu'à la mort. Je ne parfume plus mes vêtements et je ne mets plus de fard ; par la fidélité, notre harmonie régnera jusqu'à l'infini. Je n'ai qu'un seul regret, c'est de ne pouvoir remplir mon devoir auprès de mes beaux-parents. Mais, à la mort de ma belle-mère, j'irai visiter son tombeau. Quant aux enfants, j'ai l'espérance de les revoir un jour. »

Après avoir bien pleuré en lisant cette lettre, Tsoun transporta ses enfants à la maison. L'année suivante, sa mère mourut ; une femme en deuil vint à l'enterrement et disparut tout d'un coup, pendant une poussée de vent.

Fou-Haï, dès son adolescence, alla voir sa mère de temps en temps, en se jetant dans l'eau ; mais Soun-Koun ne disposait pas de ce moyen et pleura souvent de ne pouvoir partager le bonheur de son frère.

Sa mère vint un jour lui dire qu'elle était déjà grande et qu'il ne fallait plus pleurer comme un enfant.

Elle lui remit une branche de corail, haute de huit pieds et cent grosses perles, pour sa corbeille de mariage.

A ce moment, Tsoun entra brusquement : il ne vit rien et n'entendit qu'un coup de tonnerre ; l'éclair l'éblouit un instant : lorsqu'il ouvrit les yeux, sa femme n'était plus là !

CHRYSANTHÈME

Le chrysanthème est une des fleurs favorites des habitants du Céleste-Empire : de nombreuses poésies se sont inspirées de ses couleurs charmantes. La plus célèbre est une pièce due à un lettré, nommé Tao-Yen-Ming, qui adorait cette fleur et exprima poétiquement son adoration, dès le ve siècle.

Mille ans plus tard, cette passion trouva un autre sectateur en la personne de Ma-Tsé-Tsaé, de Petchili, épris de cette plante jusqu'à se ruiner, pour en collectionner toutes les espèces.

Un de ses amis, de la province de Nanking, était venu passer quelque temps chez notre ama-

teur et lui raconta qu'un de ses compatriotes possédait plusieurs types de chrysanthèmes, qui n'existent pas dans les pays septentrionaux. Cette nouvelle suffit pour surexciter la passion dominante de Ma-Tsé-Tsaé, qui partit immédiatement, pour aller voir ces raretés. Il finit par trouver deux plantes, qu'il n'avait pas encore, et les rapporta en triomphe.

Pendant le voyage de retour, il fit la rencontre d'un jeune homme, qui passait en voiture de maître ; ses manières distinguées lui attirèrent la sympathie de Ma-Tsé-Tsaé, qui chercha et trouva bientôt l'occasion d'entrer en relations avec lui. La conversation, d'abord générale, dériva bientôt vers la botanique : Ma-Tsé-Tsaé fut trop heureux de raconter pourquoi il avait entrepris son voyage et de montrer ses trophées horticoles. Le jeune homme lui dit alors que toutes les plantes pouvaient devenir très jolies, et atteindre une taille extraordinaire, au moyen d'un arrosage spécial, dont il possédait seul le secret.

Enchanté de la rencontre, Ma-Tsé-Tsaé demanda à son nouvel ami où il allait.

— Ma sœur n'aime plus l'air de Nanking ;

nous allons habiter maintenant dans le Nord.

— Je suis pauvre, mais ma chaumière est encore assez vaste pour que je puisse la partager avec vous, dit Ma. Si vous daignez accepter cette hospitalité rustique, vous n'aurez pas besoin de chercher un autre logis.

Le nouvel ami, qui dit alors se nommer Tao, n'osa pas accepter immédiatement cette proposition et voulut d'abord demander le consentement de sa sœur. Celle-ci, jusque-là enfoncée dans la voiture, montra, au moment de parler à son frère, sa figure charmante : c'était une jeune fille âgée d'une vingtaine d'années. Elle fut d'avis d'accepter.

— Je ne crains pas le petit espace de la localité, dit-elle tout haut, du moment qu'il y a un grand jardin.

On se dirigea tout de suite vers la maison de Ma, qui logea ses hôtes dans un pavillon adjacent, situé dans un grand parc tout planté d'innombrables chrysanthèmes. L'installation achevée, le frère et la sœur s'occupèrent d'arroser les plantes qui prenaient sous leurs mains un développement merveilleux et revenaient même à la vie, une fois mortes, dès qu'elles étaient

replantées et mouillées du mystérieux liquide. Dans les moments de loisir, le frère venait boire le vin avec son hôte, et la sœur aidait madame Ma à travailler à l'aiguille.

— Vous n'êtes pas bien riche, dit un jour Tao à son ami, et nous venons encore augmenter vos charges ; cette situation ne pourrait durer longtemps, si nous ne trouvons un moyen de nous subvenir. Je vous propose de vendre des chrysanthèmes. Voulez-vous faire ce commerce?

Ma aimait ses fleurs par-dessus tout et l'esprit de spéculation lui était odieux ; il répliqua que s'il avait tant d'estime pour son hôte, c'est qu'il le croyait aussi amoureux que lui-même ; que sa pauvreté d'ailleurs ne lui pesait pas, du moment qu'il pouvait satisfaire sa passion. La proposition de vendre des fleurs lui paraissait indigne des habitants de ce beau jardin, qu'il ne consentirait jamais à transformer en marché.

— Se procurer de l'argent par son propre travail n'est pas indigne, même de philosophes, dit Tao. Et vendre des fleurs n'est pas un métier vulgaire. Je comprends qu'on ne doive pas chercher la fortune ; mais l'on ne doit pas non plus rester, à plaisir, dans la pauvreté.

Mais ce conseil ne fut pas goûté par Ma. La conversation , que nous venons de rapporter, jeta même un certain froid entre les deux familles.

Tao ne revint plus voir son ami qu'à de rares intervalles, et sur la demande de Ma ; enfermé dans son jardin, il y plantait des chrysanthèmes, utilisant à cet effet les branches sèches et les fleurs arrachées, que son voisin avait jetées. Au moment de la floraison, Ma entendit des bruits de va-et-vient à côté de sa maison. Toute une foule venait acheter des fleurs chez Tao. L'animation ne cessa pas de la journée entière.

Ma, indigné de la conduite de son ami, eût voulu rompre entièrement avec lui ; mais les fleurs vendues étaient d'espèces rares, à lui inconnues : il supposa que son ami avait encore d'autres secrets. Il alla donc lui demander des explications. En se dirigeant vers le pavillon, il vit d'abord que tout le jardin de Tao n'avait pas une motte de terre libre ; puis, il reconnut sans peine que toutes ses fleurs, si belles, provenaient des misérables débris, qu'il avait rejetés dédaigneusement. Tao reçut son bienfaiteur avec beaucoup de grâce et lui offrit un dîner au milieu du jardin.

— Je n'ai pu me conformer à votre avis, à cause de mon manque de ressources, dit-il pour calmer son invité ; grâce à cette nouvelle profession de fleuriste, j'ai gagné pas mal d'argent, et je pourrai, de temps en temps, me livrer sans regret au plaisir de boire en votre compagnie.

Le dîner fut charmant : les mets, tous délicieux, avaient été préparés par la sœur du jeune horticulteur.

Au dessert, on causa un peu de tout, entre autres choses, de la situation des deux familles.

— Pourquoi mademoiselle Tao n'est-elle pas mariée? interrogea Ma, à un moment.

— Pas encore ; dans quarante-trois mois elle le sera.

Et Tao ne voulut pas continuer à parler de ce sujet particulier, et ne répondit plus aux questions de son interlocuteur que par un sourire aimable.

Le lendemain, Ma revint au pavillon et eut la surprise de voir que la plantation de la veille était déjà haute d'un pied ; il exprima le désir de connaître le secret de cet accroissement extraordinaire.

— Il ne m'est pas possible de vous le dire

ouvertement, fut la réponse, et puis, à quoi cela vous servirait-il, à vous, qui ne voulez pas vendre vos fleurs!

Quelques jours après, quand la saison des chrysantèmes fut passée, Tao prit congé de son ami, pour retourner dans son pays. Il eut grand soin d'emporter tout ce qui restait de racines et de tiges, après les avoir enveloppées dans des nattes de roseau. Il revint l'année suivante, au milieu du printemps, avec les nouvelles plantes de son pays, pour ouvrir un grand marché de fleurs. Ce commerce, durant dix jours seulement, rapporta à Tao une fortune considérable.

L'ancien jardin fut transformé rapidement en palais magnifique et un champ, acheté spécialement, fut affecté à la culture des chrysanthèmes.

A son troisième voyage dans le Sud, Tao laissa sa sœur pour garder son domaine : à l'époque ordinaire, il ne revint plus.

Ma eut, peu de temps après, la douleur de perdre sa femme. Lorsque le deuil fut fini, il se sentit bien seul dans cette grande maison ; il aurait bien voulu épouser mademoiselle Tao, favorablement disposée à son égard, mais la

jeune fille voulait attendre le retour de son frère, qu'elle regardait comme son tuteur, et sans lequel elle ne pouvait pas s'engager.

Tao, cependant, ne revenait pas.

En attendant, elle continuait le commerce des fleurs, qui augmenta sa prospérité; elle acquit peu à peu presque tous les champs environnant la ville, et les couvrit de nouvelles plantations.

Tout à coup, on lui remit une lettre de son frère, lui disant d'épouser Ma. Cette lettre venait de Canton; chose bizarre, elle était datée du jour même de la mort de madame Ma; enfin, coïncidence plus singulière encore, il y avait juste quarante-trois mois, depuis le dîner où Ma avait interrogé le jeune homme, au milieu des hauts chrysanthèmes, sur le célibat de sa sœur.

Le mariage était décidé dès lors; mademoiselle Tao eût désiré faire célébrer la cérémonie chez elle, mais elle dut céder aux instances de son futur, qui ne voulait pas quitter sa modeste demeure. On pratiqua simplement une porte de communication entre la petite maison de campagne et le palais.

Madame Ma, pour faire partager son bien-être à son mari, déménageait peu à peu ses meubles, pour les faire entrer dans sa nouvelle demeure. Ma renvoyait tous les objets, au fur et à mesure qu'elle les faisait apporter, en recommandant à sa femme de ne plus confondre les mobiliers des deux familles. Il ne voulait rien voir de ce qui provenait du commerce des fleurs.

Madame Ma n'entendait pas se soumettre à un ordre aussi déraisonnable, et la fusion fut bientôt complète ; elle fit même rebâtir la maison de Ma, pour la rendre digne de son palais. La seule concession qu'elle voulut faire aux exigences de son mari, fut de cesser le commerce des fleurs. Mais son train de maison ne diminua pas ; au contraire, elle rivalisa avec celui des plus grands seigneurs de la ville. Son mari ne voyait qu'avec une douleur profonde ces transformations, dues à la vente des fleurs, sacrées à ses yeux.

— Ma vertu de trente années est perdue par vous, dit-il un jour avec honte. Cramponné à la ceinture de votre jupon, je perds par là tout caractère et toute dignité d'homme. Je vous

assure que si j'ai encore un désir, c'est celui de redevenir pauvre.

— Je ne suis pas ambitieuse, répliqua-t-elle; tout ce que j'ai fait a eu pour but de rehausser l'éclat de ma race, afin que les générations futures ne répètent plus que nous sommes destinés à la pauvreté perpétuelle. Il n'est pas difficile, d'ailleurs, de redevenir pauvre. Voilà mon argent, dépensez tout ce que vous voudrez, comme vous l'entendrez : je ne vous demanderai pas de comptes.

— Dépenser l'argent des autres, ce serait aussi une honte, je ne ferai pas cela.

— Vous ne voulez pas être riche; moi, je ne pourrais pas non plus redevenir pauvre. Mais puisque vous voulez absolument vous trouver dans la position de fortune qu'il vous plaît, nous allons nous séparer.

Elle fit alors construire pour lui une enceinte en treillis dans le jardin et resta elle-même dans la maison du Nord.

Quelques jours après, Ma ne pouvait plus supporter la solitude et supplia sa femme de venir le voir. Elle refusa énergiquement, et le pauvre amant des fleurs dut aller chez sa

femme, dont il ne pouvait plus se passer, il le voyait bien.

— Manger dans un endroit, dit madame Ma en riant, et coucher dans un autre, est-ce là une conduite d'homme vertueux?

Comme Ma ne savait que répondre, la réconciliation eut lieu naturellement, et le treillis fut abattu.

Peu après cet incident, Ma, conduit par un hasard à Nanking, rencontra son beau-frère, qui y tenait un grand magasin de fleurs ; il l'invita à revenir avec lui dans le Petchili. Tao résista et Ma dut le forcer à vendre sa maison pour le décider à partir, tant le jeune homme tenait à son pays natal.

A leur retour, madame Ma préparait l'appartement destiné à son frère, comme si elle savait d'avance qu'il allait arriver. Depuis lors, les deux beaux-frères, riches et libres de toute occupation, se livraient seulement au plaisir de boire le vin ; ils n'avaient pas d'autre ami qu'un nommé Tsen, qui adorait aussi les présents de la vigne.

Un soir, Tao, grisé par des libations abondantes, fit une chute et se transforma immé-

diatement en chrysanthème de taille énorme, portant une dizaine de fleurs, grandes comme des assiettes. Sa sœur apparut aussitôt, l'arracha du sol, où il s'était déjà implanté, le couvrit de ses vêtements et le coucha par terre.

Le lendemain, on trouva Tao endormi au pied du mur du jardin, à l'endroit même où on l'avait étendu. Ma comprit alors que le frère et la sœur étaient des chrysanthèmes métamorphosés ; mais l'estime et l'affection qu'il avait pour eux ne fit qu'augmenter à la suite de cette découverte.

Depuis, Tao se livra encore davantage à la boisson et chaque fois il invitait Tsen à venir boire avec lui.

A l'occasion de la fête des fleurs, Tsen, dans le dessein de griser ses amis, mit des drogues dans une cruche de vin qu'il offrit aux convives. Vers la fin du repas, Tao, après avoir bu démesurément, fut de nouveau transformé en chrysanthème. Ma était déjà habitué à cette transformation ; il coucha donc la fleur comme la dernière fois, en restant à ses côtés pour constater les détails de la métamorphose. Mais, cette fois, les fleurs se desséchèrent tout de suite et

la plante paraissait mourir. Madame Ma, informée aussitôt par son mari effrayé, accourut en pleurant.

— On a tué mon frère ! s'écria-t-elle.

Elle ramassa la plante, la mit dans un pot et l'arrosa elle-même chaque jour. Le chrysanthème reprit force et vie : à l'automne, ses fleurs répandaient un parfum suave, mêlé de l'odeur du vin. On appela depuis cette fleur le *Tao enivrant*. Quant à madame Ma, on n'eut à constater aucune particularité, à son sujet, jusqu'à sa mort.

UN RÊVE RÉALISÉ

On raconte que le jeune An parlait déjà en naissant et que l'on conseilla à sa mère de lui faire prendre du sang de chien, pour arrêter cette précocité inquiétante. Cela n'empêcha pas l'enfant de devenir, en grandissant, un des plus intelligents parmi les jeunes gens de la ville ; de plus, c'était un très joli garçon.

Sa mère, une nuit, rêva qu'on lui prédisait, pour son fils, un mariage princier. Aussi, à l'âge de seize ans, attendait-elle encore, malgré de nombreuses demandes en mariage.

An était occupé à lire dans sa solitude, lorsqu'il sentit d'abord passer comme un souffle

odorant ; puis il vit une fort jolie servante, qui étendit à terre un vaste tapis multicolore et lui annonça son auguste maîtresse.

Il n'était pas encore revenu de sa stupéfaction, lorsqu'une jeune fille, dont la beauté faisait pâlir toutes les fleurs du jardin, apparut devant lui, accompagnée de plusieurs femmes. A peine assise sur les coussins en soie brodée, que ses suivantes avaient arrangés pour elle dans un fauteuil, elle mit sa manche devant sa bouche pour cacher un sourire bienveillant. An la salua respectueusement, et demanda quelle était la déesse qui voulait bien honorer de sa présence sa modeste demeure.

— C'est la princesse Yung-Lô, fille de la *Reine Sainte*, lui fut-il répondu. Notre auguste souveraine voudrait vous donner la main de sa fille, et l'a envoyée elle-même pour examiner sa future maison.

An ne savait plus que répondre, terrassé à la fois et par la joie, et par l'étonnement. La princesse, de son côté, baissait la tête, sans prononcer un seul mot.

Une servante, voyant un jeu d'échecs sur une table, intervint pour mettre fin à cette situation

embarrassante, et proposa à An de faire une partie avec sa maîtresse. Elle épousseta le jeu avec son foulard rouge et le présenta aux deux partenaires.

An perdit la première partie ; il perdit encore la seconde, bien qu'on lui rendît six points. La princesse, cependant, jouait nonchalamment, un pied toujours posé sur le corps d'une de ses dames d'honneur, couchée sur le tapis. Lorsque le jeu eut pris fin, Yung-Lô, avant de se retirer, chuchota quelques mots à l'oreille d'une de ses femmes, qui mit alors mille pièces d'or sur la table, en disant que sa maîtresse trouvait la maison trop modeste et lui ordonnait de la faire reconstruire : le mariage n'aurait lieu qu'après l'achèvement des travaux. Une autre jeune fille ajouta que la construction ne pouvait commencer immédiatement ; le mois présent était néfaste et porterait certainement malheur.

La princesse se leva, malgré le désir exprimé par An de la retenir encore : une de ses compagnes jeta par terre un morceau d'étoffe qui répandit un nuage dans la cour et tout disparut.

La mère de An, instruite de cette aventure, craignit qu'il n'y eût là un danger pour son fils

et désira l'empêcher de donner suite à ses projets. Mais An, très amoureux de la princesse, ne tint pas compte des observations de sa mère; malheureusement, il n'eut pas égard non plus à la recommandation de ne pas faire reconstruire la maison immédiatement. Les travaux commencèrent et étaient poussés avec la plus grande activité, lorsque An reçut la visite d'un nommé Yang, étranger fixé tout récemment dans le pays. C'était un jeune homme d'une vingtaine d'années, très lettré et d'allures tout à fait distinguées. Ils jouaient aux échecs, ils faisaient ensemble des compositions littéraires : enfin, leur affection devint très intime. An aimait de plus en plus son nouvel ami, dont la générosité et l'esprit charitable lui inspiraient une véritable admiration. Aussi eut-il un réel chagrin lorsque le jeune homme lui annonça qu'il était obligé de retourner dans son pays, et qu'ils allaient se séparer.

Avant de partir, Yang laissa à An, en souvenir de leur amitié, plusieurs objets en ivoire et en perles, et une grosse somme d'argent, pour l'aider à meubler sa maison. An accepta les objets, mais refusa l'argent ; il donna en échange,

au voyageur, des pièces d'étoffes précieuses.

Un mois après, on découvrit qu'un haut fonctionnaire avait été, quelque temps auparavant, assassiné en voyage et dépouillé des trésors qu'il portait avec lui.

Un ennemi de An, jaloux de sa fortune subite, l'accusa d'être l'auteur de ce vol et de cet assassinat.

Par malheur, le domestique de An vola à son maître un des objets en ivoire offerts par Yang et le vendit. An porta plainte : on retrouva la statuette d'ivoire, mais on découvrit qu'elle avait appartenu précisément au fonctionnaire assassiné ; le dénonciateur avait menti et se trouvait, néanmoins, tenir une pièce à conviction. On se figure sa joie. Une perquisition opérée chez An, alors absent, amena la découverte d'autres objets volés au même fonctionnaire. La mère du jeune homme eut beau protester de son innocence et de celle de son fils, elle fut arrêtée et mourut le lendemain, de peur et de honte. An, emprisonné lui aussi, dès son retour, obtint du magistrat sa mise en liberté grâce à ses explications loyales qui dissipèrent jusqu'au moindre soupçon et fut

renvoyé devant la Haute Cour, pour confirmation du verdict. Son ennemi acheta alors les agents qui accompagnaient An, et les décida à l'empoisonner en route. A mi-chemin, avant qu'ils eussent trouvé l'occasion de mettre ce crime à exécution, un tigre surgit des jungles, mit les deux gendarmes en pièces, prit An entre ses dents et le porta devant un palais magnifique.

Immédiatement, la princesse Yung-Lô apparut, les larmes aux yeux et consola son futur par de douces paroles.

— Je voudrais bien vous garder ici, mais votre mère n'est pas encore enterrée : rentrez donc chez vous pour remplir ce devoir, et présentez-vous ensuite à la Haute Cour, pour plaider votre cause ; je vous garantis qu'il n'y aura pas de suite fâcheuse.

Au moment des adieux, elle fit plusieurs nœuds à sa ceinture de soie.

— Vous n'aurez qu'à défaire ces nœuds, lorsque vous serez devant les juges, et votre cause sera gagnée, dit-elle en lui remettant la ceinture.

An rentra dans son pays et remplit les der-

niers devoirs envers sa mère ; puis, il se constitua prisonnier et fut, en effet, acquitté par le tribunal.

Pendant le trajet nécessaire pour rentrer chez lui, il rencontra Yang et lui raconta tous ses malheurs ; son ami écouta ce triste récit sans mot dire, mais la figure contractée de colère.

— Avec votre distinction, demanda An, pourquoi vous êtes-vous déshonoré, en faisant ce métier de brigand ?

— Je ne tue que les gens avilis, et je ne prends que l'argent mal gagné ; autrement je ne ramasse même pas ce qui est tombé sur le chemin ; cependant, An, par amitié pour vous, je changerai : mais je n'entends pas que votre dénonciateur existe encore longtemps dans ce monde.

Là-dessus il fouetta son cheval et partit au galop.

Un soir, il entra chez l'ennemi de An et l'assassina. Après avoir enlevé toutes ses richesses, il montra à une servante blottie dans un coin, son visage, éclairé par une lampe qu'elle allumait.

— Reconnaissez l'assassin de votre maître, lui dit-il, n'en dénoncez pas d'autres, qui sont innocents.

Le lendemain, An fut encore arrêté, comme complice cette fois. Pendant l'interrogatoire, il défit les nœuds de la ceinture et cette recette infaillible désarma de nouveau les magistrats.

Depuis ce dernier incident, il ne sortit plus de son cabinet et attendit la fin de la période de deuil pour recevoir la princesse. Il fut très étonné, un matin, de voir sa maison pavoisée et décorée ; il ne le fut pas moins de trouver la princesse, en grande toilette, assise dans un des pavillons.

— Vous n'aviez pas voulu observer ma recommandation relative à la période de construction : c'est pour cela que le malheur et le deuil ont retardé notre mariage de plus de trois ans. Plus on est impatient, moins on va vite : c'est la règle des choses.

Elle donna ensuite l'ordre de préparer un repas splendide, aux mets exquis et aux vins parfumés, pour fêter ce beau jour avec son fiancé. Le soir, lorsque les servantes se furent retirées, elle demanda encore à An s'il ne préfé-

rait pas l'amour platonique à l'amour matériel.

— Le premier nous donnera trente années d'union, ajouta-t-elle, le second n'existera que six ans.

— Nous verrons après les six ans, répondit An avec un sourire.

La princesse céda de bonne grâce, en disant seulement que, si An ne pouvait pas échapper aux lois générales, c'était aussi son destin à elle.

Elle vivait toujours enfermée dans son appartement. Ses occupations consistaient à travailler à l'aiguille et à jouer aux échecs. Personne ne pouvait entrer chez elle, excepté son mari; mais, au fond de sa retraite, elle savait ce qui se passait dans la maison. Sa chambre était capitonnée de tapisseries de soie, comme une bonbonnière. Elle ne s'habillait jamais que d'un vêtement de gaze légère, même en hiver.

Un an après, elle mit au monde un fils, auquel elle prédit un grand avenir.

Lorsque l'enfant fut sevré, elle demanda à son mari un congé de trois jours, pour aller revoir ses parents; à l'expiration du délai, elle ne revint pas.

An, depuis lors, vivait uniquement du sou-

venir de sa femme; pour atténuer le chagrin que lui causait l'absence de Yung-Lô, il reprit ses études et se fit recevoir licencié. Un an s'était écoulé ainsi; les mois de la seconde années se suivaient, le jeune homme était toujours seul. Un jour, la porte de sa chambre s'ouvrit tout à coup: la princesse, radieuse de beauté, était debout sur le seuil.

— Je n'ai pas manqué à ma promesse, répondit-elle aux reproches de son mari: je n'ai passé auprès de mes parents que trois jours célestes qui font plus d'une année terrestre.

An lui apprit alors son succès littéraire, croyant que cela pouvait lui faire plaisir. Elle répondit.

— A quoi bon ces renommées superficielles qui ne peuvent nous honorer ni nous déshonorer davantage! Vous entrez dans le vulgaire une fois de plus, voilà tout.

An, dès lors, ne rechercha plus les honneurs et renonça à se présenter aux examens supérieurs. Yung-Lô, depuis, s'absenta une fois tous les six mois, mais moins longtemps. D'après la déesse, tous les mouvements étaient tracés d'avance par la destinée.

— Le plaisir terrestre ne peut exister longtemps que lorsqu'on n'en abuse pas. Ses excès ne sauraient qu'en diminuer la durée.

Elle donna encore le jour à un second fils, qu'elle eût voulu abandonner dès sa naissance parce qu'il était destiné à devenir un méchant homme. Le père se refusa énergiquement à commettre cet acte de cruauté.

Elle chercha alors pour ce fils une fiancée qui, d'après elle, pouvait empêcher ses vices de se donner carrière. Mais elle n'en trouva pas.

— Vous vous souviendrez, dit-elle à son mari, avant de le quitter définitivement et de disparaître sans retour, que dans quatre ans, une fille doit naître à la famille de Hiao ; elle portera sur le côté droit une envie rouge. Fiancez-la avec notre second enfant, sans élever de difficultés au sujet de la situation de ses parents.

Cela eut lieu, en effet.

Le fils aîné, très intelligent et tout aussi studieux, fut reçu aux examens à l'âge de dix-sept ans et épousa une femme d'une conduite aussi exemplaire que celle de son mari. Mais le second, paresseux et joueur, allait jusqu'à voler les objets de la maison pour payer ses débau-

ches. Il était incorrigible. Le père finit par se décider à faire le partage de sa fortune entre ses deux enfants ; mais le vilain, après avoir dévoré toute sa part, adressa toujours des demandes à son père, le couteau à la main.

Lorsque la jeune fille fut en âge de se marier, le fils aîné arrangea l'union désirée par Yung-Lô, afin que la femme pût enchaîner un peu le mauvais tempérament de son jeune frère. En effet, mademoiselle Hiao, aussi énergique que bonne, sut tenir son mari en bride et le ramener à la raison. S'il se refusait de lui obéir, elle commençait par lui fermer sa porte et finissait par lui infliger des corrections corporelles. Grâce à ce traitement, le mari redevint un homme de bien. Mais, à l'âge de soixante-dix ans, malgré sa barbe blanche, on le voyait encore souvent, à genoux devant sa femme, demander pardon à sa juste mais sévère moitié.

UNE JEUNE RIEUSE

Un bachelier nommé Ouang, âgé de quatorze ans, avait perdu son père de bonne heure. Malgré ses quatorze ans, il était encore très sévèrement retenu à la maison par sa mère, Il avait été fiancé déjà, mais sa future était morte, de sorte qu'il se retrouvait encore libre.

A la fête du nouvel an, un de ses cousins vint le prendre, pour faire une promenade à la campagne ; ils avaient à peine avancé de quelques pas, lorsqu'un domestique de la famille vint appeler le cousin pour une affaire pressante ; notre bachelier se trouva donc seul dans la foule et, pour la première fois, son propre maître.

Tout à coup, il vit passer à côté de lui une jeune demoiselle, tenant à la main une branche d'aubépine. Elle était très jolie et avait une figure toujours riante. Bien qu'elle fût accompagnée d'une servante, le jeune homme la regarda avec tant d'insistance, qu'il en oubliait toutes les convenances. La jeune fille fit quelques pas, puis dit à sa servante que ce jeune homme avait des yeux brillants comme ceux d'un voleur. Elle jeta à terre la fleur qu'elle portait et partit, en riant de plus belle.

Ouang ramassa, avec un mélange de bonheur et de regrets, la branche d'aubépine et, en rentrant chez lui, la cacha sous son oreiller, sur lequel il s'endormit d'un sommeil agité, comme s'il avait perdu l'âme depuis la rencontre de la veille.

Il garda toujours le silence sur cette aventure ; mais l'impression faite sur son esprit avait été si forte, qu'il se mit à maigrir de jour en jour, consumé par le chagrin de ne pas retrouver la belle apparition.

On fit venir le médecin ; tous ses médicaments ne purent rien contre la maladie dont l'homme de l'art ne connaissait pas la cause,

et dont la mère était bien loin de soupçonner l'origine.

Très inquiète, madame Ouang envoya, un jour, à son fils son cousin, pour chercher à savoir par lui d'où provenait cette langueur si soudaine. Le malade reçut son ami, les larmes aux yeux, et après lui avoir ouvert son cœur, lui demanda le moyen de revoir celle dont il ne pouvait chasser le souvenir.

— Vous êtes vraiment trop naïf, lui répondit son cousin. Je ne vois pas de difficulté qui puisse empêcher la réalisation de votre désir. Une jeune fille qui va à pied à la campagne ne doit pas appartenir à une grande famille. Si elle n'est pas fiancée, je me charge d'obtenir sa main pour vous. L'essentiel est que vous guérissiez promptement : pour le reste, comptez sur moi.

Ces paroles consolantes opérèrent mieux que le meilleur des remèdes, et apportèrent un grand soulagement au malade, dont la santé se mit à revenir peu à peu.

Le cousin, après avoir rendu compte de sa mission à sa tante, se mit en campagne pour découvrir la trace de la belle incon-

nue. Mais ses recherches furent toutes infructueuses.

Ouang avait patienté quelque temps ; maintenant il devenait chaque jour plus pressant et son cousin n'osait pas lui avouer l'insuccès de ses démarches. Enfin, mis en demeure de faire connaître le résultat de ses investigations, le cousin, pour ne pas entraver la guérison du convalescent, se vit obligé d'inventer une longue histoire, de raconter qu'il avait trouvé celle qu'on cherchait ; et que même c'était une de leurs cousines à tous deux et qu'elle n'était pas encore fiancée.

— Malgré l'interdiction du mariage entre cousins germains, ajouta-t-il, il se ferait fort de conclure cette union.

L'amoureux, très satisfait de ces nouvelles, demanda l'adresse de sa bien-aimée ; le pauvre menteur, par affection, lui apprit qu'elle habitait au delà de la montagne Sud-Ouest, à une distance d'une quarantaine de lis.

La guérison fut bientôt complète. La grande consolation de Ouang, pendant qu'il revenait à la santé, avait été de contempler à chaque instant, en souvenir de celle qui les

avait jetées, les fleurs desséchées sous son oreiller.

Cependant, il ne put pendant un certain temps revoir son cousin, qui, fatigué de mentir, trouvait toujours un prétexte pour éluder les rendez-vous. La maladie parut recommencer. Sa mère eut beau lui soumettre plusieurs propositions de mariage : il ne voulut entendre parler d'aucune. Il attendait toujours son cousin, qui n'arrivait pas.

A bout de patience et ne comprenant rien à ces lenteurs, le jeune homme résolut d'aller lui-même à la recherche de son idéal ; à une distance aussi peu éloignée, il pouvait fort bien se passer d'un intermédiaire, qui le faisait tant souffrir par sa négligence.

Il mit donc les fleurs dans sa manche, et, sans dire un mot à sa famille, il prit la direction du Sud, et arriva au milieu de la montagne, à trente lis de sa maison. Entouré de collines et de masses verdoyantes qui formaient tout autour de lui comme un paravent, il se trouva bientôt isolé, dans un sentier qui débouchait sur une vallée de fleurs, où paraissait se cacher un village.

Ouang se dirigea de ce côté ; il vit bientôt, entre les chaumières semées çà et là, une villa située au nord, très coquettement bâtie : devant la porte, des saules pleureurs laissaient pendre leurs longues branches; derrière le mur, les pêchers et les abricotiers étalaient leur fleurs roses et blanches, dont les masses exubérantes laissaient, par intervalles, passer les hautes tiges vertes des bambous, et retentissaient du joyeux gazouillement des oiseaux.

N'osant pas pénétrer dans ce parc, qu'il supposait appartenir à quelque grande famille, le jeune amoureux s'assit en face, sur un rocher blanc, qui présentait la forme d'un banc peu élevé. Tout à coup, il entendit dans le jardin une voix féminine appeler la servante. Bientôt apparut une jeune fille tenant une branche d'abricotier à la main ; elle allait de l'est à l'ouest et, tout en marchant, cherchait à fixer la branche fleurie dans ses cheveux. Ce mouvement de coquetterie s'arrêta subitement à la vue du jeune homme, qui reconnut immédiatement celle qu'il n'avait pas revue depuis si longtemps.

Transporté de joie il aurait voulu la suivre et se présenter à sa tante ; mais, comme il n'avait

jamais connu cette dernière et qu'il n'était pas sûr en somme de se trouver chez elle, il se résigna à attendre du hasard des renseignements plus précis.

Il resta là, assis jusqu'au coucher du soleil, oubliant la faim et la soif, heureux de sa contemplation et perdu dans ses rêves. De temps en temps, la jeune fille approchait et, dissimulée parmi les arbres, venait voir si l'étranger était toujours présent. Bien que sa figure fût cachée derrière un éventail, il crut bien voir qu'elle paraissait étonnée de sa persévérance.

Enfin, à la tombée de la nuit, une vieille femme appuyée sur une canne, apparut devant lui.

— Qui êtes-vous, monsieur? dit-elle. On m'annonce votre présence en ce lieu depuis ce matin : quel est votre dessein? N'avez-vous pas faim?

Le jeune homme s'était levé aux premières paroles à lui adressées.

Il répondit qu'il venait voir une de ses parentes. La vieille femme étant sourde se fit répéter plusieurs fois la réponse, puis lui demanda le nom de cette parente. Le jeune

homme se trouva bien embarrassé pour le lui dire, l'ignorant lui-même.

Son interlocutrice reprit alors en souriant que c'était bien extraordinaire ; sans savoir le nom, comment pouvait-il espérer trouver des renseignements? Mais il paraissait néanmoins avoir fait bonne impression, car, vu l'heure tardive, elle lui proposa d'entrer dans sa modeste demeure, pour prendre un repas et passer la nuit. Il pourrait s'en retourner chez lui le lendemain et se procurer les noms exacts.

Le jeune homme ne se sentit pas de joie, il avait à la fois grand'faim et grand désir de se rapprocher un peu, par cette occasion, de la belle.

Il suivit donc son hôtesse ; après avoir franchi, en arrivant, le seuil de la porte, il aperçut un chemin pavé de marbre blanc, bordé des deux côtés d'arbres aux fleurs rouges, dont les feuilles tombées s'entassaient comme sur une étagère, aux marches du perron. Ils traversèrent plusieurs sentiers sinueux et arrivèrent à un second jardin ; les bambous le couvraient comme d'un toit, où s'entrelaçaient les longs rameaux grimpants des lianes, qui suspendaient

au-dessus des visiteurs leurs grappes fleuries.

Au fond de ce jardin se trouvait la maison. Tout y était d'une propreté exquise et brillant comme un miroir. Dans toutes les fenêtres, pénétraient les branches des gardénias, qui perçaient, de leurs extrémités, les intervalles du bois ajouré.

La vieille dame ordonna de préparer le repas de son hôte : on causa, en attendant, et la maîtresse de la maison demande à Ouang de lui dire son nom.

Dès que celui-ci se fut fait connaître :

— Est-ce que votre grand-père ne s'appelait pas Ou ? dit la vieille dame.

Sur la réponse affirmative de Ouang, elle s'écria :

— Mais, c'est mon neveu ! votre mère est ma sœur ! A cause de ma situation nécessiteuse et sans fils dans la famille, je n'ai plus, depuis de longues années, ni donné, ni reçu de nouvelles. Mais comme vous êtes grand ! Et dire que je ne vous connaissais pas encore !

Le jeune homme raconta alors, que c'était elle justement qu'il cherchait. Mais, dans la

précipitation du départ, il avait oublié de s'informer de son nom.

— Mon nom est Tchin, fit la tante. Je n'ai jamais eu d'enfants ; la jeune demoiselle qui est avec moi est ma fille adoptive ; sa mère s'est remariée depuis. Je n'ai pas eu beaucoup de peine pour l'élever, car elle est très intelligente, malgré la mauvaise habitude qu'elle a contractée de rire toujours et à propos de rien. Vous ferez d'ailleurs sa connaissance tout à l'heure.

La servante, cependant, apporta le dîner. Ouang, heureux d'avoir si bien réussi, fit bon accueil aux mets. Quand la domestique revint pour desservir, madame Tchin lui dit de demander mademoiselle Ing-Ning. On entendit bientôt un rire, d'abord lointain, puis rapproché.

— Ing-Ning, viens vite ! ton cousin est ici.

Alors le rire redoubla ; puis l'on eût dit que la servante poussait la rieuse jusqu'au salon, où elle entra enfin, la main à la bouche, pour étouffer les rires qu'elle ne pouvait contenir.

— Même en public, tu ne peux donc pas résister à la mauvaise habitude de rire sans cesse, fit la tante presque en colère. Voici monsieur Ouang, le fils de votre tante ; nous

sommes de la même famille, il faut faire connaissance.

Ouang demanda l'âge de sa cousine ; la tante n'entendant pas bien, il dut répéter plusieurs fois sa question. Ing-Ning mit ce temps à profit pour se tordre de rire.

— Vous voyez, dit la vieille dame, comme elle a été mal élevée ! A seize ans, elle est encore comme une enfant.

Ouang dit qu'il avait un an de plus. Madame Tchin lui demanda s'il était fiancé ; elle parut contente d'apprendre qu'il était encore libre et ajouta qu'ils iraient très bien ensemble et que c'était bien malheureux que leur qualité de cousins fît obstacle à leur union.

Le jeune homme ne savait plus que répondre et se contentait de tenir ses yeux rivés sur sa cousine.

La servante, à ce moment, dit à demi-voix à Ing-Ning :

— Voyez-vous ces yeux de brigand qui sont toujours les mêmes ?

La jeune fille partit d'un nouvel éclat de rire ; pour sauver les convenances, elle prit la servante par la main et sortit en courant, sous le prétexte

d'aller voir si le grand pêcher était déjà fleuri.

Une fois hors du salon, la cascade du rire se mit à rouler de plus en plus fort. Madame Tchin, un peu fatiguée, se leva, souhaita le bonsoir à son neveu et lui dit que leur rencontre étant l'effet d'un heureux hasard, elle désirait le garder au moins trois ou quatre jours. S'il s'ennuyait, il aurait pour se distraire, des promenades au jardin et des livres en abondance.

Le lendemain, Ouang visita le parc, situé derrière la maison : le gazon vert s'y étendait comme un tapis et les fleurs des sureaux, entassées sur le chemin, couvraient le sol comme d'une neige éblouissante. Un petit chalet en branches d'arbres, entouré de plantes et de fleurs, semblait un nid d'oiseaux perdu dans le feuillage.

Tout à coup, il entend le rire joyeux perler du haut d'un arbre. C'était Ing-Ning. En apercevant son cousin elle se mit à rire encore plus fort, à en perdre la respiration. Elle cherchait à descendre, mais le rire lui en ôtait presque la force.

En approchant de terre, elle lâcha prise et tomba. Le jeune homme la souleva en pressant discrètement son poignet. Le rire recommença,

si irrésistible, que la jeune fille fut obligée de s'appuyer contre l'arbre, sans pouvoir continuer sa marche.

Le pauvre Ouang, tout interdit, dut attendre un intervalle entre deux accès, pour mettre à exécution un grand projet, depuis longtemps caressé : celui de montrer à la jeune fille la fleur desséchée, qu'il portait toujours dans sa manche.

— Elle est toute sèche, pourquoi la gardez-vous ?

— Parce qu'elle provient de votre main, je la garde respectueusement.

— Et pour quel motif ?

— Pour montrer que je vous aime et que je ne vous oublie pas. Depuis notre rencontre du printemps dernier, le besoin de vous revoir m'a rendu très malade. Je croyais mourir avant la réalisation de mon désir. Et maintenant, puisque j'ai le bonheur de vous approcher, je vous prie d'avoir pitié de moi.

— C'est très facile. Lorsque vous partirez, je dirai au jardinier de vous donner un grand panier de la même fleur, pour prouver que je ne suis pas avare envers mon cousin.

— Vous ne m'avez pas compris?

— Comment le savez-vous?

— Mon amour ne s'adresse pas à la fleur, mais à celle qui l'a cueillie.

— C'est si naturel de s'aimer entre parents! pourquoi en faites-vous un cas particulier?

— L'amour que j'ai n'est pas celui qu'on éprouve entre cousins, mais celui que ressent le mari pour sa femme.

— Quelle est la différence?

— Celle que l'on s'aime assez pour vivre ensemble et ne plus faire qu'un, et partager le même lit.

Ing-Ning réfléchit un instant, puis dit qu'elle n'avait pas l'habitude de partager son lit avec un homme.

La servante vint interrompre l'entretien et prier les jeunes gens de passer dans la salle à manger. Un instant après, ils étaient auprès de la tante, qui demanda à Ing-Ning où elle était allée.

— Je suis allée dans le jardin causer avec mon cousin.

— Quel a donc été l'objet de cette conver-

sation interminable, qui a fait si longtemps retarder le repas?

— Mon cousin m'a proposé de partager mon lit avec lui.

En entendant ces mots, Ouang ouvrait de grands yeux épouvantés, pour faire comprendre par signe à sa cousine qu'elle devait s'arrêter. Heureusement, la vieille dame n'avait rien entendu.

— Ceci ne doit-il pas se dire? demanda Ing-Ning à voix basse à son cousin.

— Certes non, c'est une chose tout intime, dont on ne parle pas.

— Mais on ne doit rien cacher à sa mère. Et puis, partager le même lit n'a rien d'extraordinaire, qu'a-t-on besoin de se cacher?

Le jeune homme, tout en regrettant ces manifestations extérieures d'une naïveté aussi parfaite, ne fit qu'en aimer davantage sa cousine.

Le soir, au moment où le dîner prenait fin, les domestiques de la famille Ouang arrivèrent à cheval, à la recherche de leur jeune maître. Sa mère, après l'avoir attendu très longtemps, était allée demander au cousin s'il avait vu son

fils. Celui-ci se rappela l'adresse qu'il avait inventée, lorsqu'il cherchait à calmer son cousin et ne douta point que l'amoureux ne se fût engagé sur cette fausse piste. Après avoir fouillé plusieurs villages dans la direction indiquée, les envoyés avaient fini par découvrir la retraite de Ouang et lui proposèrent de rentrer avec eux.

En prenant congé de sa tante, Ouang demanda s'il pouvait emmener sa cousine.

— Je désirais depuis longtemps, répondit la vieille dame, qu'Ing-Ning connût votre mère ; j'ai retardé toujours cette visite à cause du mauvais état de ma santé ; maintenant, qu'elle profite de votre société pour faire ce court voyage.

Elle appela Ing-Ning, qui arriva en riant comme à l'ordinaire.

— Qu'as-tu à rire ainsi sans cesse? lui dit sa mère. Si tu ne riais pas autant, tu serais parfaite. Va te préparer, afin de partir avec ton cousin. Ta tante est assez riche pour pouvoir te garder et bien t'élever ; tu pourras rester chez elle et apprendre le double devoir de devenir, et une femme instruite, et une bonne ménagère.

Plus tard, elle te choisira un époux à ta convenance et digne de toi.

L'adieu fut très touchant. Après avoir déjà franchi une assez longue distance, nos deux voyageurs voyaient encore la vieille tante, appuyée devant sa porte, leur faire signe de la main et leur envoyer ses souhaits muets de bon voyage et de bonne santé.

De retour dans sa famille, Ouang présenta immédiatement sa jolie cousine, dont la présence stupéfia madame Ouang.

— Mais c'est impossible ! Ce que t'avait dit ton cousin n'était qu'une invention ; et moi je n'ai jamais eu de sœur ; comment pourrais-je avoir cette nièce?

On questionna alors discrètement Ing-Ning, qui répondit qu'elle n'était pas fille de cette dame, mais que son père s'appelait Tchin ; quant au reste, elle n'en savait rien, ou ne s'en souvenait plus.

Madame Ouang se rappela en effet qu'elle avait eu une sœur, mariée il y a longtemps dans la famille Tchin, mais qui était morte depuis de nombreuses années. Cependant, d'après la physionomie de la tante qu'on lui dépeignit,

il paraissait bien que c'était sa sœur. Tous ces mystères avaient fait naître toutes sortes de soupçons dans l'esprit de la vieille dame; l'embarras de cette situation ne faisait qu'augmenter, lorsque le cousin arriva. Instruit de ce qui s'était passé, il demanda immédiatement si la jeune fille ne s'appelait pas Ing-Ning et fut très surpris d'apprendre que c'était bien là son nom; il savait, en effet, qu'après la mort de sa véritable tante, son oncle, devenu veuf avait été séduit par un renard métamorphosé en femme et qu'il en avait eu une jeune fille, appelée Ing-Ning. Depuis la mort de l'oncle, le renard était parti avec sa fille, sans que personne pût retrouver leurs traces.

Pendant qu'il racontait cette histoire, Ing-Ning dans sa chambre, poussait de grands éclats de rire, qui ne cessèrent même pas lorsque madame Ouang l'invita à venir faire la connaissance du cousin. Poussée par la mère de son adorateur, elle entra au salon et s'y arrêta une minute à peine, le temps juste nécessaire pour accomplir cet acte de politesse. Puis, elle retourna en courant dans sa chambre, pour pouvoir continuer à rire à son aise. Et ce rire

frais et jeune avait quelque chose de si gai, de si contagieux, que toute la maison semblait être en joie.

Le cousin, décidé à savoir ce qu'il y avait au fond de ces choses peu claires, proposa d'aller chez la soi-disant tante, pour établir nettement la situation et, en même temps, pour lui parler du projet de mariage, si les circonstances y donnaient lieu. Il fut singulièrement déçu en constatant, à l'endroit indiqué, l'absence de toute habitation ; quelques fleurs sauvages seulement souriaient au vent, dans la solitude, sur des tombeaux affaissés et abandonnés. Madame Ouang parla alors à Ing-Ning de ce que le cousin venait de voir et lui demanda si elle-même n'était pas un revenant. Pour toute réponse, elle n'obtint que des fusées de rires, se succédant sans interruption. Désireuse, néanmoins, de savoir la vérité sur Ing-Ning, elle la fit coucher avec sa jeune fille, qui avait pour instruction de noter toutes les particularités de sa compagne de lit.

Mais, dès l'aurore, Ing-Ning se levait pour faire les travaux de la maison ; tout marchait à merveille et ses ouvrages à l'aiguille, notam-

ment, étaient d'une habileté sans égale. Le seul défaut qu'on pût lui trouver c'était le rire, mais ce rire ne diminuait ni sa beauté, ni sa grâce. Au contraire, il charmait tout le monde. Ce n'est donc que par cette agréable spécialité que la jeune fille tenait au monde de la magie.

Après un long séjour, pendant lequel on ne put constater rien d'extraordinaire, si ce n'est l'amour toujours plus ardent de Ouang pour Ing-Ning, il fallut pourtant songer au mariage.

Sous le vêtement même de l'épousée, Ing-Ning ne sut pas non plus garder le sérieux et riait à se tordre, sans avoir la force d'accomplir les rites, en se prosternant devant le ciel et la terre. Le marié avait une crainte assez fondée : celle que Ing-Ning ne pourrait garder le silence désiré aux secrets de l'intimité. Il se trompait, car, à ce sujet elle ne dit mot et sut rester discrète, tout en conservant son caractère naïf et enjoué.

Elle fut bientôt la providence de la maison ; son rire désarmait même les colères de sa belle-mère ; les domestiques, quand ils avaient quelques fautes à se faire pardonner, priaient tou-

jours leur jeune maîtresse d'intercéder pour eux par son rire invincible.

Elle aimait follement les fleurs. Cours, fenêtres, les moindres coins vides étaient remplis des plantes les plus rares et les plus charmantes.

Il y avait dans le parc adjacent à la maison, un grand arbre, placé contre le mur mitoyen. Ing-Ning, malgré les remontrances de madame Ouang, y grimpait toujours, pour cueillir des fleurs.

Un jour, elle fut aperçue par un jeune voisin qui la remarqua beaucoup. Ing-Ning, sans s'émouvoir, eut cependant l'air de répondre à cette remarque d'attention : elle montra de son doigt le bas du mur, ce que le voisin prit pour un rendez-vous. Il y vint, en effet, le soir, et, au lieu de rencontrer la belle, il se trouva pris dans un piège, qui le blessa cruellement.

Aux cris, on accourut ; on découvrit alors, à la lumière, que le malheureux était tombé dans un trou rempli de scorpions. On le transporta à sa maison, où il succomba après quelques heures d'agonie.

Un procès fut la conséquence de ce malheureux accident ; on accusa Ouang d'avoir, avec

préméditation, fait périr déloyalement un homme qu'il détestait. Heureusement, l'honorabilité de sa famille et sa conduite personnelle, jusqu'alors irréprochable, le firent acquitter.

— Vous voyez, dit madame Ouang, que par vos mauvaise manières, vous avez failli nous créer un grand malheur. Si mon fils avait été puni pour avoir commis un homicide, même par imprudence, tous les honneurs de la famille auraient été comme foulés par vous sous vos pieds.

Ing-Ning jura de ne plus rire.

— Tu peux rire, mais il faut rire à propos.

Malgré cette transaction, Ing-Ning ne riait plus ; jamais cependant elle ne fut triste.

Un soir, elle se décida à parler et à raconter a Ouang, qu'elle était la fille du renard changé en femme et qu'elle avait été élevée par la femme de son père, qui l'avait traitée comme sa propre fille.

— Puisque j'ai trouvé maintenant l'appui nécessaire, je ne veux pas oublier les bienfaits de ma mère adoptive. J'irai demain vous indiquer son tombeau et vous prierai de l'exhumer, pour

la transporter dans le caveau de la famille Tchin.

Cela fut fait immédiatement. Le soir même de cette translation, Ouang rêva de sa tante qui venait le remercier; mais Ing-Ning, tout éveillée la vit venir à elle, et lui tenir le même langage.

L'année suivante, elle eut une fille qui, déjà au berceau, ressemblait beaucoup à sa mère et riait joyeusement comme elle.

UN BONHEUR DANS LE MALHEUR

Parmi les fêtes chinoises, il en est une qui offre un caractère historique : c'est celle du Dragon, célébrée tous les ans, au cinquième jour de la cinquième lune. Ce jour-là, on organise des sortes de régates, auxquelles prennent part des navires très longs et très légers, aux nombreuses rames ; l'avant porte la tête d'un dragon; l'arrière se termine en forme de queue du monstre ; tout le corps du bâtiment est couvert de peintures imitant les écailles du dragon. Les navires sont pavoisés du haut en bas et sur la queue du Dragon, on voit généralement un jeune garçon, assis sur une planche, faire des

tours de gymnastique, pendant que le vaisseau est en marche.

A Sou-Tchéou, au lieu d'un garçon, c'est une jeune courtisane qui remplissait ce rôle.

A-Touin, enfant de Tching-Kiang, célèbre par son habileté, fut toujours désigné, depuis l'âge de sept ans jusqu'à l'âge de seize pour assister à cette fête. A cette époque, il eut le malheur de se noyer.

Après sa chute dans l'eau, il vit deux hommes l'introduire, à travers un pays aux murs de cristal, dans un palais où il se trouva en face du dieu du Dragon. Celui-ci, après avoir reçu les hommages du nouveau venu, donna, d'un air très bienveillant, l'ordre de le conduire à la compagnie *des Saules*. On se mit en marche et l'on arriva à un vaste palais, où beaucoup de jeunes gens, ayant treize à quatorze ans, vinrent à la rencontre de A-Touin.

Une vieille femme, que tout le monde appelait maîtresse, survint aussitôt et ordonna d'exécuter la danse du *Dragon voltigeant sur le lac*, accompagnée de la musique jouant l'air du *Zéphir*, de Toun-Ting.

Lorsque cette scène bruyante eut pris fin, la

maîtresse resta encore quelque temps, pour donner à A-Touin une leçon particulière. Elle paraissait très contente de son habileté et de son intelligence et s'écria qu'il ne le cédait en rien à Ouang-Hia (*le Nuage rouge du crépuscule*).

Le lendemain, le dieu du Dragon passa une revue de ses compagnies. La première qui défila fut celle des *Monstres* : tous avaient un masque de diable, avec un habit de poisson ; leurs instruments se composaient de tam-tams, dont le diamètre dépassait quatre pieds et de tambours d'une circonférence de quatre brassées d'hommes. Le bruit infernal de cette musique ressemblait aux détonations célestes et les danses étaient pareilles aux vagues qui s'élèvent jusqu'au ciel, puis retombent à terre.

Après cette représentation, on introduisit la compagnie des *Rossignols*, composée uniquement de jeunes filles de seize ans. Leur musique tendre et douce, produite par des instruments à cordes et à vent, répandait un calme et une fraîcheur inconnus.

On eût dit que toute l'eau qui entourait le palais arrêtait son mouvement, en se changeant en murailles de cristal de roche.

La compagnie des *Hirondelles* arriva ensuite; en tête, se présentait une jeune fille âgée de quatorze à quinze ans. Elle avait les cheveux pendants et les manches relevées; elle exécuta une danse de tourbillons de fleurs et s'y montra vraiment gracieuse ; à mesure qu'elle dessinait ses mouvements, elle jetait autour d'elle des fleurs, qui couvraient son costume, depuis la tête jusqu'à ses souliers.

A-Touin l'admira beaucoup et, par ses camarades, il sut que c'était Ouang-Hia.

La compagnie des *Saules* fut appelée aussi. Satisfait des progrès rapides faits par A-Touin, le dieu lui donna un vêtement de soie de couleur et un peigne fait de barbes de poisson et surmonté d'une grosse perle.

Après avoir remercié le dieu de ce don magnifique, le danseur rentra dans son groupe. Mais ses yeux se fixaient sans cesse sur Ouang-Hia, dont la compagnie se trouvait en face de la sienne. La discipline ne lui permettait malheureusement pas de se déplacer, pour s'approcher d'elle.

La dernière compagnie, celle des *Papillons*, exécuta alors une danse mêlée de jeunes gens

et de jeunes filles, de même taille, de même âge et aux vêtements de la même couleur, jaune et blanche.

Lorsque la fête prit fin, les compagnies défilèrent pour se retirer ; comme celle des *Saules* marchait immédiatement après celle des *Hirondelles* A-Touin s'avança un peu, pour voir Ouang-Hia qui s'était arrangée de façon à se trouver la dernière de sa compagnie, et qui laissa avec intention tomber une épingle de corail.

A-Touin ramassa ce bijou. En rentrant, il tomba malade, tant il était préoccupé de la pensée de Ouang-Hia.

Sa maîtresse vint le voir trois ou quatre fois et le soigna de son mieux.

Mais elle le trouvait si abattu, qu'elle craignait qu'il ne pût guérir assez vite pour assister à la fête de l'anniversaire du dieu.

Un jeune homme de la compagnie des *Papillons* rendit un soir une visite à son camarade malade et, assis, à son chevet, lui demanda si la cause de sa maladie n'était pas Ouang-Hia.

— Comment le savez-vous ? demanda A-Touin surpris.

— Mais c'est très simple, Ouang-Hia est malade comme vous.

Sur la demande de A-Touin de lui indiquer un moyen de voir la belle, le jeune visiteur le pria de faire ses efforts pour aller avec lui. On se dirigea vers le Sud-Ouest ; après avoir traversé plusieurs portes et jardins, on arriva à un étang de lotus, dont les fleurs étaient grandes comme des parapluies et les feuilles comme des tentes.

— Asseyez-vous un instant sous ce feuillage, dit le guide à A-Touin ; je vais aller chercher Ouang-Hia.

Effectivement, elle arriva cinq minutes après et l'amoureux l'aperçut, écartant les fleurs pour se frayer un passage jusqu'à lui.

La rencontre était inattendue et fut radieuse ; on causa et l'on se confia les tendres secrets du cœur. Assis sur les feuilles tombées, sous l'abri des parasols naturels formés par les arbres, les deux amants échangèrent mille serments d'éternel amour.

Ces rendez-vous charmants se répétèrent tous les jours, dès le coucher du soleil ; mais ils ne furent pas de longue durée. A l'occasion

de la fête du dieu, on garda au palais Ouang-Hia et une autre jeune fille de la compagnie des *Rossignols*, pour répéter de nouvelles danses ; notre jeune amoureux fut ainsi privé, pendant plusieurs mois, de tout rapport avec sa bien-aimée.

Un jour, la maîtresse entra brusquement dans la chambre d'A-Touin ; son visage portait les marques d'une tristesse navrante : Ouang-Hia s'était noyée.

Notre jeune homme, après avoir pleuré amèrement, résolut de suivre son amante. Il déchira tous ses costumes et sortit. Mais l'eau était dure comme la roche et ne lui permit pas de s'y enfoncer. Il grimpa alors sur un arbre et se précipita dans le vide. Mais il s'aperçut soudain qu'au lieu de tomber, il se trouvait à la surface de l'eau.

Après s'être remis de sa stupéfaction, il pensa tout naturellement à sa mère, qu'il n'avait pas vue depuis longtemps. Il prit un bateau, pour se faire conduire chez lui. Avant d'entrer, une voix bien connue frappa son oreille. C'était Ouang-Hia, qui annonçait à sa mère l'arrivée de son fils.

La jeune fille raconta alors que, lorsqu'elle était enfermée dans le palais de son souverain, elle s'aperçut qu'elle allait devenir mère. La crainte d'être punie, lorsque l'événement serait connu, et la tristesse de ne pas voir son bien-aimé, l'avaient portée à accomplir un suicide. Mais son corps se trouva, elle ne savait comment, sur l'eau ; puis, elle fut repêchée par un navire de commerce qui passait.

Au lieu de donner son adresse, elle indiqua au capitaine celle de A-Touin ; c'est ainsi que ses sauveurs la ramenèrent chez la mère de son amant. La pauvre femme, désolée de la mort supposée de son fils, trouva dans la présence de Ouang-Hia, une grande consolation ; elle conçut cependant la crainte qu'une jeune personne aussi jolie ne pût supporter le veuvage et qu'un petit enfant, né longtemps après le décès de son fils, n'attirât sur sa famille les railleries de ses connaissances. A-Touin arriva à propos, pour faire cesser toutes ces incertitudes.

Mais un autre ennui se produisit alors : on avait bel et bien enterré autrefois le corps de A-Touin. Heureusement, il fut assez facile de faire croire aux gens qu'il y avait eu un miracle

et que le cadavre trouvé n'était pas celui du fils de la veuve.

Ouang-Hia, lorsqu'elle apprit cette nouvelle, regretta beaucoup de ne pas l'avoir connu plus tôt :

— Car, dit-elle, tous les morts habillés durant sept semaines d'un habit du dieu du Dragon, ont le pouvoir de condenser leur âme en corps solide ; et si ces morts pouvaient boire une tisane faite d'une infusion des cornes du Dragon, ils retrouveraient même chair et os, tout comme un vivant.

MALHEURS DANS LE BONHEUR

Le sous-préfet du district de Lou-Loung avait une réputation détestable et il la méritait. Les notables de la ville, lassés de subir un régime de vexations et d'iniquités, se proposèrent de dénoncer la conduite de cet administrateur infidèle et de demander sa révocation. Ils prièrent un des leurs, le jeune lettré Tchiang, de rédiger en leur nom une plainte collective, adressée au gouvernement.

Madame Tchiang apprit la participation de son mari à cet acte d'hostilité contre le fonctionnaire, et lui conseilla de se retirer de l'affaire, qui, d'après elle, n'avait pas de chance de succès.

— Si vous gagnez la cause, dit-elle, tout le monde s'en disputera le mérite; si, au contraire, vous perdez, la faute retombera sur celui qui aura tenu le pinceau.

Tchiang sentait bien, au fond, que sa femme avait raison : mais, trop engagé pour pouvoir reculer, il regretta de n'avoir pas envisagé plus tôt les choses sous cet aspect.

Le procès eut lieu : des protecteurs puissants firent donner gain de cause au sous-préfet et des poursuites furent, en conséquence, ordonnées, du chef de calomnie, contre les organisateurs de la protestation et principalement contre l'auteur du document où le fonctionnaire avait été si vertement malmené.

Pour échapper au mandat d'amener lancé contre lui, Tchiang dut s'enfuir précipitamment. Arrivé à la frontière de sa province, il ne lui restait même pas assez d'argent pour descendre à l'auberge. Après avoir erré toute la journée dans la campagne, il eut l'idée d'aller, à la tombée de la nuit, demander l'hospitalité dans une petite maison, où il fut reçu par une vieille domestique.

Elle lui demanda son nom et le but de sa

visite; elle consentit ensuite à le recevoir, à condition qu'il partirait avant l'aurore, parce que la maison n'était habitée que par des femmes, et que sa jeune maîtresse, très sévère, la punirait si elle apprenait qu'un homme avait pu passer la nuit sous son toit.

— Je me conformerai à vos ordres; ce que je demande, c'est tout simplement un abri contre les attaques des animaux sauvages, qui vaguent dans ces régions, la nuit.

Comme il allait s'endormir, Tchiang aperçut tout à coup une lumière, qui pénétrait dans sa chambre ; il put voir, à travers une fente de la porte, une jeune et jolie femme, d'une vingtaine d'années, marchant derrière la vieille servante, qui tenait une lanterne à la main. Elle s'arrêta devant la chambre du jeune homme, et, voyant la couchette préparée, se mit à questionner la vieille. La réponse lui inspira une violente colère.

Tchiang, se voyant découvert, sortit alors, pour implorer la pitié de son hôtesse involontaire.

Dès qu'elle l'aperçut, elle s'écria avec bienveillance :

— Ah! c'est un lettré! Alors c'est différent. Mais j'en veux à cette vieille servante, qui ne m'a pas informé de votre présence. Ce qu'elle vous a préparé n'est pas une hospitalité digne de vous.

Elle le pria d'entrer chez elle, dans l'appartement intérieur, où elle lui offrit un souper copieux et une chambre somptueusement meublée. Tchiang, confus et enchanté à la fois, demanda à la bonne quelques renseignements sur sa maîtresse.

— Le nom de sa famille est Sié : elle a encore deux sœurs, plus jeunes qu'elle : leurs parents sont morts ; le nom de l'aînée est Soung-Hoa.

Tchiang, au moment de se mettre au lit, vit un livre religieux sur la table et le prit pour lire un peu, avant de s'endormir. Soung-Hoa entra en ce moment, sans frapper, et s'assit au bord du lit, sans donner au lettré le temps de se lever et de s'habiller.

— J'ai grande estime, dit-elle, pour votre personne et pour votre talent. C'est pourquoi je viens vous tendre la main, sans me préoccuper des convenances. Voulez-vous l'accepter?

— Je ne saurais comment vous remercier de

votre offre si gracieuse. Je serais indigne de vous, si je ne vous disais pas la vérité : je suis déjà marié.

— Ceci me prouve encore davantage vos sentiments d'honneur, répondit-elle avec un sourire aimable. Mais l'affaire pourrait s'arranger encore. Demain, nous verrons.

Elle se leva pour sortir ; mais Tchiang l'attira à lui et la retint jusqu'à l'aurore. Tous les jours, elle renvoyait son amant dès le matin, et ne lui permettait de revenir que dans la nuit, à une heure très avancée, afin, disait-elle, de ne pas mettre les indiscrets dans la confidence de leur liaison.

Une fois, le hasard le fit rentrer d'un peu meilleure heure. Il eut la surprise de constater l'absence de toute habitation. Il était dans la stupéfaction, lorsque la vieille se présenta subitement devant lui.

— Comment, dit-elle, vous arrivez si tôt?

Elle n'avait pas achevé ces mots, qu'il se trouvait déjà dans l'intérieur de la maison rebâtie à vue d'œil.

Soung-Hoa sortit et lui dit en riant :

— Vous avez des soupçons sur mon compte.

Eh bien, j'aime mieux tout vous avouer : je suis un renard. J'étais prédestinée à avoir des liens d'amour avec vous; mais, si vous avez peur, nous allons nous quitter.

Tchiang ne savait que répondre, tellement il était sous le charme de ce renard, qui avait tous les caractères de la plus délicieuse des femmes.

Leur vie heureuse continua pendant quelque temps, sans autre incident.

— Puisque vous êtes un génie, demanda le jeune homme, un soir, vous pouvez rapprocher les distances en un clin d'œil. Me voilà, depuis trois ans, séparé de ma famille : ma pensée se reporte souvent vers ma femme et mes enfants. Pouvez-vous m'accorder la faveur de me faire visiter ceux qui me sont chers?

— Je croyais que mon amour était pour vous au-dessus de tout; mais, pendant que vous êtes auprès de moi, je le vois bien, votre cœur est ailleurs. Donc, l'affection passionnée que vous me témoignez n'est pas sincère.

— Pourquoi me dites-vous cela? Ma femme m'a montré tant de bonté et d'amour, que je ne saurais l'oublier, ce qui n'est que trop naturel.

Auprès d'elle, je penserais à vous, comme auprès de vous, je pense à elle. Si j'oubliais une personne aussitôt que j'en ai trouvé une autre, c'est que je n'aurais pas de cœur; c'est alors que je ne vous aimerais pas, vous-même, et que vraiment vous auriez raison de ne pas m'aimer.

— C'est vrai, je suis égoïste. Je voudrais vous voir oublier les autres, et ne pas m'oublier, moi. Enfin, puisque vous désirez revoir votre femme, ce ne sera pas une difficulté.

Elle le prit par la main et le conduisit à travers des chemins obscurs. Après quelques minutes, elle s'écria :

— Nous voilà arrivés, entrez chez vous, je pars !

Tchiang reconnut en effet sa maison et frappa à la porte ; sa femme n'était pas encore couchée et l'enfant, endormi sur le lit, avait bien grandi depuis son départ. Le revoir fut charmant.

Pendant la conversation, Tchiang apprit que ses anciens collaborateurs avaient tous été punis ou exilés et il en apprécia davantage la prévoyance de sa femme.

— Votre nouvelle union, dit-elle les larmes

aux yeux, vous a fait oublier la pauvre malheureuse, qui pleurait bien souvent en votre absence.

— Si je vous avais oubliée, je ne serais pas revenu. Nous avons eu, elle et moi, des liens d'amour, il est vrai. Mais nous ne sommes pas de la même race. Je lui suis tout simplement reconnaissant de l'accueil qu'elle m'a fait pendant mes jours de malheur.

— Pour qui me prenez-vous?

Tchiang ouvrit les yeux pour bien voir : au lieu de sa femme, c'était Soung-Hoa qu'il tenait dans ses bras; l'enfant, qui tout à l'heure dormait sur le lit, n'était qu'un oreiller momentanément transformé. Il ne savait plus que dire, tant il était honteux et confus de se voir pris en flagrant délit de duplicité.

— Enfin, je connais votre cœur, maintenant! fit Soung-Hoa. Si vous n'aviez pas déclaré que vous me conserviez toujours un sentiment de reconnaissance, nous nous serions séparés sur-le-champ.

Deux semaines plus tard, elle dit en gémissant à Tchiang que, retenir quelqu'un par force et contre sa volonté, ce n'était pas toujours une

source de bonheur. Il valait donc mieux qu'il partît.

Comme elle avait un voyage à faire dans la capitale, elle le ramènerait dans sa famille. Elle prit l'oreiller qui avait récemment joué le rôle d'enfant et le transforma en une voiture spacieuse et confortable, dans laquelle elle monta avec son amant, en lui recommandant de fermer les yeux.

Tchiang sentit qu'ils s'élevaient dans les airs ; le vent siffla dans ses oreilles pendant une heure à peine et l'on descendit à terre.

Soung-Hoa serra une dernière fois la main de son amant et devint aussitôt invisible.

Le lettré se retrouva dans son village et rentra, par le chemin qu'il était habitué à prendre, autrefois. Il fut reçu par sa femme, de la même manière que le jour où Soung-Hoa l'avait trompé par sa fantasmagorie magique. L'enfant même était couché absolument à la même place et dans la même pose, que celui de l'oreiller.

Craignant une nouvelle supercherie, Tchiang, rendu plus prudent par sa première mésaventure commença avant toutes choses par questionner sa femme.

— Voilà encore l'oreiller, dit-il en désignant son fils.

— Je vous attendais et désirais depuis si longtemps ! Je passais des nuits longues comme des siècles ! Les traces de mes larmes versées dans mon lit, ne sont pas encore sèches. Et vous, au lieu de pleurer avec moi ou d'exprimer par un mot, par un signe, la joie de me revoir, vous plaisantez ! Vous n'avez pas de cœur !

Tchiang avait acquis la certitude que, cette fois, c'était bien sa femme et son enfant qu'il avait devant les yeux : il se tranquillisa et expliqua son attitude extraordinaire.

Pendant cet échange de paroles, le couple entendait des pas devant la fenêtre.

C'était un voisin qui convoitait depuis longtemps, sans le moindre succès, la beauté de madame Tchiang. Ce soir, ayant vu un homme entrer chez elle, il le prit pour un amant plus fortuné et la jalousie le poussa à désirer les faire surprendre en flagrant délit.

Lorsqu'on demanda, de l'intérieur de la maison, qui marchait ainsi dans la nuit, il répondit qu'il venait constater l'adultère de la vertueuse madame Tchiang.

— Mais c'est mon mari! s'écria-t-elle désespérée et furieuse.

— Ah ! c'est lui ! Alors je vais le conduire en prison ; sa condamnation vaut toujours.

Malgré les supplications de la jeune femme éplorée, il ne voulut pas entendre raison et insista pour mener Tchiang en prison.

Ce dernier, ne se sentait plus de colère ; un couteau à la main, il frappa son ennemi et le tua net.

— Nous voilà un nouveau procès sur les bras, s'écria la femme. Si l'on vous arrête, vous serez condamné à mort, cette fois. Prenez la fuite, partez vite ; c'est moi qui supporterai toutes les conséquences.

— Non, répondit-il, c'est moi qui ai commis le crime, c'est moi qui en porterai la responsabilité. Un homme ne craint pas la mort et doit craindre plutôt de faire punir sa femme de la faute qu'il a commise. Ne redoutez rien : élevez seulement bien notre enfant, afin que je meure sans regrets.

Le lendemain matin, il alla se constituer prisonnier, et fut transporté à la capitale, pour être jugé par la Cour suprême.

En route, la troupe rencontra une femme montée sur un superbe cheval ; c'était Soung-Hoa, qui s'arrêta à l'appel de Tchiang.

— Ah ! mon cousin ! cria-t-elle, en feignant la surprise. Quelle affaire a pu vous mettre dans l'état où je vous vois ?

Tchiang lui raconta ce qui lui était arrivé.

Elle répondit que, vu sa conduite passée, elle ne devrait pas s'occuper de lui. Mais, par compassion, elle lui proposa, ainsi qu'aux agents qui l'accompagnaient, de venir à sa maison, peu éloignée de là ; ces messieurs pourraient s'y reposer et recevoir un petit secours de voyage.

On se mit en marche : après avoir franchi trois lis, on arriva devant la demeure de la jeune femme. La petite troupe fut bientôt attablée ; un véritable festin l'attendait. Soung-Hoa fit dire à son soi-disant cousin de faire les honneurs de la maison aux agents, en attendant le retour d'un domestique, qui était allé chercher l'argent destiné à leur être remis. Les gens de police, enchantés de cette large hospitalité et de la perspective d'une bourse bien garnie, qui leur

arrivait par le plus grand des hasards, se mirent à manger et à boire ; si bien qu'ils s'enivrèrent complètement.

Soung-Hoa apparut alors ; elle fit tomber la chaîne et les menottes du prisonnier et monta, avec son amant délivré, sur le cheval qui prit le galop, avec une rapidité incomparable. Elle arrêta bientôt sa monture et dit à Tchiang de descendre.

— Vous pouvez rester ici, ajouta-t-elle ; j'ai un rendez-vous avec ma sœur, pour aller à la mer Bleue, et je suis en retard.

Le lendemain Tchiang se réveilla à Taï-Yang, bien loin de son pays natal. Il s'y fixa et donna des leçons aux jeunes gens, pour gagner sa vie sous un nom supposé.

Dix ans après, lorsqu'il sut que les poursuites n'étaient plus exercées avec tant de rigueur, il revint dans sa famille. Son fils avait déjà acquis le grade de licencié et était momentanément à Péking, pour y passer d'autres examens. Tchiang se cacha pendant plusieurs jours, sans oser sortir.

Un soir, au milieu d'un dîner de famille, on frappa violemment à la porte, et l'on demanda

même s'il n'y avait pas d'autres issues à la maison.

Tchiang, croyant que c'était une descente de police, prit une échelle et se sauva par-dessus les murs. C'étaient tout simplement des gens venus pour annoncer le succès littéraire de son fils.

Tchiang, cependant, ne sachant plus où aller, courait par monts et par vaux et fut réduit à mendier sa nourriture sur les routes. Il arriva à la capitale où il fut accueilli par un nouvel élu des examens, en qualité de précepteur des enfants.

Quelque temps après, son hôte invita un jeune camarade à dîner. Après déclination des noms, Tchiang reconnut son fils.

Tout s'expliqua — et les malheurs du passé furent oubliés.

UN NID D'AMOUR

Un prêtre, dont on ignorait le nom et l'origine, sollicitait souvent une audience du prince Lou, frère du dernier empereur de la dynastie des Ming. Empêché par l'entourage d'arriver jusqu'au prince, il attendait un jour la sortie d'un des chambellans, pour lui adresser sa demande. Ce dignitaire, trouvant le solliciteur misérablement vêtu, le repoussa d'abord, mais consentit à l'introduire dans le jardin, pour qu'il pût y satisfaire son désir de contempler les belles vues et les autres merveilles du parc.

Le prêtre monta au sommet d'une tour, où l'avait précédé déjà le chambellan et poussa son

interlocuteur dans le vide. Le malheureux courtisan resta suspendu à un fil d'écorce très fin attaché par un bout à sa ceinture et par l'autre à une saillie de la tour. A ses cris, les serviteurs accourent pour lui porter secours ; mais le fil était si fin, qu'ils n'osèrent tirer, de peur de le casser : il fallut que le prince arrivât et ordonnât de mettre des matelas par terre pour y recevoir son favori dans sa chute : on coupa le fil et le chambellan s'aperçut alors qu'il n'était séparé de la terre que par une distance de deux centimètres.

Pendant ce temps, le prêtre avait disparu. Le prince, très intrigué de tout ce merveilleux, exprima le désir de voir le magicien. On finit par le découvrir chez un bachelier, appelé Chan ; on le présenta au prince, qui le reçut fort bien et lui demanda de lui montrer quelques-unes de ses actions miraculeuses.

Par modestie, le prêtre dit d'abord n'avoir pas de pouvoirs très étendus ; mais, en reconnaissance du bon accueil à lui fait par un hôte auguste, il consentit à présenter un orchestre de déesses, pour féliciter le prince et lui souhaiter longue vie.

Il sortit alors de sa manche une jolie femme, puis une autre, plusieurs encore, leur donnant toujours des noms d'anges connus dans les légendes chinoises, et disant qu'elles étaient venues, pour lui fournir une représentation de ce qu'était la musique du paradis. La dernière de ces femmes offrit même au prince un vêtement tissé, selon elle, par les anges, et sans couture.

Après cette exhibition, Son Altesse reconnut que tous ces anges n'étaient que les musiciennes attachées à son service ; mais l'air qu'elles venaient de jouer lui était jusqu'alors inconnu.

De plus en plus étonné, le prince désira garder le prêtre dans son palais ; ce dernier déclara considérer le château comme une cage, à laquelle il préférait la maison du bachelier. Il déclina donc la proposition, mais consentit toutefois à venir de temps en temps au palais et, quelquefois même, à y passer la nuit.

Souvent, à table, il montrait des plantes et des fleurs qui n'étaient pas de saison, toutes sortes de choses surprenantes, en un mot.

— J'ai entendu dire que les immortels n'oublient pas non plus l'amour, demanda le prince,

au cours d'une de leurs conversations. Est-ce que vous êtes dans cette catégorie ?

— Peut-être ce sentiment existe-t-il chez les immortels : je ne suis qu'un mortel et mon cœur est dur, comme l'arbre desséché.

Le prince ne voulut pas le croire ; il envoya un soir une très belle jeune fille, pour tenter son ami : elle frappa à la porte du prêtre et l'appela sans recevoir de réponse ; puis, à la clarté d'une bougie, elle le trouva sur son lit, profondément endormi. Elle le secoua ; il resta immobile et finit par ronfler très fort. Son corps était dur comme le métal.

Le prince ordonna de le piquer avec une aiguille : la pointe ne pénétra pas. Il le fit alors jeter par terre et son poids, lorsqu'il tomba, ébranla le plancher, comme la chute d'un gros bloc de pierre.

A son réveil, le lendemain, le prêtre riait tout seul.

— Oh ! dit-il, que j'ai bien bien dormi, je n'ai même pas senti que j'étais tombé du lit.

Le bachelier Chan était amoureux d'une musicienne, à laquelle il avait juré de l'épouser et qui, grâce à son talent peu commun, était

engagée depuis plusieurs années dans la troupe du prince Lou. Il pensait souvent à elle, sans pouvoir la revoir, le règlement du palais interdisant aux musiciennes toute communication avec le dehors ; quand il apprit les relations du prêtre avec le prince, il lui demanda s'il avait vu sa bien-aimée.

J'ai vu toute la suite du prince, mais je ne sais laquelle des femmes est l'objet de votre pensée.

Le bachelier fit le portrait de la jeune fille ; son ami se souvint de l'avoir aperçue. Mais il était trop homme de religion pour pouvoir se charger d'un message.

Chan insista beaucoup, les larmes aux yeux ; le magicien fut touché, à la fin, par l'explosion d'une douleur aussi sincère.

— Entrez donc ici, dit-il, en lui montrant sa manche, puisque vous désirez absolument la revoir.

Chan entra dans la manche, qu'il trouva grande comme une maison ; rien n'y manquait, d'ailleurs, au point de vue de la lumière, de l'aérage, enfin du mobilier, qui se trouva très complet et d'un confortable admirablement compris.

Le prêtre alla au palais comme d'habitude, pour jouer aux échecs avec le prince ; lorsqu'il aperçut la femme indiquée, il fit, de sa main un geste circulaire et elle se trouva à l'instant dans sa manche, sans que ses compagnes s'aperçussent de sa disparition.

Notre bachelier, assis tranquillement au fond de la manche, vit tout d'un coup une femme descendre par le toit de la maison et tomber dans ses bras. C'était elle !

Je n'essayerai pas de décrire l'étonnement, la joie, les baisers sans fin, les étreintes passionnées des deux amants, qui se revoyaient pour la première fois, après une si longue séparation.

— L'heureuse rencontre d'aujourd'hui, dit Chan, doit nous laisser un souvenir ineffaçable. Nous allons écrire chacun un vers sur le mur.

CHAN. — La maison du prince est comme la mer. Une fois entré, on ne laisse plus de trace.

LA FEMME. — Qui eût osé espérer le bonheur de revoir mon bien-aimé ?

CHAN. — L'univers contenu dans cette manche est immense.

LA FEMME. — Les voyageurs et les femmes désolées y trouvent heureusement asile.

Tout à coup, cinq personnes au chapeau à cornes et à l'habit rose entrèrent et saisirent la femme, qui n'opposa aucune résistance.

De retour à la maison, le prêtre fit sortir le bachelier qui lui raconta alors l'aventure, tout en dissimulant quelques circonstances principales, mais par trop intimes. Le prêtre, alors, ôta son vêtement et montra le revers de sa manche sur lequel les vers étaient tracés en caractères tout petits, mais très nets, quoique presque imperceptibles.

Chan fit encore trois voyage, grâce au moyen de transport gratuit dont disposait son ami. A sa troisième visite, la musicienne lui annonça, avec un mélange de joie et de tristesse, ses espérances de maternité ; elle ajouta que, pour dissimuler cet état, elle se serrait la taille autant que possible, dans une ceinture de soie.

— Quand le moment sera venu, il faudra, dit-elle, prier le prêtre de me sauver, afin qu'on ignore que j'ai enfreint la discipline sévère imposée aux habitants du palais.

Lorsque Chan voulut exposer ce cas délicat à son ami, le prêtre, avant que le bachelier eût ouvert la bouche, connaissait déjà l'objet de sa prière. Il lui dit de ne pas avoir de soucis ; l'événement en question étant simplement une cause de continuation du culte de la famille, il l'aiderait de tous ses efforts. Il lui demanda seulement de ne plus rentrer au palais, la mission du prêtre ne consistant pas à favoriser les répétitions amoureuses.

Quelques mois après, le magicien entra chez son hôte, le sourire aux lèvres, et lui dit qu'il lui apportait un fils ; qu'il fallait bien vite préparer un berceau pour le recevoir. En effet, il lui présenta un enfant tout endormi et dont le cordon ombilical n'était pas encore attaché.

Il ajouta que, le sang ayant souillé son habit, il était obligé de le quitter, malgé sa prédilection pour ce vêtement, qu'il portait depuis vingt ans. Il recommanda à Chan de garder soigneusement cette robe, dont le plus petit morceau, réduit en cendres, opérerait les accouchements les plus difficiles.

Un jour, il lui fit de nouveau la recommandation pressante de conserver un morceau de ce

vêtement, dont il aurait grand besoin un jour, pour son utilité personnelle; il ajouta que Chan devait bien se garder d'oublier cette recommandation, surtout lorsque son ami aurait cessé de vivre.

L'excellent faiseur de miracles mourut peu de temps après.

Le remède, que Chan employa souvent, eut une efficacité immense. Les visiteurs affluèrent chez lui, désirant tous porter à leurs femmes le secours fourni par la robe merveilleuse.

Une des femmes du prince Lou vint justement à avoir un accouchement des plus laborieux. Depuis trois jours, elle souffrait le martyre; enfin, sur le conseil de son entourage, le prince envoya chercher le bachelier et le supplia de guérir sa chère malade.

Chan n'avait plus qu'un petit morceau d'étoffe qu'il gardait précieusement; il crut l'occasion venue de s'en servir pour lui-même, selon la dernière recommandation du prêtre ; il se rendit chez Son Altesse et obtint une délivrance immédiate. Le prince Lou voulait récompenser son médecin par de l'argent et des cadeaux.

Chan refusa tout et demanda seulement qu'on lui donnât la musicienne qu'il aimait.

— Elle est entrée chez moi à l'âge de dix-huit ans, dit le prince ; et maintenant elle en a trente-deux ; je vous donnerais plutôt une jeune et jolie femme, à sa place.

Et il appela toutes les musiciennes de la cour, pour que Chan fît son choix ; ce dernier ne trouva personne à son gré et persista dans sa demande primitive. Le prince lui donna la femme, avec l'argent et les cadeaux qu'il lui avait destinés d'abord.

Chan était aimé et riche : le mariage eut lieu, dès qu'on eut rempli les formalités nécessaires : on y remarqua beaucoup la gentillesse du fils des mariés, charmant jeune garçon, alors âgé de onze ans et qui portait le nom de Siou-Seng ou « Né dans la manche ».

UN ENFANT TERRIBLE

Son nom de famille était Tsoué, son prénom Meng, ce qui veut dire : *Brave*. Il était né d'une famille honorable de Kien-Tchang.

Dès l'enfance, il était déjà batailleur : à l'école, si ses camarades le contrariaient, il ne leur ménageait pas les coups de poing, malgré les remontrances sévères d'un professeur indigné. De là, le nom de brave, à lui donné par ce maître.

A l'âge de seize ans, il s'était rendu célèbre par sa force et son adresse ; il grimpait comme un singe sur les toits, une lance à la main. Les paysans imploraient souvent sa protection, pour

se venger de ceux qui les tourmentaient ; devant sa porte, on voyait sans cesse une foule de suppliants, accourus pour implorer le secours de son bras.

Lui, toujours juste, réprimait les forts et protégeait les faibles, sans égard ni pour la position, ni pour la fortune des gens ; ceux qui le contrariaient dans son œuvre de justice pouvaient compter sur un châtiment terrible, et sa colère, alors, ne pouvait être apaisée par aucun conseil, si ce n'est par les remontrances de sa mère, à laquelle il vouait une piété filiale sans pareille.

La femme de son voisin, vraie mégère, maltraitait sa vieille belle-mère, au point de la priver de nourriture : quand le mari donnait à manger à sa pauvre mère, c'étaient des scènes violentes dans la famille. Notre brave entendit, malgré lui, le bruit de ces discussions orageuses. Il sauta par-dessus le mur et alla infliger à sa voisine une correction bien méritée, mais qui entraîna la mort de la mégère.

Grâce à madame Tsoué, qui consentit à indemniser le mari, on put éviter des poursuites et une condamnation. La mère défendit alors à

son fils, tout repentant, de s'occuper dorénavant des affaires des autres ; pour qu'il ne s'oubliât plus, elle lui fit tatouer sur le bras une croix rouge.

Madame Tsoué était très charitable ; sa bienfaisance s'exerçait surtout en faveur des prêtres taoïstes et des bonzes bouddhistes. Un jour, un prêtre qui venait la voir, rencontra Tsoué au salon.

— Vous portez sur votre visage, dit le prêtre, une expression de violence dramatique, qui pourrait vous causer une mauvaise fin ; ce qui ne devrait pas exister dans une famille aussi charitable que la vôtre.

— Je le sais, répondit Tsoué. Mais, quand je vois quelque chose d'injuste, je ne puis me défendre d'intervenir, pour trancher immédiatement le différend. Cependant, je ferai tous mes efforts pour me corriger.

— Si vous pouvez arriver à ce résultat ce serait excellent. Dans le cas où vous retomberiez dans vos fautes, je vous indiquerai un moyen d'éviter la mort.

Tsoué ne répondit que par un sourire : il n'avait jamais eu de croyances assez solides, pour

prendre cette promesse miraculeuse au sérieux.

— Je sais bien, et votre air me le dit suffisamment, que vous n'ajoutez pas foi à mes paroles : mais ce que je viens de vous dire est strictement vrai ; mon secret est le résultat de mes longues études scientifiques. Si vous voulez suivre mon conseil, qui ne pourrait vous nuire à coup sûr, vous en verrez bientôt l'heureux résultat. Venez avec moi : je vous ferai connaître un jeune homme, avec lequel vous ferez bien d'avoir des rapports très amicaux. Il sera votre ami dévoué et, peut-être, votre sauveur.

Ils sortirent et, dans la rue, le prêtre lui montra un jeune garçon nommé Tsao, à peine âgé de douze ans.

— C'est un enfant dont la famille, chassée de ses lieux de naissance par la famine, a émigré dans notre province.

Tsoué présenta le jeune garçon à sa mère et proposa à ses parents de le garder dans sa maison, où il le traiterait comme son propre frère. Cela se fit en effet.

Après un an de séjour chez madame Tsoué, le jeune Tsao repartit avec sa famille pour son

pays natal, et l'on n'en eut plus de nouvelles.

Madame Tsoué, depuis l'incident survenu avec la femme de son voisin, avait toujours refusé sa porte aux gens qui venaient porter plainte à son fils contre leurs persécuteurs.

Un jour, elle dut partir avec le *Brave*, pour aller voir son frère mourant ; en route, ils virent un rassemblement, au milieu duquel un homme était violemment maltraité par la foule. A la vue du *Brave*, plusieurs personnes vinrent lui raconter que ce pauvre diable, dont la femme avait été enlevée par la ruse d'un homme puissant de la ville, avait voulu la réclamer et que c'est pour cela que les domestiques de son inique rival le maltraitaient ainsi. Mis au courant du fait, Meng entra dans une violente colère, il fouettait son cheval pour aller délivrer la victime, quand sa mère l'arrêta en le rappelant. Il céda ; mais, de retour à la maison, il tomba dans un profond chagrin. Il ne parlait, ne mangeait plus, restait des heures pensif et préoccupé, et ne dormait plus que tout habillé. On le vit se lever trois ou quatre fois, le soir, et sortir, mais pour rentrer immédiatement.

Le cinquième soir, il ne revint pas ; il resta

toute la nuit dehors et ne rentra qu'au point du jour. Il se jeta sur son lit et dormit profondément.

La même nuit, le ravisseur de la femme enlevée était assassiné dans son lit. Les autorités soupçonnèrent une vengeance du mari, qui fut appréhendé, mis en prison et condamné à mort.

Madame Tsoué, la mère, mourut avant l'exécution de la sentence. Meng, alors, dit à sa femme (il s'était marié depuis peu) que c'était lui-même le véritable assassin. Il ne s'était pas pas fait connaître, pour ne pas causer de peine à sa mère ; mais, maintenant, libre de cette crainte, il allait se constituer prisonnier, pour empêcher que le crime commis par lui ne retombât sur la tête d'un autre. Malgré les supplications de sa femme, il partit.

Le magistrat, très satisfait d'avoir trouvé le véritable auteur de l'assassinat, fit immédiatement mettre en liberté le mari, victime d'une fausse accusation ; mais ce dernier ne voulut pas sortir de prison, jurant que c'était vraiment bien lui qui avait tué le ravisseur de sa femme. Les gens présents lui reprochèrent alors sa

bêtise, qui allait l'empêcher d'échapper à une mort certaine.

— Ce que Tsoué a fait, répondit le pauvre homme, il l'a fait pour moi, et je ne veux pas qu'il meure, pour avoir satisfait à une vengeance que j'appelais de tous mes vœux, sans pouvoir l'assouvir.

Malgré ses désirs, la justice, connaissant bien la cause de sa résistance, le mit en liberté, et fit porter sur Tsoué tout le poids de la condamnation.

Le magistrat qui venait pour juger en dernier ressort, était justement Tsao. Lorsqu'il reconnut, dans la personne du criminel, son vieil ami Tsoué, il accorda de suite des circonstances atténuantes, commuant en bannissement la peine de mort prononcée par les premiers juges; la grâce entière ne tarda pas à suivre. Ainsi se vérifia la prédiction du prêtre.

Pendant l'exil du *Brave*, le mari malheureux le suivit, par reconnaissance, comme domestique. A son retour, il s'attacha à lui, pour ne plus le quitter, sans demander, bien entendu, aucun gage ; il le pria seulement de lui apprendre sa manière de se battre.

Tsoué, depuis qu'il était revenu, avait complètement changer sa façon d'agir ; il regardait souvent avec des larmes de repentir, la croix tatouée sur son bras par sa mère. Si les voisins venaient porter plainte, comme auparavant, Ching (le mari) les renvoyait toujours, sans même informer son maître de leur venue.

Un richard, appelé Ouang, terrifiait alors les environs par sa conduite détestable : chacun le craignait, tant il était violent et brutal ; il foulait les récoltes des paysans, insultait les femmes et assassinait les voyageurs pour les dépouiller. Sa femme, qui s'opposait à ses crimes, lui parut un obstacle, et périt à son tour.

Il avait d'ailleurs des protections si puissantes, que la famille de sa femme ne put rien contre lui.

Son beau-frère, dans l'espoir de tirer vengeance du scélérat, se rendit auprès de Tsoué : mais il fut éconduit par Ching.

Quelques jours après, Ching recevait les amis de Tsoué et leur racontait que son maître ne l'avait jamais payé depuis trois ans ; puis, il quitta la maison d'un air furieux. Peu après, il accusa son maître de l'avoir employé sans lui fournir de gages et le cita en justice.

Pendant les interrogatoires, il tint le même langage. Tsoué dut le payer et se séparer de lui définitivement, avec le regret d'avoir tant sacrifié pour un ingrat.

Une nuit, Ching se glissa dans la maison du riche Ouang et le tua. Son crime accompli, il colla sur le mur un papier sur lequel il avait écrit son nom.

Il disparut et toutes les recherches faites pour le retrouver furent inutiles. La famille Ouang accusa Tsoué de l'avoir envoyé commettre le meurtre ; mais le magistrat, étant donné le récent procès entre le domestique et le maître, n'admit pas cette insinuation. Tsoué comprit alors que le meurtre de Ouang avait été prémédité par Ching et que le procès relatif aux gages n'avait été inventé par ce fidèle domestique, que pour mettre son maître à l'abri de toute accusation de complicité.

Les poursuites contre Ching ne cessèrent qu'après la déchéance de la dynastie des Ming. Ching revint alors et redevint l'ami de Tsoué.

La révolution qui provoqua ce changement dynastique fut suivie de plusieurs insurrections en faveur de la famille impériale détrônée. Un

neveu de Ouang profita de ces circonstances troublées pour lever une bande, dans le but d'incendier et de piller.

Un soir, il entra dans la maison de Tsoué, sous prétexte de venger son oncle ; il prit tout ce qu'il y avait de précieux et enleva la femme du *Brave*.

Ching rentra le premier ; il coupa immédiatement une corde en plusieurs dizaines de morceaux, confia les plus courts à un domestique et garda les plus longs sur lui ; il donna au serviteur l'ordre de grimper au château des brigands, pour mettre ces cordes partout et en allumer les bouts. Lui-même, habillé en brigand et monté sur une jument qui venait de mettre au jour un petit poulain et que les bandits avaient dédaignée, put entrer chez les ennemis sans susciter de soupçons. Grâce à ce déguisement, il apprit où se trouvait madame Tsoué.

Au moment où toute la bande était partie, pour éteindre l'incendie allumé par son domestique à l'aide des bouts de corde enflammés, Ching entra dans la chambre du chef, sous prétexte d'être envoyé par celui-ci pour chercher un sabre oublié, mais, en réalité, pour sauver

madame Tsoué ; il l'emporta sur son dos, passa par-dessus le mur d'enceinte et la mit sur sa jument, qui retrouva toute seule le chemin de la maison, où elle sentait son petit poulain. Puis Ching, profitant du vide fait dans le camp, mit le feu partout au moyen des mèches qu'il avait emportées.

Le lendemain, Tsoué, de retour, tint conseil avec son ami, pour délibérer sur le moyen de châtier tous les brigands. La force leur manquait, puisqu'ils ne pouvaient compter que sur une vingtaine d'amis pour les aider. Mais Ching surprit deux espions envoyés par les brigands, il leur coupa les oreilles d'abord, puis les laissa aller. Tout le village craignait la vengeance des brigands, mais Ching ne voulait que provoquer une attaque. Il emprunta : arcs, flèches, fusils à la ville voisine et trouva même deux canons, qu'il plaça en face de la gorge par laquelle la route débouche de la forêt sur le village. Avec ses vingt compagnons, il s'établit sur les hauteurs, des deux côtés de la gorge ; ils avaient abattu de gros arbres en quantité.

La nuit venue, les brigands entrèrent dans le défilé. Ching déchargea sur eux ses canons et

fit rouler les troncs d'arbres qui barrèrent la gorge, empêchant l'ennemi de ressortir. En entendant le canon, les bandits perdirent tout sang-froid et reculèrent si précipitamment qu'ils s'écrasèrent les uns les autres et se massacrèrent entre eux : il n'en resta qu'une dizaine qui demandèrent leur grâce.

La renommée de Ching et de Tsoué devint universelle grâce à cette seule prouesse. Ils furent considérés comme les protecteurs de leur pays, dont la paix et le calme n'étaient dus qu'à leur vaillance.

L'ÉTUI MERVEILLEUX

En Chine, les examens oraux n'existent pas : tous les concours littéraires se font par écrit et sont toujours multiples, même pour le simple grade de bachelier. La première épreuve a lieu devant le sous-préfet du district ; ensuite, les candidats se réunissent au chef-lieu du département, pour être examinés par le préfet ; enfin, un examinateur impérial juge, en dernier ressort, de la valeur des compositions.

Le lettré Ning, de la province de Tché-Kiang, était venu, comme ses camarades, pour ses examens dans la capitale de la province. Il était descendu dans un couvent d'une construction

magnifique, mais qui paraissait avoir été abandonné depuis longtemps.

L'herbe poussait déjà très haute et serrée dans les coins, et les chambres des bonzes étaient fermées par des toiles d'araignées. A l'exception du côté est, où les bambous formaient une muraille touffue et où s'étalait un étang couvert de nénufars, tout était sauvage et mal entretenu.

Ning aimait la solitude et la tranquillité, ce lieu lui convenait donc parfaitement. Après s'être installé d'une façon toute primitive, il se promenait, en attendant l'arrivée d'un bonze, avec lequel il pùt régler la question du loyer. A un moment, survint un jeune homme qui lui parut être un étudiant, comme lui-même. Le dernier venu se rendit dans une autre chambre, donnant au midi. Ning s'empressa de le saluer et de lui demander quelques renseignements.

— Il n'y a pas de maître, dans ce couvent, répondit-il, et l'on n'y loue pas de chambres : les prend qui veut. Si vous pouvez supporter la solitude, je serai heureux de vous avoir pour compagnon.

Ning, enchanté de ces renseignements,

s'installa plus confortablement, pour toute la durée des concours. Le soir, les deux étudiants causèrent ensemble, au clair de lune, assis sur les marches qui conduisaient du couvent au jardin. Ils s'entretinrent ainsi, jusqu'à une heure assez avancée.

Lorsque son compagnon l'eut quitté, Ning se mit au lit.

Tout à coup, il entendit à quelques pas, du côté du nord, le bruit d'une conversation très animée. Il se leva, pour écouter et découvrit, au delà d'un mur très bas longeant le jardin, une petite maisonnette, devant laquelle une dame, âgée d'une quarantaine d'années, causait avec une vieille servante et lui demandait pourquoi mademoiselle Siao-Tcheng n'était pas encore rentrée.

— Elle ne saurait tarder à revenir, répondit-on.

— Est-ce qu'elle ne m'en veut pas un peu ?

— Elle ne m'en a rien dit. Cependant, elle paraissait un peu triste. C'est tout ce que j'ai pu remarquer.

En ce moment, une jeune fille de dix-sept à

dix-huit ans, d'une beauté exquise, apparut à côté d'elles.

— Quand on parle de la rose, on voit le bouton, fit la vieille dame. Heureusement, nous n'avons pas dit de mal d'elle : car, arrivée sans bruit, comme elle l'a fait, elle eût tout entendu. Ah ! comme elle est jolie ! poursuivit-elle. C'est bien dommage que je ne sois pas un homme ! Je me laisserais prendre par elle, corps et âme.

La conversation continua.

Ning, supposant que c'était la famille d'un voisin, n'en voulut pas écouter davantage et regagna son lit.

A peine eut-il fermé les yeux, qu'il entendit distinctement quelqu'un marcher dans sa chambre. C'était la belle voisine. Elle lui dit avec un gracieux sourire qu'elle venait lui tenir compagnie et qu'il ne fallait pas dormir par une nuit aussi sereine, si magnifiquement illuminée par le clair de lune.

— Je ne puis, dit Ning très sérieusement, profiter de votre société. Si vous ne tenez pas à votre réputation, je tiens à la mienne. Un faux pas suffirait pour détruire ma renommée et me faire perdre tous les fruits

de la ligne de conduite par moi observée jusqu'ici.

— Qui le saura dans cette nuit ?

— Le ciel, la terre, vous et moi. Allez-vous-en bien vite, fit-il, en voyant l'hésitation de la jeune fille, autrement j'appellerai mon voisin.

La jeune fille se retira, mais, auparavant, elle plaça sur la table un lingot d'or. Ning le jeta dehors, disant qu'un objet auquel il n'avait pas droit ne pourrait que le déshonorer.

— Cet homme a un cœur de fer ! s'écria la jeune fille, en ramassant le lingot d'un air à la fois honteux et admiratif.

Le surlendemain, un nouveau voyageur, descendu de la veille, avec son domestique, dans le même couvent, mourut subitement ; on ne constata qu'une toute petite piqûre à la plante du pied, d'où avaient coulé quelques gouttes de sang. Son domestique mourut, la nuit suivante, de la même manière.

Personne ne connaissait la cause de ces décès successifs. Mais M. Yueng (c'était le nom de l'étudiant arrivé avant Ning) prétendit qu'il devait y avoir quelque chose de diabolique dans le couvent. Ning, toujours très brave, n'attacha

aucune importance à ces phénomènes, pourtant assez extraordinaires. Bientôt, la jeune fille se présenta encore une fois chez lui ; elle lui dit, cette fois, qu'elle avait vu beaucoup d'hommes dans sa vie, mais que jamais elle n'en avait rencontré un seul qui fût, comme lui, doué de la vertu d'un saint. Aussi ne voulait-elle plus rien lui cacher. Elle lui raconta alors que son nom de famille était Nyé, et son prénom Siao-Tcheng. Elle était morte à l'âge de dix-huit ans et avait été, contre son gré, enterrée dans ce couvent. Un démon la prit, pour lui servir d'amorce à perdre les humains.

— Maintenant il n'y a plus personne à prendre dans ce couvent ; aussi le diable pourrait employer d'autres moyens pour vous nuire ; ajouta-t-elle.

— Que faut-il que je fasse, alors ? demanda Ning.

— Pour lui échapper, vous ferez bien d'aller habiter avec M. Yueng.

— Pourquoi n'avez-vous pas chercher à attaquer M. Yueng ?

— Je ne le puis: cet homme possède des talismans d'une puissance irrésistible.

— Comment faites-vous pour tuer les hommes ?

— Je pique secrètement le pied de ceux qui m'approchent. Le démon, alors, peut venir boire leur sang. Si ce moyen ne réussit pas, je leur donne de l'or, qui n'est en réalité qu'une arme du démon, destinée à s'emparer du cœur de l'individu. Oh ! le démon connaît bien le cœur humain, et sait qu'il ne peut être séduit que par la femme ou par l'argent.

Ning, très reconnaissant de cet avertissement, demanda à la jeune fille à quel moment il devrait se préparer à aller habiter avec son collègue.

— Demain soir, dit-elle.

Au moment de partir, elle ajouta en pleurant que, dans l'océan de misères où elle était tombée, elle ne pourrait retrouver la rive, que si Ning voulait être son sauveur. Pour cela, il lui suffirait d'exhumer ses restes et de les transporter à un autre endroit, plus pur. Elle lui en serait éternellement obligée.

— Où est votre tombe ?

— Vous remarquerez sans peine un saule pleureur, qui porte un nid de corbeaux : je suis enterrée au pied de cet arbre.

Le lendemain, dès l'aube, Ning craignant que son collègue ne sortît, alla le retenir et, malgré les refus de Yueng, il transporta son lit dans la chambre de ce dernier.

— Eh bien, puisque vous insistez, soit ! vous resterez chez moi. Mais je vous défends d'ouvrir l'étui suspendu à ce mur, et qui renferme mon secret.

Ning obéit naturellement à cette recommandation ; le soir venu, il alla se coucher. Mais il ne pouvait dormir, alors que son compagnon ronflait déjà très fort. A la première veille, il crut voir une ombre se balancer devant la fenêtre. Peu à peu, cette ombre approcha, montrant deux yeux perçants et brillants comme ceux des éclairs.

Au moment où Ning voulait réveiller Yueng, un objet étincelant se détacha de l'étui, traversa la fenêtre avec une vitesse et un bruit incomparables, puis, rentra immédiatement dans l'étui.

Yueng se réveilla en sursaut, saisit l'étui et en tira un petit poignard qu'il porta à son nez, pour le sentir. En le remettant au fourreau il dit :

— Quel est donc le vieux démon assez courageux pour venir m'abîmer mon étui ?

Et il se rendormait, lorsque Ning, très intrigué de tout ce qu'il avait vu, lui demanda quelques explications.

— Puisque nous sommes amis, dit Yueng, je vais vous dévoiler le secret qui fait ma force. Je suis possesseur d'un poignard enchanté que voici, fit-il en le montrant à Ning. Je viens de sentir l'odeur d'un vieux démon ; si ce n'était à cause de la muraille de pierre, je l'aurais déjà tué. Mais je l'ai blessé, quand même.

L'estime de Ning pour son compagnon s'accrut encore à la suite de cette aventure, d'autant plus que, le jour venu, on trouva, en dehors de la fenêtre, des traces de sang. Après quelques heures, l'on découvrit également la tombe de la jeune fille. Ning exhuma le cercueil, en prétextant que c'était celui de sa sœur et prit congé de son ami, pour rentrer dans son pays. Avant de partir, il lui demanda, s'il voulait bien lui enseigner son secret, afin qu'il pût parer à certaines éventualités.

— Vous êtes destiné à devenir un homme d'État : vous n'aurez pas besoin de mon secret.

Mais prenez cet étui, qui pourra vous être utile.

Ning, de retour chez lui, enterra les ossements de Siao-Tcheng devant son cabinet de travail et prononça à cette occasion le petit discours suivant :

« Plein de compassion pour votre âme solitaire, je vous ensevelis près de moi. Nous entendrons mutuellement nos pleurs et nos chants : le démon ne pourra plus vous nuire désormais. Je vous offrirai tous les matins un verre d'eau avec une fleur. C'est tout ce que le pauvre lettré peut présenter à une âme qui n'est plus de ce monde.

Il revenait à son cabinet lorsqu'il entendit qu'on lui criait d'attendre ; il se retourna : Siao-Tcheng était devant lui.

— Je ne savais comment remercier votre charité et votre fidélité à vos promesses. Si vous me le permettez, je vais aller avec vous, me présenter devant mon beau-père et ma belle-mère.

Elle était plus ravissante encore que le soir où il l'avait aperçue, sous la clarté de la lune.

Ning la pria de vouloir bien attendre dans son cabinet, afin qu'il pût annoncer cette visite à ses parents.

Ceux-ci, très étonnés de cette singulière demande, recommandèrent bien à leur fils de ne pas effrayer sa première femme, alitée et très souffrante. Il n'était pas encore sorti, que Siao-Tcheng se trouvait déjà en présence de ses parents. Elle chercha à les rassurer et leur représenta qu'une pauvre âme, abandonnée par ses parents et ses frères, était, tout naturellement, remplie de gratitude envers leur fils, qui l'avait arrachée au démon; qu'elle ne demandait, en récompense, qu'à être sa servante et son esclave même.

Madame Ning mère, touchée par ces paroles et par les manières gracieuses de Siao-Tcheng, reprit courage et dit qu'elle était très heureuse de ce qu'elle venait d'entendre. Mais, n'ayant que ce fils unique, le seul qui pût devenir le soutien et l'héritier du culte de la famille, elle ne voudrait pas qu'il contractât alliance avec un revenant.

— Je vous assure, répondit le joli fantôme, que je désire pour votre fils tous les bonheurs

possibles. S'il courait un danger quelconque, je serais la première à le lui éviter. Mais, puisque vous avez des inquiétudes, je n'insisterai pas. Je vous demanderai seulement la permission d'être sa sœur et, par conséquent, votre fille adoptive, afin de pouvoir vous servir et de rester près de lui.

Sa mère, ne pouvant plus douter de la sincérité du revenant, consentit.

Siao-Tcheng, dès ce moment, s'occupait de la cuisine et prenait soin du ménage, comme si elle connaissait depuis longtemps les habitudes de la maison. Le soir, elle se retirait sans qu'on sût où elle allait. Mais chaque fois, en passant devant le cabinet de travail, elle avait une sorte d'hésitation ; elle aurait bien voulu entrer, disait-elle, mais l'étui du poignard lui faisait peur.

Ning, afin de ne pas la contrarier, déplaça son étui. Depuis, Siao-Tcheng vint tous les soirs causer et faire des lectures avec son frère. Au moment de se retirer, elle avait toujours une expression de regret et de tristesse contenue.

— Il faut bien que vous vous en alliez, dit

Ning : ma mère aurait du chagrin, si je vous gardais la nuit, même dans une autre pièce de la maison.

L'épouse de Ning mourut quinze mois après le retour de son mari, d'une paralysie contractée depuis longtemps. Siao-Tcheng sut si bien la remplacer dans les soins du ménage, que personne, dans la maison, ne s'aperçut de la mort de la pauvre femme. La mère finit par vaincre toutes ses terreurs et la garda même à coucher, dans sa chambre. Enfin Siao-Tcheng, qui n'avait jamais touché à aucun aliment, commença même à prendre quelque nourriture. Si l'on n'avait pas averti les gens de ce qu'elle était, personne n'eût trouvé une différence entre cette âme et n'importe quelle personne vivante.

Elle devinait, du reste, parfaitement et le désir qu'avait la mère de la marier avec son fils et ses hésitations. Aussi, se décida-t-elle un jour à dire, qu'après un an et demi de vie commune, on devait la connaître et savoir qu'elle n'avait qu'une seule intention : celle de les rendre heureux. Si elle avait un intérêt personnel quelconque, c'était celui de son amour-propre qui lui faisait désirer l'union avec un

homme de bien, pour acquérir ainsi un titre de noblesse qui honorerait sa situation.

— Oui, mais avec une femme comme vous, comment la famille pourrait-elle espérer sa perpétuation ?

— Ceci est une question de destinée : ni vous ni moi n'y pouvons rien changer. Votre fils doit avoir trois enfants : il les aura, quelle que soit la femme qu'il épouse.

La mère, convaincue par ces discours, donna son consentement et le mariage fut décidé et bientôt célébré.

Toute la famille était ravie de cette décision. Siao-Tcheng, outre ses vertus domestiques, se révéla peintre distingué ; chacun était très heureux de posséder la plus petite de ses œuvres.

— Où est votre étui ? demanda-t-elle un jour à son mari, d'un air triste et réfléchi.

— Je l'ai placé ailleurs, pour vous ôter toute crainte.

— Vivant depuis longtemps au milieu de vous, je ne crains plus rien. Mettez donc l'étui sur notre lit, car depuis trois jours je sens un battement de cœur très fort et je crains que

le démon ne vienne bientôt essayer de me reprendre.

Ning exécuta ces indications et mit l'étui au-dessus du lit.

— Il a le désir de dévorer quelqu'un, dit Siao-Tcheng, en contemplant l'étui. Bien que vieux et abîmé, il doit avoir enlevé de la société bon nombre de démons.

La nuit suivante, le couple vit tomber dans la cour quelque chose comme un oiseau, qui se transforma, dans sa chute, en un démon aux yeux perçants et à la bouche sanglante, et entra dans leur chambre.

Il hésitait un peu devant l'étui et finit par l'arracher avec ses griffes.

On entendit alors une terrible détonation sortir de l'étui qui s'ouvrit, grand comme un gouffre. Il en sortit une divinité, dont le bras allongé avec la rapidité de la foudre, saisit le démon et rentra, en emportant sa proie, dans l'étui qui se referma aussitôt et reprit ses dimensions ordinaires.

Siao-Tcheng, à l'aspect de ces merveilles, montra une joie insensée.

Elle prit l'étui et en fit sortir devant son

mari une grande quantité d'eau, qui n'y était pas auparavant.

Elle était à jamais délivrée du démon.

Ning fut reçu docteur trois ans après. En même temps, Siao-Tcheng lui donnait son premier enfant.

LA LUNE DE MIEL

Le lettré Téou se livrait aux douceurs de la sieste, lorsqu'il vit devant son lit un homme, habillé d'une robe couleur de miel, qui paraissait vouloir lui parler et qui, finalement, le pria, de la part de son maître, de se rendre au palais, situé dans le voisinage.

Téou suivit son interlocuteur et arriva, non loin de sa maison, devant un édifice d'une architecture fort compliquée. Il tourna dans plusieurs couloirs et passa par de nombreuses portes ; sur son chemin, il rencontra beaucoup de personnes des deux sexes, habillées de costumes inconnus, et qui demandaient toutes à

son guide, si M. Téou était arrivé ; puis, apparut devant lui un haut fonctionnaire, qui lui souhaita la bienvenue.

— N'ayant pas l'honneur de vous connaître, dit Téou, j'ignore le motif qui m'a fait appeler.

— Mon maître a entendu parler de l'honorabilité et de la vertu de votre famille et désire vivement faire votre connaissance.

— Qui est votre maître ?

— Vous le saurez tout à l'heure.

Deux jeunes femmes, des lanternes à la main, conduisirent Téou à un palais intérieur ; le souverain, debout devant la porte, attendait déjà son hôte. L'accueil fut très cordial et, après échange d'une courte conversation ,on servit un dîner splendide.

— C'est une bonne chance pour moi, dit le prince, d'être votre voisin. Aussi, je vous prie de ne montrer aucune gêne avec moi.

Téou, confus et toujours en éveil, ne répondit que par des signes de tête approbatifs.

Pendant le dîner, la musique faisait entendre des mélodies si douces et si assourdies, que le lettré se demandait parfois si l'on jouait réellement.

— Parmi toutes les fleurs, quelle est celle que vous aimez le mieux? demanda tout à coup l'amphitryon.

— Je préfère le lotus.

— Voilà qui est curieux, s'écria le prince: c'est là justement le nom de ma fille!

Aussitôt, il donna l'ordre à son entourage d'inviter la jeune princesse à venir voir M. Téou.

Le froufrou des vêtements de soie se fit entendre, mêlé au cliquetis joyeux des bijoux et des pierreries; une bouffée de parfum pénétra dans la salle et l'embauma délicieusement. Téou leva les yeux: la princesse était devant lui.

Elle paraissait avoir seize ou dix-sept ans. Sa beauté était indescriptible. Elle salua Téou, selon le désir de son père, et retourna dans son appartement.

Le pauvre lettré, ébloui, perdait presque connaissance. Les yeux fixés sur la porte par laquelle avait disparu l'admirable jeune fille, il n'entendait plus rien. Le prince but à sa santé sans qu'il s'en aperçut; il lui parla mariage: Téou ne comprit pas. Son voisin de table lui pinça l'épaule.

— Comment, lui dit-il, vous ne voyez donc pas de quelles politesses vous honore la bienveillance du prince !

Téou, alors, comme éveillé brusquement, s'excusa d'un air honteux :

— J'ai abusé de votre hospitalité, dit-il, je me suis laissé surprendre par l'excellence de votre vin. J'espère que vous me pardonnerez ce qu'il y a eu d'inconvenant dans mes manières. Il se fait tard, d'ailleurs, et je vais prendre congé de vous.

— A peine ai-je eu le plaisir de vous voir que vous me quittez déjà ! Enfin, je ne vous retiens pas, mais, si vous pensez à moi, je vous inviterai de nouveau.

On se sépara. Le chambellan qui le reconduisit dit en route à Téou qu'il avait perdu l'occasion d'épouser la princesse, pour n'avoir pas répondu aux offres de mariage à lui faites par le prince.

Téou frappa du pied, pour exprimer sa colère et ses regrets et... s'éveilla dans son lit.

Le soleil était encore au-dessus du mur. Le dormeur rassembla ses souvenirs et passa en revue ce qui lui était apparu dans son rêve ; le

tout avait un tel caractère de vérité, qu'il resta convaincu qu'il y avait là autre chose qu'un songe ; il espérait bien que l'avenir viendrait confirmer cette opinion.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans lui apporter rien de nouveau.

Un soir, comme il couchait dans la chambre d'un ami, il vit arriver le même chambellan, qui l'invita de nouveau à se rendre chez le prince.

Lorsqu'il fut arrivé au palais, le souverain le pria de s'asseoir et lui dit :

— Je vous suis très reconnaissant d'avoir pensé à moi, depuis ma dernière réception. Je me propose de vous accorder la main de ma fille : voulez-vous l'accepter ?

Téou consentit avec enthousiasme ; le prince ordonna de célébrer aussitôt la cérémonie, à laquelle assistèrent, avec la famille royale, tous les grands fonctionnaires de la cour. La princesse sortit dans une parure splendide et le couple accomplit les rites prescrits, sur un magnifique tapis rouge.

La nouvelle existence que Téou devait mener lui apparaissait le comble du bonheur.

— Vivre avec vous, dit-il à sa femme, est une félicité au-dessus de toutes les autres ! Je crains seulement que ce ne soit qu'un rêve.

Il put se convaincre bientôt qu'il possédait la plus ravissante des réalités.

Le lendemain, il prit un ruban pour mesurer la taille, les doigts, les mains, les pieds de sa femme.

— Est-ce que vous êtes fou ? dit-elle en riant.

— Mais non ! je suis tellement trompé par les rêves, que je voudrais prendre note de toute votre personne, afin que le souvenir soit complet, si je dois m'éveiller.

A cet instant, une servante entra subitement dans la chambre et annonça qu'un démon envahissait tout le palais : le prince s'était enfui dans un autre château, à la campagne ; enfin, le malheur n'était pas loin.

Téou courut immédiatement auprès de son beau-père ; celui-ci, très abattu, lui dit qu'un malheur inattendu allait renverser sa dynastie.

En même temps, il lui montra un rapport du premier ministre ainsi conçu :

« Les sentinelles nous annoncent la présence

hier au soir, d'un grand Dragon, long de mille pieds, qui s'est abattu sur le palais et a déjà détruit treize mille huit cents de nos sujets; tout a été anéanti sur son passage. J'ai réuni mon courage, pour aller constater moi-même ce phénomène ; j'ai vu, en effet, que l'animal a la tête plus grande que les montagnes et des yeux vastes comme la mer; il n'aurait qu'à ouvrir la gueule pour avaler le palais tout entier. Quand il rampe, les mouvements de ses anneaux démolissent toute la ville. C'est un malheur sans précédent, qui met notre dynastie en danger. Je supplie Votre Majesté de partir immédiatement avec toute sa famille, pour se rendre sur un sol meilleur. »

A la fin de cette lecture, on annonça déjà l'arrivée du Dragon au château ; alors, ce ne furent que pleurs et cris s'élevant de tous côtés ; le prince lui-même et sa fille étaient affolés et absolument désespérés.

— Je suis trop pauvre, dit Téou, pour avoir un palais d'or digne de vous. Mais je puis toujours vous offrir l'hospitalité dans mon petit pied-à-terre.

— Il n'y a pas à choisir, fit la princesse. Partons !

Elle prit le bras de Téou, et arriva chez son mari.

— Nous sommes très tranquilles ici, dit-elle ; mais il faudrait bâtir une autre maison, pour loger mes parents et leurs sujets.

Téou, à cette proposition, parut très embarrassé.

— Vous ne voulez pas nous délivrer du danger, reprit-elle irritée, vous n'êtes pas digne d'être mon mari.

Elle fondit en larmes et malgré les excuses de Téou qui fit de son mieux pour la consoler, elle sanglota amèrement.

Le désespoir du lettré devint alors si grand qu'il se réveilla. Il entendait encore comme des gémissements lointains frapper son oreille.

C'était tout simplement le bourdonnement de quelques abeilles voltigeant autour de son oreiller.

Téou s'empressa de mettre une ruche devant sa porte et vit arriver presque immédiatement un essaim, qui y établit domicile.

Il chercha à savoir d'où venait cette troupe

laborieuse et apprit qu'elle avait émigré de chez son voisin de gauche. Celui-ci remarqua, dans le mur où étaient nichées auparavant ses abeilles, la présence d'un gros serpent. Le reptile avait déjà fait des dégâts sérieux, en attaquant la ruche : on tua sur-le-champ ce dangereux visiteur.

LA MUSIQUE APRÈS LA MORT

Le jeune savant Weng-Jou-Tchung (*Tiédeur du Printemps*) descendait d'une grande famille de la province de Tching.

Il aimait passionnément la musique : son instrument de prédilection était le *kin*[1], qui ne le quittait jamais, pas même lorsqu'il entreprenait un voyage.

Pendant le cours d'une de ses excursions, il

1. Instrument en bois de Toung, à cinq cordes. La partie arrondie figure le ciel ; la face plate représente la terre ; le haut, jusqu'au chevalet, est la demeure du dragon, et a huit pouces de long, pour figurer les huit aires du vent, et quatre de haut, pour indiquer les quatre saisons de l'année.

se trouva devant la porte d'un couvent; il entra et vit un vieux prêtre, à la mise très simple, assis, les jambes croisées, dans l'attitude de la prière et de la méditation. Il ne voulut pas déranger le saint homme dans ses exercices spirituels et se mit à examiner l'intérieur du temple.

Les murs étaient partout ornés de sujets religieux; l'œil de Weng-Jou-Tchung distingua bientôt, entre autres symboles du culte accrochés de tous côtés, un *kin*, suspendu au mur dans sa housse d'étoffe de couleur.

— Vous savez aussi jouer de cet instrument, demanda le voyageur, frappé d'apercevoir dans ce lieu l'objet favori de ses exercices musicaux.

— Je ne sais pas très bien ; mais j'ai toujours le désir d'apprendre et de m'instruire auprès de ceux qui jouent mieux que moi.

En même temps, le prêtre détacha le *kin* du mur et le présenta au visiteur.

Le jeune musicien, au premier coup d'œil,

Cinq cordes font allusion aux cinq planètes et aux cinq éléments. La longueur totale, de sept pieds deux pouces, représente l'universalité des choses.

vit que cet instrument était d'une construction rare et d'un fini admirable ; il essaya les cordes et ne fut pas moins surpris de la pureté et de la puissance des sons que ses doigts en tiraient.

Il joua alors un des airs qu'il savait le mieux.

Le prêtre l'écouta attentivement, mais sans l'applaudir, et en souriant doucement, comme sous l'influence d'un mélange de bienveillance et d'ironie.

— C'est assez bien, dit-il à la fin , mais vous ne pouvez pas devenir mon maître.

Weng trouva que cette phrase était trop fière pour que le prêtre ne fût pas tenu de se faire entendre lui aussi, et il lui tendit l'instrument.

Son interlocuteur s'empressa de placer le *kin* sur ses genoux et l'accorda soigneusement.

A peine eut-il commencé à pincer les premières notes que Weng crut sentir passer comme un doux zéphyr caressant le feuillage ; il lui semblait que les oiseaux gazouillaient, réunis en foule dans la ramure des arbres de la cour.

Surpris et enchanté d'entendre ces accents d'une beauté inouïe, il pria le musicien de répéter plusieurs fois ces airs si doux et si mélodieux, qu'il désirait retenir. Puis il essaya de les jouer à son tour.

— Avec ce que vous savez maintenant, lui dit le prêtre, vous êtes sûr déjà de n'avoir pas de rivaux dans ce bas monde.

Weng, en effet, perfectionna son jeu de plus en plus et devint bientôt unique en son art.

A son retour dans son pays, il fut arrêté un soir, en route, par une pluie torrentielle.

Il vit des lumières briller devant lui et se présenta dans la première maisonnette venue, pour demander un asile.

Il fut reçu par une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, belle comme un ange et qui s'enfuit en voyant un étranger.

Une vieille femme survint alors, lui demanda son nom et le but de sa visite, et consentit à le garder, à condition qu'il se contenterait d'une couchette de paille étendue à terre.

— Il n'y a dans la maison qu'un seul lit, dit-elle, et je l'occupe avec ma fille adoptive, nommée Fang-Niang.

— Je suis encore célibataire, dit Weng; si vous ne dédaignez pas ma modeste personne, je vous demanderai de m'accorder la main de votre protégée : j'ai eu l'occasion tout à l'heure de la voir et de l'admirer.

— J'ai le regret de ne pouvoir accueillir votre demande, répliqua la vieille dame, en fronçant le sourcil, mais sans expliquer autrement les motifs de son refus.

Elle sortit.

Le lettré s'aperçut que la paille était mouillée: trop discret pour en faire l'observation à son hôtesse, il renonça à dormir, il tira le *kin* de son enveloppe et se décida à passer la nuit en jouant ses airs préférés.

Le lendemain, il partit de bonne heure après avoir pris congé de la vieille femme, et rentra chez lui.

Dans la ville où il habitait, le fonctionnaire Ling, attaché au ministère, recevait beaucoup de lettrés. Il entendit parler du talent de Weng et le pria de venir jouer chez lui, sa fille, mademoiselle Siang-Kung, très jolie et très instruite, désirant entendre l'artiste dont on avait conté merveilles.

A la soirée, au moment où Weng jouait, un coup de vent souleva le rideau, derrière lequel se tenaient les femmes et montra au musicien le visage charmant de la jeune fille. Le lettré pria sa mère de la demander en mariage pour lui.

Ling trouva la situation des deux familles trop inégale et refusa.

Malgré le désir exprimé par mademoiselle Siang-Kung d'entendre de nouveau l'artiste qui l'avait charmée, Weng, dépité par le refus opposé à sa demande, ne voulut plus retourner chez le fonctionnaire.

Un jour, Siang-Kung ramassa dans son jardin un papier sur lequel elle lut les vers suivants :

L'amour me rend folle et la pensée m'attriste,
Et, tous les jours, me trouble l'amertume de mon cœur.

Les roses enivrantes et les saules pleureurs du printemps
Sont les images sympathiques à mon esprit.

Les chagrins anciens sont confondus avec les chagrins nouveaux ;

Je les chasse, mais ils renaissent comme le gazon du jardin repousse après la fauchée.

Depuis la séparation, je vis sous un ciel incertain.

Et cet état se prolonge du matin au soir, sans espérance !

Mes sourcils sont abîmés à force d'être froncés et mes yeux desséchés, tant ils ont fixé un horizon qui ne s'ouvre pas.

Que de fois j'ai voulu abandonner cette pensée sans le pouvoir !

Ma couverture, étant jalouse de mon rêve, et la clepsydre troublant mon âme, je ne puis dormir ; je n'ai pas sommeil, d'ailleurs.

On dit que la nuit est longue comme une année.

Je trouve que l'année est plus courte qu'une seule veille que je passe :

Ainsi, les cinq veilles sont pour moi cinq années qui, si cela continue, me vieilliront bien vite.

Ces vers étaient intitulés : *Les Regrets du Printemps.*

Mademoiselle Siang-Kung trouva la poésie charmante et en fit une copie, qu'elle laissa

sur sa table pour pouvoir la relire. Un instant après, elle ne la retrouva plus.

Son père, en passant dans sa chambre, avait pris le papier et, en trouvant la lecture troublante pour sa fille, le jeta au feu sans rien dire.

Il s'occupa cependant de marier son enfant : il croyait être d'autant plus obligé de se hâter, que les vers surpris par lui, lui faisaient croire que Siang-Kung avait un amour au cœur.

Le fils du trésorier général de la province se mit sur les rangs et reçut un accueil très bienveillant du père. Mais, à son départ, quelle ne fut pas la surprise de Ling, en trouvant un soulier de femme à la place où le jeune homme s'était assis.

Le projet fut rejeté, le fonctionnaire ayant acquis ainsi la conviction que ce futur n'était pas un homme sérieux.

Dans le jardin de Ling, il y avait des chrysanthèmes verts, d'une beauté extrêmement rare, que le propriétaire conservait pour lui, sans laisser sortir aucune bouture de ces espèces uniques.

Dans le jardin de Weng, les chrysanthèmes,

un jour, devinrent tout à coup verts comme ceux de Ling.

Le lettré ramassa en même temps dans une allée les vers cités plus haut. Il les souligna et écrivit sous chaque strophe une réplique plaisante. Ses amis, ainsi que Ling, se présentèrent bientôt chez lui pour voir la transformation de ses chrysanthèmes. Ling aperçut les vers sur le bureau et reconnut ce qu'il croyait être la composition de sa fille. Rentré dans sa maison, il dit discrètement à sa femme de donner sa fille à Weng, pour éviter tout scandale ; il était convaincu que des relations s'étaient établies entre les deux jeunes gens.

Le mariage allait avoir lieu.

Un soir, au moment de se mettre au lit, Weng entendit des sons s'échapper de son *kin*. Il ne vit rien et crut d'abord que c'était un domestique qui avait touché l'instrument. Mais le même phénomène se reproduisit trop souvent ; il entendit jusqu'à un air complet de son répertoire et, lorsqu'il entra avec une lampe, personne ne se trouvait là.

Il se dit alors que c'était quelque es-

prit, qui désirait apprendre la musique.

Aussi, tous les soirs, il jouait comme s'il donnait une leçon, puis il laissait l'instrument et entendait parfaitement la répétition, exécutée par son élève invisible.

Quand Siang-Lung devint sa femme, on en vint naturellement à parler des vers mystérieux, sans pouvoir en reconnaître la provenance ; et pourtant, c'est grâce à ce poème que l'union des époux s'était faite !

La jeune femme entendit également, le soir, les sons de la musique mystérieuse ; elle trouva que le sentiment exprimé avec un mélange de mélancolie devait plutôt provenir d'un revenant que d'un esprit.

Elle conseilla à son mari d'aller chercher dans sa famille un vieux miroir, qui avait la propriété de révéler au regard les choses invisibles.

Le lendemain, aux premiers accords de l'instrument, le couple entra avec le miroir, et, à la lumière, vit une femme qui cherchait à s'enfuir : c'était Fang-Niang.

— Je vous ai unis, dit-elle en pleurant ; au lieu de me remercier du service que je vous ai

rendu, vous me poursuivez ainsi de votre miroir : est-ce là votre reconnaissance ?

— Nous allons retirer le miroir, à condition que vous vous rendrez visible.

Elle consentit, et raconta qu'elle était fille d'un préfet, et morte depuis cent ans.

De son vivant, elle aimait beaucoup le *kin* et la cithare ; elle connaissait très bien l'un, mais l'autre imparfaitement ; elle était morte avec le regret de ne pas mieux en jouer.

— Lorsque vous vîntes chez nous, poursuivit-elle, et que vous me fîtes entendre vos airs, je me sentis revivre ; mais mon état de revenant ne me permettait pas de vous épouser ; je vous ai cherché une femme digne de vous. Le soulier trouvé sous la chaise du fils du trésorier général et le poème intitulé *Regrets du printemps* étaient mon œuvre. Vous ne pouvez pas dire que je ne paye pas à mon professeur de bons honoraires.

Le jeune couple, surpris et ému, la remercia chaleureusement.

— Ne me remerciez pas, reprit Fang-Niang, jouez-moi encore plusieurs morceaux de votre

répertoire : je ne vous demanderai rien de plus.

Après avoir écouté son maître, elle voulut partir ; elle dit qu'elle avait bien saisi tout ce qu'il avait à lui apprendre. Mais la jeune mariée la retint, pour demander à son tour de l'entendre jouer de la cithare, qu'elle-même maniait fort bien.

Fang-Niang exécuta plusieurs airs tout à fait inconnus et, de plus, traça avec le pinceau dix-huit thèmes, qu'elle leur laissa en souvenir.

Le couple eût voulu la garder dans la maison, mais Fang-Niang, les larmes aux yeux leur dit :

— L'harmonie de votre ménage est complète et vos amours trouveront le bonheur sans la présence d'une personne destinée à être perpétuellement malheureuse ; mais, si la Providence nous est favorable, nous pourrons nous revoir dans la vie future.

En partant, elle laissa un rouleau, contenant son portrait :

— Si vous n'oubliez pas votre bienfaitrice, mettez ce portrait dans votre chambre à coucher.

Lorsque vous serez heureux, brûlez de l'encens devant cette image et jouez un air. C'est tout ce que vous pouvez faire pour moi.

Et elle s'évanouit.

FLAGRANT DÉLIT

Un nommé Ling avait épousé une demoiselle de la famille Mou et vivait très heureux avec elle. Le bonheur fut de courte durée. Le mari tomba malade et mourut en peu de temps, laissant à sa femme un petit enfant, âgé d'un an à peine.

Dans son agonie, comprenant bien qu'il ne se relèverait pas, King supplia sa femme de se remarier, lorsqu'il ne serait plus. -

Mais, loin de se rendre à ses instances, elle lui jura une fidélité éternelle et un veuvage sans fin. King, faisant des gestes de désapprobation, appela alors sa mère, pour lui recommander son

fils. Il put encore exprimer ce dernier vœu, puis il s'affaissa rapidement et expira. Sa belle-mère vint assister à la mise en bière et passer quelque temps auprès de la famille du défunt. Au cours d'une conversation sur la situation de la famille, elle dit à madame King, la mère, que, puisque le malheur avait voulu leur enlever trop tôt son gendre bien-aimé, il fallait assurer le sort de leur fille, encore trop jeune pour supporter le veuvage.

Désolée et tout entière à la douleur de la perte de son fils, madame King trouva cette demande bien intempestive et très déplacée à un moment pareil. Elle répondit sèchement :

— Tant pis pour votre fille, qui restera chez moi !

Madame Mou, honteuse de cette réplique, n'en persista pas moins dans ses idées de mariage ; elle profita d'un moment où elle se trouvait seule avec sa fille pour lui dire que, belle et jeune comme elle l'était, elle trouverait facilement un bon mari, et que ce serait folie de fonder ses seules espérances sur l'avenir de son petit enfant.

— Si ta belle-mère, ajouta-t-elle, ne change

pas d'avis, tu tâcheras de lui rendre l'existence si insupportable, qu'elle finira par céder.

Madame King, en passant, entendit toute cette conversation ; elle entra et déclara que, d'après la volonté du défunt, la jeune femme devrait se remarier ; mais que pour se venger de son impatience, elle la forcerait à rester veuve.

Elle dut pourtant changer de ton, lorsqu'elle eut vu, en rêve, son fils, qui la suppliait de respecter sa dernière volonté. Elle promit alors à sa bru de lui donner, après l'enterrement, la permission de se remarier.

Malheureusement, l'enterrement ne devait avoir lieu que dans un an ; la veuve, quelque malheureuse qu'elle parût être, aux premiers jours, n'avait pas oublié sa coquetterie ; elle se parait souvent, recherchait des distractions de toutes sortes et portait le deuil d'un cœur léger.

Ce qui devait arriver arriva : bientôt la jeune inconsolable nouait avec un voisin, par l'entremise d'une vieille commère du quartier, des relations qui furent rapidement connues de tous, excepté de madame King.

Une petite servante, qui couchait dans la

chambre de sa maîtresse, leur servit d'intermédiaire.

Un soir, au moment où les deux amants conversaient intimement, la servante entendit une forte détonation dans le cercueil ; aussitôt, feu son maître, une épée à la main, se précipita dans la chambre ; l'amant se sauva dans un costume tout primitif ; le mari traînant sa femme par les cheveux, sortit de la maison et s'élança dans une direction inconnue.

L'amant se réfugia dans la maison de la vieille voisine, qui avait facilité ses amours. Il aperçut une lampe briller par une porte entr'ouverte ; il entra et, pour se réchauffer, se mit sur le lit où était déjà couchée une jeune femme.

— C'est toi ? demanda-t-elle le prenant pour son mari.

— Oui, répondit-il, tout bas en déguisant sa voix.

Quand le véritable mari arriva, il trouva un homme dans les bras de sa femme et les tua tous les deux.

Dans la maison des Mou, un commencement d'incendie se déclara le même jour. Les gens, réveillés par la fumée, virent à la clarté du feu,

l'incendiaire qui, de la cour, cherchait à s'enfuir par le jardin. M. Mou lui envoya une flèche dans la tête et le criminel tomba. Mais quelles ne furent pas la surprise et l'horreur de l'infortuné, lorsqu'il s'aperçut que l'incendiaire n'était autre que sa propre fille et qu'il venait de la tuer!

Personne ne sut jamais comment elle se trouvait dans cet endroit. Si, l'enquête ouverte, le fils du voisin ne s'était constitué prisonnier, en avouant la part prise par lui au double assassinat, cette affaire n'eût jamais été éclaircie, même en partie.

Moralité : La voisine, qui facilita les amours de la jeune veuve, fut punie par le déshonneur et la mort de sa propre fille. La mère, qui poussait sa fille à se remarier, la livra à la honte, au crime et à l'assassinat

---

AVATAR

Li était âgé de cinquante ans. Il possédait une grande fortune, mais Feï, sa fille aînée, qu'il adorait, était morte à l'âge de quatorze ans, d'une maladie subite. Il ne lui restait qu'un petit garçon, sur lequel Li et sa femme reportaient toute leur affection et toutes leurs espérances.

Cet enfant, quoique très fortement constitué, montrait une faiblesse intellectuelle désespérante : à six ans, il était incapable de distinguer nettement les choses et ne parlait presque pas. Ses parents l'aimaient trop pour s'apercevoir de ce défaut et lui avaient donné le beau nom de « Perle ».

Un bonze aveugle vint demander au riche Li de contribuer à une souscription en sa faveur, et, chose assez bizarre, refusa de l'inscrire pour moins qu'une somme considérable, qu'il avait fixée d'avance. Ce prêtre passait pour posséder la faculté de prévoir l'avenir et celle, non moins importante, de pouvoir par sa volonté décider du bonheur ou du malheur des gens. Li, cependant, refusa de lui donner l'énorme somme qu'il réclamait.

Le bonze partit furieux.

Dès qu'il eut franchi la porte, Perle tomba malade. Le mal s'aggrava rapidement et le petit enfant mourut au bout de quelques heures.

Li accusa, naturellement, le bonze, qui fut arrêté. En le fouillant, on trouva sur lui deux figurines en bois, un petit cercueil et cinq drapeaux ; dès lors, il devenait évident qu'il s'était livré à des manœuvres de sorcellerie et que le jeune Perle était mort victime de ses enchantements.

Le bonze dut faire des aveux complets et fut condamné.

Li, malgré cette satisfaction, ne cessait de pleurer avec sa femme, sur la perte qu'ils

venaient d'éprouver. Tout d'un coup, comme ils étaient assis tristement dans leur jardin, ils virent venir à eux l'ombre d'un enfant de sept à huit ans, qui les appela papa et maman. On l'interrogea : il raconta qu'il était lui aussi victime de la méchanceté du bonze ; comme Li avait fait châtier son assassin, il venait remplacer auprès de lui le fils qu'il avait perdu.

— C'est impossible, puisque tu n'es qu'un revenant !

— Cela ne fait rien. Donnez-moi seulement une chambre et tous les jours un bol de riz froid : cela me suffira.

En effet, dès lors, il s'établit auprès des parents désolés, comme s'il avait été réellement leur fils.

— Depuis combien de jours votre Perle est-il mort ? demanda-t-il un soir, en les voyant pleurer.

— Depuis sept jours, déjà.

— Eh bien, par ce temps froid, le corps ne doit pas être décomposé. Exhumez-le et j'y entrerai.

Dès qu'on eut ramené le corps à la maison, l'ombre disparut et Perle ressuscita.

On peut s'imaginer la joie de la famille. Retrouver l'enfant tant aimé et le voir infiniment plus intelligent qu'auparavant et rempli de connaissances relatives aux choses d'un autre monde : c'était un bonheur au lieu d'un malheur.

— Sais-tu où est l'âme de Perle? lui demandèrent les parents.

— Elle est déjà renée dans une autre famille. Il ne devait pas être votre fils. S'il vous est venu, c'est que vous deviez de l'argent à un homme qui n'a trouvé, pour rentrer dans sa créance, qu'un seul moyen : celui de se faire nourrir par vous sous la figure de Perle.

Effectivement, Li devait à un négociant de Nanking, mort sans avoir été payé, une somme assez forte. Aussi cette indication causa-t-elle une surprise générale.

— Et pour ta sœur, Feï, sais-tu où elle est? demandèrent-ils encore.

— Elle est très heureuse dans l'autre monde; elle y est devenue princesse. Sa tête est couverte de perles et de pierreries, et son cortège, lorsqu'elle sort, est imposant.

— Pourquoi ne vient-elle pas nous voir?

— Lorsqu'on meurt, tous les liens de parenté sont rompus. Si vous ne les rappelez au mort, impossible qu'il s'en souvienne. Hier, j'ai été introduit auprès de ma sœur ; elle me fit asseoir sur un lit de corail et lorsque je lui parlai de votre chagrin, elle parut sortir d'un rêve. Puis, elle se mit à pleurer, quand je lui rappelai la broderie que vous mettez encore en face de votre lit : cette broderie, son chef-d'œuvre, tout ornée de fleurs rouges, pour cacher la tache de sang provenant d'une blessure qu'elle s'était faite avec ses ciseaux. Elle m'a promis de demander à son mari la permission de venir voir sa mère.

Cette révélation étrange mit toute la maison en pleurs.

A quelque temps de là, le ressuscité annonça à ses parents l'arrivée de sa sœur. Mais personne ne vit rien, excepté lui. Elle fit demander à son frère des nouvelles de ses parents ; puis, elle le pria de faire mettre sur son lit son ancienne couverture verte, car elle était fatiguée et désirait se reposer.

Le lendemain, l'âme de la jeune princesse entra dans le corps d'une ancienne amie de Feï, voi-

sine de ses parents, qui venait de s'évanouir. Elle alla aussitôt chez madame Li, se jeta à son cou et pleura longtemps. Après cette scène douloureuse, elle dit à sa mère que, depuis sa mort, elle avait le chagrin de la trouver vieillie, avec des cheveux devenus blancs.

— J'apprends que tu es heureuse, ma fille, ce qui me console ; j'espère aussi que le prince te permettra de venir souvent nous voir.

— Il m'aime beaucoup et mes beaux-parents aussi. J'aurai donc la permission quand je le voudrai.

Et, tout en pleurant, elle s'accoudait, la joue dans sa main, de la manière qui lui était habituelle, alors qu'elle vivait encore. Lorsque son frère vint lui annoncer l'arrivée de son cortège, la jeune femme s'évanouit, et c'est son amie qui se releva, ignorant absolument ce qui s'était passé et ne sachant même pas comment elle se trouvait chez ses bons voisins.

Sur ces entrefaites, Li tomba malade ; l'enfant lui prédit la mort, « car, dit-il, je vois deux revenants à côté du lit, l'un tenant un bâton en fer, l'autre une longue corde. Ils ne veulent pas partir, malgré mes prières. »

On se préparait déjà à un dénouement funeste, lorsque l'enfant, tout joyeux, annonça la visite du prince, son auguste beau-frère.

— Hi, hi, hi! cria-t-il en riant et en battant des mains. Voyez-vous ces deux revenants, qui se cachent sous le lit, à la vue de mon beau-frère? Ils ne voulaient pas partir, quand je les en suppliais; mais voilà qui est bien fait : mon beau-frère les a fait enchaîner tous deux par les gens de sa suite, et papa va guérir.

C'est ce qui eut lieu, comme l'avait annoncé l'enfant.

A dix-huit ans, ce dernier fut reçu aux examens, tout en continuant à avoir ses visions et à s'absenter souvent de son corps.

Un jour, il tomba malade. En un clin d'œil, il fut tout couvert de taches bleues. C'était, dit-il, la punition qu'on lui infligeait, pour avoir trahi les secrets de l'enfer. Aussi ne parla-t-il plus jamais de ses terribles mystères.

LA VIE N'EST QU'UN RÊVE

Le licencié Lien, de Fou-Kien, vivait au xve siècle. Il venait de passer avec succès ses examens, et, dans l'enivrement de sa récente victoire, il se promenait fièrement avec ses coélus, un peu partout, pour faire montre de ses triomphes. Il apprit que le couvent de Pi-lou venait de recevoir la visite d'un phrénologue distingué. Il s'y rendit, pour demander si sa physionomie le prédestinait à arriver un jour aux grandes dignités de l'État.

Il se présenta devant le sage, dans une attitude de suffisance incomparable ; son visage ne respirait que vanité, et il agitait son éventail

comme une précieuse, ce qui contribuait encore à ajouter à ses airs d'infatuation.

Le phrénologue le regarda, lui dit toutes sortes de choses flatteuses, et finit par lui promettre vingt ans d'un ministère pacifique.

Enchanté de ces prédictions, le jeune fat sentit grandir encore son orgueil, déjà démesuré.

La pluie vint à tomber. Toute la bande se réfugia dans une grande pièce du couvent.

Un vieux bonze y était assis sur un tabouret de paille : absorbé dans une méditation profonde, il ne s'aperçut même pas de l'entrée bruyante de la petite troupe, et resta immobile, les yeux fermés.

Lien reçut alors les félicitations de ses camarades, qui l'appelaient déjà : *Monsieur le ministre*. Il accepta ces hommages avec bienveillance et prit son rôle si bien au sérieux, qu'il se mit à distribuer des emplois à tous ceux qui l'entouraient, et jusqu'aux domestiques du couvent.

La pluie persistante empêchait les jeunes gens de sortir. Lien se trouva fatigué et s'assoupit un instant dans un fauteuil. Tout à coup, il vit deux envoyés de l'empereur, un décret à la main, se présenter devant lui, en l'invitant à se

rendre au palais, auprès de Sa Majesté, qui désirait l'entretenir d'une question politique de haute importance. Il suivit en toute hâte les messagers, qui ne se lassaient pas de lui donner le titre de « président du conseil ». A la cour, le souverain vint au-devant de lui et écouta ses conseils dans une attitude de soumission admirative. Il décréta aussitôt que tous les fonctionnaires d'un rang inférieur au troisième grade se mettraient sous les ordres immédiats de Lien ; pour reconduire le ministre, il décida qu'on le revêtirait du costume de gala de son rang et qu'on le ferait monter sur un cheval de la plus belle race et richement caparaçonné.

Après avoir remercié l'empereur, Lien se dirigea immédiatement vers sa demeure, qui était devenue un palais splendide. A peine écartait-il ses moustaches pour appeler quelqu'un, que cent voix empressées lui répondaient, de tous côtés, à la fois, avec un bruit de tonnerre.

Tous les fonctionnaires de passage dans la capitale lui offraient un souvenir de leur voyage, consistant généralement en produits rares des divers pays ; les quémandeurs de pro

tection, les solliciteurs de places ne cessaient de remplir ses immenses salons.

Sortait-il? Tout le monde s'inclinait devant lui. Il daignait répondre par un léger salut à ceux qui avaient le grade de sous-secrétaires d'État: quant aux autres, un signe de sa tête était considéré par eux comme un honneur sans prix.

Un de ses protégés lui envoya un orchestre, composé de dix jeunes filles dont les deux plus jolies furent préférées. Enfin il était, tous les jours, grisé d'honneurs et enivré de plaisirs.

Au milieu de ces occupations multiples et de ces félicités sans nombre, il trouva pourtant assez de temps et assez de cœur pour se souvenir d'un vieil ami, qui l'avait obligé autrefois, à cette époque, déjà lointaine, où il n'était encore qu'un pauvre étudiant.

Il résolut de pourvoir ce pauvre homme d'une bonne situation et le proposa au choix de Sa Majesté qui, le lendemain même, éleva son protégé à un poste important.

Mais, s'il sut se rappeler ses amis, il n'oublia pas ses ennemis. Il fit dégrader par les censeurs, ses partisans, un fonctionnaire qu'il détestait.

Des méchants qui avaient comploté contre sa vie tentèrent de l'assassiner au sortir de son palais. Il échappa heureusement aux coups de ces scélérats et les fit exécuter immédiatement.

A la mort des deux musiciennes qu'il préférait, il désira remplacer l'une d'elles par une charmante jeune fille, la voisine de sa résidence, qu'il avait fait enlever contre la volonté de ses parents, et malgré la jeune fille elle-même.

En un mot, tous les désirs de son cœur se réalisaient en un clin d'œil, et toute son existence s'écoulait dans un bonheur parfait, dont aucune opposition ne venait interrompre le cours.

Beaucoup de courtisans le critiquaient tout bas, mais sa position était telle, que personne n'eût osé le blâmer publiquement.

Le président de la censure impériale, Pao, indigné de voir tant d'injustices consommées avec impunité par ce ministre, se décida enfin à présenter à l'empereur une requête, ainsi conçue :

» Le ministre d'État Lien n'est qu'un vul-

gaire mortel, né dans une basse condition. Par une réponse faite à propos, il a su plaire à Votre Majesté qui le comble de ses faveurs, non seulement lui personnellement, mais encore ses ascendants et descendants.

» Au lieu d'épuiser ses efforts pour montrer sa reconnaissance, en rendant au gouvernement quelques légers services, il profite de son rang pour donner satisfaction à ses désirs personnels, pour avancer ou dégrader les gens, non selon leurs mérites, mais suivant son affection ou ses rancunes. C'est lui qui distribue les places lucratives ! C'est à lui que tous les dignitaires de la cour obéissent, plus même qu'au souverain ! Si quelque homme de mérite réunit les suffrages de ses compatriotes, il se voit tenu à l'écart, ou même envoyé en exil. Tout cela décourage beaucoup les bons citoyens et affaiblit le prestige de l'empire.

» De plus, Lien pressure les populations ; il est le maître de leurs biens, dont il dispose à son gré, ainsi que de leurs femmes et de leurs filles, qu'il prend pour ses plaisirs. Le peuple est écrasé sous un ciel sans soleil.

» Ses domestiques mêmes sont reçus et

flattés partout. Lorsque ses lettres de recommandation arrivent, il n'y a plus de justice. Sans compter encore les mauvais traitements infligés aux passants par les gens de son cortège, sur le chemin de Son Excellence.

» Enfin, traverse-t-il un endroit, le gazon même en est rasé !

» Quant à lui, il reçoit toujours de Votre Majesté des faveurs de plus en plus grandes, sans qu'il les mérite aucunement. Aussitôt son retour, la musique bruyante se fait entendre dans son palais. Il se livre totalement à la luxure et aux plaisirs ; les intérêts de l'État et ceux de la nation ne rentrent pas dans le cadre de ses préoccupations.

» Jamais l'histoire ne nous a montré un semblable homme d'État. Si Votre Majesté ne prend pas une mesure efficace pour éloigner cet homme, la révolution ne sera pas longue à éclater.

» Après avoir bien réfléchi, je ne puis plus dissimuler un fait qui est à la connaissance de tous. J'aime mieux déplaire à Votre Majesté que de la tromper.

» Je demande donc la tête du coupable et la

saisie de tous ses biens, afin de donner satisfaction au peuple irrité. Si l'enquête qu'ordonnera Votre Majesté démontre la fausseté de mon accusation, je la prie de m'appliquer la même peine. »

Lorsque Lien eut connaissance de cette requête, il sentit comme une douche glacée lui tomber sur la tête, tant il était troublé. Mais l'empereur, par égards pour lui, ne donna pas suite à la plainte de Pao.

Peu de temps après, la même plainte s'éleva de tous côtés. Elle provenait même des partisans du ministre et de ses protégés. Alors, l'empereur fut impuissant à soutenir plus longtemps son favori et dut ordonner son exil et la saisie de ses biens.

Lien vit entrer, après communication de ce décret, une brigade de soldats qui, les armes à la main, venaient le prendre pour l'escorter en exil, lui et sa famille. Il était écrasé par cette chute ; son cœur se déchira surtout, lorsqu'il vit les pleurs de son ancienne voisine, si jolie, qui, les cheveux épars, était maltraitée par les soldats.

En route pour l'exil, il supplia les gardiens

de le laisser reposer un instant. Une bande de brigands fit soudainement irruption ; ils dirent qu'ils venaient, en qualité d'anciens opprimés, prendre la tête de Lien, leur ennemi.

L'ex-ministre, dépourvu de tout moyen de défense, fut saisi et massacré. Immédiatement, il sentit que son âme, les mains liées derrière le dos, était conduite par deux revenants à une ville lointaine et introduite au palais, devant un magistrat d'une laideur épouvantable. C'était le juge des Enfers qui, le registre des bienfaits et des crimes devant lui, était en train de feuilleter ce grand-livre des Morts.

— C'est un criminel politique, s'écria-t-il en voyant Lien. Infidèle au souverain, oppresseur du peuple, il mérite l'application de la bouillotte d'huile.

Les employés de l'Enfer répondirent par des rugissements semblables à un coup de tonnerre ; ils saisirent l'âme et la plongèrent dans une marmite, haute de sept pieds et tout entourée de flammes. Malgré ses cris navrants, personne ne venait au secours de l'infortuné. L'huile bouillante, qui peu à peu, lui rissolait la peau,

finit même par pénétrer dans la bouche, et jusque dans l'estomac. Il eut bien voulu mourir encore une fois, mais il ne le pouvait plus. Enfin, un revenant le repêcha au moyen d'une fourche gigantesque et le conduisit de nouveau devant le juge.

Ce dernier après l'avoir sardoniquement complimenté de son courage, consulta le registre.

— Maintenant, dit-il, il vous faut aller sur la montagne des Couteaux, pour purger le crime que vous avez commis en vous livrant aux injustices.

On conduisit la pauvre âme au pied d'une montagne, qui n'était pas très large, mais, en revanche, très haute et toute semée de lames de couteaux, dressées drues et serrées comme de jeunes pousses de bambous. Il y avait déjà plusieurs âmes piquées sur les pointes, criant, pleurant, et se débattant en vain.

Lien, à la vue de ce spectable atroce, hésitait beaucoup à monter. Alors le revenant le saisit du bout d'une pique, le lança en l'air et le laissa retomber au milieu des faisceaux de pointes acérées qui hérissaient la montagne.

Après avoir éprouvé des douleurs indescrip-

tibles, le malheureux vit s'élargir ses plaies ; il se détacha des armes, pour se rouler par terre dans un horrible désespoir.

On le conduisit derechef devant le juge, qui lui dit cette fois avec bienveillance, qu'il ne restait plus qu'une toute petite punition à subir : celle d'avaler l'argent qu'il avait malhonnêtement acquis, c'est-à-dire trois millions deux cent vingt et un taëls, seulement.

On vit alors une montagne de monnaies, entassée dans la cour ; à mesure qu'un revenant fondait les pièces dans un chaudron, un autre faisait boire à l'âme coupable le métal en fusion, au moyen d'une énorme cuiller de fer. Lien n'avait plus de peau dans la bouche, dans la gorge, ni dans l'estomac. Il regretta à ce moment d'avoir eu trop d'argent, lui qui ne trouvait jamais en avoir assez dans sa vie.

Quand ce supplice fut terminé, le juge ordonna de mettre l'âme dans la roue à métempsycose, pour la transformer en fille.

A peine fut-il jeté dans le cylindre, que Lien se trouva petite fille, auprès d'un père et d'une mère en haillons, au milieu d'une chaumière délabrée.

Elle grandit auprès d'eux, dans une vie de mendicité et de misère. A quatorze ans, un ouvrier l'épousa d'abord et la maltraita ensuite. Un vaurien de voisin chercha un jour à la séduire. Mais elle se souvint des crimes commis dans sa première vie et ne voulut pas en commettre un autre, dans son existence nouvelle. Elle résista, raconta tout à son mari ; le voisin éconduit ne se tint pas pour battu et chercha à se venger.

Un soir, le couple étant au lit, il entra et assassina l'ouvrier ; la femme ne dut son salut qu'à une fuite précipitée.

Lorsque l'assassinat fut connu, on accusa la femme d'avoir fait assassiner son mari par un amant. La condamnation fut prononcée. Ne pouvant pas prouver son innocence, la malheureuse se mit à pleurer, à sangloter, enfin à pousser des cris terribles.

— Lien!... Lien!... Vous avez donc le cauchemar! firent les camarades du licencié, en le secouant sur le fauteuil où il dormait depuis un quart d'heure. Allons, réveillez-vous, nous avons tous faim!

Le jeune homme ouvrit les yeux, et vit devant

lui le bonze, toujours dans la même posture, qui lui dit avec un sourire ironique :

— Voilà monsieur le président du conseil !

Très étonné de ces paroles et sérieusement remué par son rêve, Lien demanda au prêtre de lui enseigner la voie à suivre désormais.

— Soyez vertueux et humain, dit le bonze ; vous verrez alors que le lotus poussera, même au milieu des flammes !

Lien, très découragé, rentra chez lui dépourvu de toute vanité et de toute ambition. Il disparut peu de temps après, sans qu'on sût ce qu'il était devenu.

LE PERROQUET

Un jeune savant de la province de Chen-Si, avait six doigts à l'une de ses mains; il était, de plus, d'un caractère très naïf.

Lorsqu'il se trouvait dans des réunions où il y avait des femmes, il s'empressait de prendre la fuite.

Une femme s'approchait-elle pour lui parler, il rougissait jusqu'au cou. On se moqua beaucoup de sa timidité et on lui donna le surnom de l'*Innocent Seng*.

Dans le même district, habitait un grand négociant, plus riche que les princes, et noble par ses alliances de famille; il avait une fille

nommée A-Pao, dont la beauté était célèbre. Elle était en âge de se marier, mais se montrait très difficile sur le choix d'un époux.

L'innocent Seng venait de perdre sa fiancée ; on lui dit, pour le railler, qu'il devrait adresser ses hommages à mademoiselle A-Pao. Il le fit, en effet, croyant suivre un bon conseil. Mais sa pauvreté ne reçut pas d'accueil favorable ; la marieuse, en sortant, rencontra A-Pao et lui demanda secrètement si, pour sa part, elle consentirait à cette union.

S'il veut bien couper son sixième doigt, dit A-Pao, en riant, je l'épouserai.

Cette réponse fut rapportée à Seng qui, prenant toujours les choses au sérieux, se débarrassa au moyen d'un coup de couteau, de ce doigt qu'il croyait être le seul obstacle à son brillant mariage.

La douleur fut très vive ; le sang, perdu en grande abondance, le mit pendant quelques jours entre la vie et la mort. Lorsqu'il se releva, il s'empressa d'aller montrer sa main à la marieuse pour la prier de lui obtenir celle de A-Pao.

Mais la jeune fille, de plus en plus exigeante,

demanda que Seng se débarrassât encore de la manie de prendre au sérieux les choses même les plus plaisantes.

Le naïf, comprenant seulement alors qu'on s'était amusé à ses dépens et n'ayant pas le moyen de demander lui-même des explications à la jeune fille, son premier enthousiasme fut vite refroidi; il se consola, en se disant que A-Pao ne devait pas être une personne bien sérieuse, et qu'il n'aurait pas à regretter de ne pas l'avoir épousée.

A la fête des Morts, ses amis lui proposèrent d'aller aux tombeaux, avec l'espoir de rencontrer une personne qui lui conviendrait; peut-être même cette occasion lui permettrait-elle de voir A-Pao.

On aperçut effectivement la belle, assise sous un arbre, entourée d'une foule de jeunes gens, qui lui formaient une muraille d'admirateurs; sa beauté, du reste, était sans pareille et digne de tels hommages.

Pendant que les autres louaient à grands efforts d'éloquence, le visage de la jeune fille, Seng gardait le silence. Lorsque le public fut parti, après même que la jeune fille eut quitté

sa place, il resta seul, immobile, sans répondre même aux appels de ses amis. On lui frappa sur l'épaule en disant :

— Votre âme est-elle donc partie avec A-Pao ?

Ce fut inutile ; il n'avait plus l'intelligence nécessaire pour comprendre ce qu'on lui disait.

On le ramena chez lui : il garda le lit, depuis, comme s'il était ivre. De temps en temps, il répondait à son entourage par une seule phrase : qu'il était auprès de A-Pao.

Depuis cette rencontre, il lui semblait toujours qu'il allait au-devant de la personne aimée et l'accompagnait chez elle, où il ne la quittait plus.

De son côté, la jeune fille dans son rêve, voyait tous les soirs un jeune homme qui disait se nommer Seng : la honte seule l'empêchait d'informer ses parents de ces visions intimes.

Pendant ce temps, le corps de Seng, maintenu toujours dans la même absence d'esprit, n'était rattaché à la vie que par un souffle. On demanda alors au père de A-Pao, la permission

d'envoyer des prêtres chez lui, pour rappeler l'âme détenue auprès de sa fille.

— Nous n'avons pas de relations ensemble, dit-il étonné : comment se fait-il que son âme soit retenue ici ?

Enfin, sur les instances et les pleurs de la famille du malade, il consentit à laisser faire la cérémonie taoïste.

La jeune fille, très frappée de cette coïncidence, fut au fond du cœur touchée de l'amour profond qu'elle inspirait. Le jeune homme ressuscita grâce à l'exorcisme, mais fut désolé de ne plus revoir celle auprès de laquelle il se trouvait si heureux.

Il n'attendit, dès lors, qu'une occasion pour la rencontrer de nouveau.

Un jour, il apprit qu'elle devait aller au temple.

Il se leva de bonne heure pour se placer sur le passage de la voiture. A-Pao arriva vers midi et, à la vue du jeune homme, daigna ouvrir le store, pour bien le regarder ; elle envoya même une servante, pour lui demander son nom.

En rentrant, Seng retomba malade comme auparavant, avec cette différence désespérante

que son âme ne put, comme la première fois, aller résider auprès de A-Pao.

Un après-midi, voyant un enfant de sa famille jouer à son chevet avec un perroquet mort, il pensa que si son âme pouvait entrer dans le corps du perroquet, il pourrait par ce moyen voler jusque dans l'appartement de sa bien-aimée.

A peine cette pensée eut-elle pris naissance dans son esprit, que le perroquet se redressa vivant ; il prit son vol et arriva dans la chambre de la jeune fille qui s'empressa de le prendre, sans qu'il fit aucune résistance. Au moment où elle allait lui mettre un anneau à la patte, il se mit à lui crier :

— Ne m'enchaînez pas, je suis Seng !

— Votre grande affection est gravée profondément dans mon cœur, dit la jeune fille joyeusement surprise. Mais nous ne sommes plus maintenant de la même race. Comment voulez-vous que vos vœux s'accomplissent ?

— Le bonheur de m'approcher de vous me suffit : je n'en demande pas davantage, répondit le perroquet.

Il ne mangeait que de la main de la jeune

fille ; s'asseyait-elle, il se mettait sur ses genoux. Quand elle se couchait, il dormait à son côté. A-Pao l'aimait beaucoup : elle l'aimait trop pour vouloir qu'il restât perroquet. Elle envoya donc son domestique pour constater l'état du corps de son amoureux ; on lui répondit que la poitrine était encore chaude.

— Si vous pouvez redevenir homme, dit A-Pao à l'oiseau en le caressant, je jure de me donner à vous.

Le perroquet parut réfléchir un moment et reprit son vol tout d'un coup, emportant dans son bec un soulier de la jeune fille.

Il s'enfuit à tire d'aile, malgré l'appel de sa maîtresse.

La famille de Seng, qui tout en larmes, entourait le corps, eut la surprise de le voir remuer et se redresser tout à coup, au moment où le perroquet entra par la fenêtre et tomba mort sur une natte dans la chambre.

A-Pao, voyant disparaître son cher oiseau, envoya vite une vieille servante pour assister au changement d'âme qu'elle savait devoir se produire et pour réclamer son soulier.

— Le soulier est une promesse, dit Seng, je

le garderai, jusqu'au jour où cette promesse deviendra la réalité.

La mère de A-Pao, ayant eu connaissance de ces événements extraordinaires, eût voulu consentir au mariage ; mais le père ne pouvait supporter l'idée d'avoir un gendre pauvre et maniaque, et résistait toujours. Cette résistance fut vaincue par la menace que proféra sa fille de se donner la mort. Lorsque le jeune homme apprit l'heureuse nouvelle, il se trouva guéri aussitôt.

Le lendemain, on célébra le mariage.

Après trois ans de cette heureuse union, Seng mourut. A-Pao ne voulait pas lui survivre, et cherchait à se suicider, afin de suivre son mari dans l'autre monde. Son entourage, heureusement, l'empêcha de mettre ce funeste projet à exécution.

Au moment de la mise en tombe de ce mari tant aimé, quelle ne fut pas la joie de A-Pao, en entendant gémir et parler dans le cercueil !

Seng était ressucité.

Descendu aux enfers, il en avait vu le grand dieu, qui allait déjà le nommer subalterne,

lorsque le régisseur annonça tout à coup la prochaine arrivée de sa femme : le dieu, compatissant à un amour aussi complet, voulut bien permettre à Seng de revenir à la vie.

— C'est pourquoi, me voilà, ajouta-t-il, en pressant A-Pao sur son cœur.

UNE AVOCATE

Sous le règne de l'empereur Chin-Têh, au xve siècle, vivait un lettré, nommé Hung, léger de caractère et de conduite dissipée. Un jour, dans sa promenade matinale, il rencontra une jeune fille, dont l'éclatant gilet rouge frappa de très loin les yeux du lettré ; vue de près, elle lui offrit un visage d'une beauté remarquable. Accompagnée d'un jeune domestique, elle allait à travers champs, ses petits souliers presque mouillés de rosée.

Hung fut enthousiasmé par cette figure sculpturale, par cette pureté idéale des traits, qu'il n'avait jamais entrevue qu'en rêve. Il s'arrêta

quelques instants, indécis, se contentant de regarder la charmante apparition, sans savoir s'il allait se résoudre à la suivre. Ce fut ce désir qui l'emporta. Il chercha à se rapprocher de la belle : mais il lui avait laissé prendre une si grande avance, qu'il ne put l'atteindre. Il passa la journée entière à chercher en vain celle dont il avait si maladroitement perdu la trace. Le soir venu, il se décida à renoncer à des efforts désormais inutiles et à rentrer chez lui. Il revenait tristement par les rues désertes, lorsqu'en longeant un vieux couvent en ruine, il s'arrêta stupéfait : la jeune fille qu'il avait rencontrée le matin passait, en costume d'intérieur, dans une des cours du monastère.

— Comment se trouve-t-elle là? pensa-t-il.

Il attacha son âne à la porte du couvent et entra, avec l'intention de rejoindre la belle. Il avait déjà fouillé une grande partie du vieil édifice, lorsqu'il se trouva presque en face d'une apparition singulière, à telle heure et dans un tel lieu : un grand vieillard, très bien mis, aux longs cheveux blancs, sortait d'un groupe de ruines et, debout sur les marches où la mousse

verte faisait presque un épais tapis, dardait sur l'intrus ses yeux clairs et perçants.

— Qui êtes-vous et d'où venez-vous? demanda-t-il à Hung.

— Je viens visiter ce couvent. Mais qui êtes-vous, à votre tour, vous qui paraissez habiter ces ruines désolées?

— Je suis un étranger, exilé dans ce lieu et fixé momentanément dans ce temple, pour y faire reposer ma famille. Puisque j'ai la bonne fortune de vous rencontrer, entrez chez moi : j'aurai l'honneur de vous offrir le thé.

Hung, enchanté de cette invitation qui le rapprochait de son inconnue, s'empressa d'accepter et entra. Après avoir traversé une cour pavée de marbre brillant, il arriva à un salon garni de rideaux de soie et dont un parfum exquis embaumait toute l'atmosphère.

En réponse à la demande de son hôte, le vieillard dit se nommer Sing.

— A ce que j'ai ouï dire, vous avez une fille qui n'est pas mariée; je voudrais vous demander sa main.

— Pour cela, il faudrait que je prisse l'avis de ma femme.

Hung mouilla alors un pinceau et écrivit une pièce de vers ainsi conçue :

Avec mille écus, je finis par acquérir la hache de jade,
Que je garde précieusement dans ma poche,
Si la déesse Yung-Ing m'est favorable,
Je me proposerai, pour lui hacher ses médicaments [1].

Le vieillard lut ces vers et les donna à une domestique pour les porter à l'intérieur.

La servante reparut bientôt et dit quelques mots à l'oreille de son maître.

Celui-ci se leva et s'excusa pour quelques minutes.

Lorsqu'il revint, il entama une longue conversation avec son hôte, sans faire allusion à la demande en mariage. Hung, impatienté à la fin, alla droit au but et réclama une réponse.

— Nous avons beaucoup de considération pour vous, qui êtes un lettré connu, fit le vieillard ; mais ce mariage est malheureusement une chose impossible ; je regrette même de ne pouvoir vous confier le motif qui nous oblige à vous opposer un refus.

1. La légende représente l'image ombrée qu'on voit dans la lune, comme un homme en train de hacher quelque chose. On dit que c'est l'amoureux de la reine de la lune, appelée Yung-Ing.

— Mais pourquoi? Tout refus doit être basé sur quelque cause.

— J'ai dix-neuf filles : douze sont déjà mariées; mais c'est ma femme qui fait tous ces mariages, dont je ne veux ni ne peux me mêler en rien.

— Je demande la main de celle qui était ce matin à la promenade, avec un jeune domestique.

A peine eut-il prononcé ces mots, qu'un éclat de rire se fit entendre à l'intérieur. Voyant la partie perdue, Hung se leva et se dirigea vers les rideaux en disant :

— Puisque je ne puis plus espérer sa main, je veux, du moins, revoir son visage.

Et il ouvrit le rideau, qui séparait les deux appartements. Un sauve-qui-peut général se produisit aussitôt et le vieillard, très en colère, appréhenda Hung au corps et le jeta dehors.

L'amoureux déconfit avait, ce soir-là, bu un peu plus que de coutume ; la contrariété lui faisait monter encore davantage le vin à la tête, et il ne tarda pas à s'endormir. Un instant après, il se réveilla au milieu de l'herbe haute ; son âne broutait à ses côtés. Il se remit en selle et tâcha

de retrouver sa route ; mais la nuit noire le fit entrer dans une vallée où, le frisson au dos et la frayeur dans l'âme, il n'entendit plus que les hurlements des loups et le cri des hiboux.

Tout à coup, une vive lumière parut au loin, comme un phare dans l'Océan. Hung se dirigea de ce côté et arriva devant un palais somptueux.

Il frappa à la porte ; on lui demanda qui il était et à qui il désirait parler.

— Je suis un voyageur égaré, fut sa réponse ; par pitié, donnez-moi l'hospitalité pour cette nuit.

Il fut introduit au salon et admirablement accueilli par une femme qui, après avoir pris son nom, se retira.

Presque immédiatement, les domestiques annoncèrent la princesse, qui fit son entrée, au milieu de plusieurs suivantes. Elle regarda attentivement le jeune homme.

— Est-ce que vous ne seriez pas le petit-fils de Hung-Yung-Tse ? demanda-t-elle.

Sur la réponse affirmative du jeune homme, elle s'écria :

— Mais alors vous êtes mon petit-neveu ! Je suis bien âgée, hélas ! et peu éloignée de la mort,

et vous, vous ne m'avez jamais vue, depuis votre enfance ; c'est pour cela que nous ne nous reconnaissions pas.

— Mon père est mort de bonne heure, ce qui fait que je n'ai pas du tout connu les parents collatéraux de mon grand-père.

— Nous n'avons pas lieu de nous en vouloir. dans ce cas ; mais dites-moi comment vous vous trouvez ici, à pareille heure ?

Hung lui raconta alors son aventure.

— Ce n'est pas une affaire, dit la princesse. Un lettré aussi distingué que vous ne peut qu'honorer ces gens-là par sa proposition. C'est moi qui ferai ce mariage.

Puis, se tournant vers son entourage :

— J'ignorais, ajouta-t-elle, que les demoiselles de la famille Sing fussent jolies à ce point.

— Oui, répondit une des femmes, elles sont dix neuf, toutes très jolies. Mais je ne sais pas laquelle a été choisie par M. Hung.

— Celle qui paraît avoir de quinze à seize ans, s'empressa de répliquer le jeune homme.

— Oh ! alors c'est la quatorzième. Elle est venue, l'autre jour, avec sa mère, souhaiter la

fête à la princesse. Votre Altesse l'a donc oublié?

— Oui, oui, je m'en souviens bien maintenant. C'est celle qui était chaussée de ces élégants souliers à semelles en feuilles de lotus et qui portait un long voile, n'est-ce pas?

— C'est bien elle.

— En effet, elle a un joli petit minois éveillé et des fossettes assez séduisantes. Ah! c'est elle qui rend mon petit-neveu amoureux! Eh bien, qu'on la fasse venir ici!

Une servante sortit; quelques minutes s'écoulèrent et elle rentra avec la jeune fille; celle-ci salua respectueusement la princesse, qui lui ordonna de s'asseoir :

— Vous serez bientôt ma petite-nièce, dit-elle; donc, les cérémonies sont superflues entre nous.

La jeune fille ne savait que répondre à une nouvelle qu'on lui communiquait sous forme d'ordre; elle portait sa main à ses cheveux d'un air embarrassé, immobile et sans oser répliquer; enfin, ses yeux rencontrèrent ceux de Hung : aussitôt son visage se couvrit d'une rougeur charmante.

— Monsieur est mon petit-neveu, poursuivit la princesse, il a déclaré à votre père son désir de vous épouser. Au lieu d'agréer sa demande avec reconnaissance, vous l'avez jeté à la porte, sans même penser que, dans l'obscurité, il aurait pu se perdre, au milieu de ces ruines. Ne croyez pas, du reste, que je songe à vous punir, fit-elle à un geste suppliant de la jeune Sing; j'ai meilleure intention : celle de vous unir ce soir même.

— Mais il faut bien que j'aille avertir mes parents, objecta timidement la fiancée improvisée.

— Est-ce que vous allez me désobéir, par exemple? dit la princesse, en lui lançant un regard courroucé.

— Non seulement, je ne vous désobéirai pas, princesse, mais je pense que mes parents, non plus, n'oseront vous désobéir. Cependant, Votre Altesse ne voudrait pas m'obliger à accomplir, en dehors de leur présence, le plus grand acte de la vie.

— C'est bien, fit en souriant la princesse. Elle est digne de devenir l'épouse de mon petit-neveu. Va, ma fille!

En même temps, elle retira une épingle en or des cheveux de la jeune fille, pour la donner en gage à Hung.

— Rentrez chez vous, dit-elle ensuite à son neveu, et choisissez votre jour pour la célébration du mariage. Sing sera exacte au rendez-vous.

Puis, elle donna l'ordre aux domestiques d'accompagner Hung jusqu'à la porte du palais, et de lui indiquer le chemin à suivre.

Le lettré, tout étourdi de tant d'aventures singulières, couronnées par un bonheur si imprévu, fit quelques pas tout rêveur ; lorsqu'il retourna la tête, pour revoir cette demeure, où il avait trouvé la réalisation de ses vœux les plus chers, le palais avait disparu, comme enlevé d'un coup de rasoir : seule, l'ombre noire d'un bois de sapins découpait son profil mélancolique sur l'horizon, éclairé des premières lueurs de l'aurore.

Étonné, il regarda autour de lui, pour s'orienter ; bientôt il eut reconnu les lieux : il se trouvait près de la tombe du ministre Sié, frère de sa grand'mère. Il était fixé désormais : c'est par des revenants qu'il avait été reçu dans ce

palais, construit en un instant, détruit en une seconde. Mais toute cette journée ne serait-elle qu'un rêve? Quelle était enfin cette quatorzième fille de Sing?

Préoccupé de toutes ces pensées, il se dit qu'il lui fallait une certitude immédiate. Il retourna aussitôt au monastère. Comme tout y était changé! La ruine était complète: pas trace d'habitation, de séjour d'une famille au milieu de ces décombres! Les gens du voisinage et quelques passants qu'il interrogea, lui dirent que ce lieu était inhabité de mémoire d'hommes; qu'on n'y avait jamais vu êtres vivants, si ce n'est des renards, qui y avaient établi leurs terriers.

— J'accepte toute la famille des renards, pensa Hung, pourvu que je possède une aussi jolie femme pour compagne.

Il prit donc un jour, comme sa tante le lui avait conseillé et attendit impatiemment l'échéance de la date très rapprochée, par lui choisie pour la réception de son épouse.

Ce jour-là, comme le soir venait, un grand bruit se fit entendre en dehors de la maison du lettré. Une voiture pavoisée entra dans la cour;

la mariée en descendit, accompagnée d'une suivante. Pour toute corbeille, une grande tirelire, que portaient deux domestiques à barbe blanche.

Hung, enchanté de retrouver celle qu'il aimait, ne s'étonna pas du tout de ce singulier présent de noces. Il était trop heureux pour discuter son bonheur et se livra tout entier aux douceurs de l'heure présente.

Après l'accomplissement des rites, il interrogea cependant sa femme et lui demanda la raison du respect qu'elle avait pour les revenants.

— Le ministre Sié, répliqua la mariée, occupe actuellement, dans l'autre monde, les fonctions de prince-gouverneur de cinq régions. Aussi, tous les revenants et renards lui doivent-ils obéissance.

Le couple alla, le lendemain, au tombeau pour remercier la princesse, sa bienfaitrice. Au retour, ils trouvèrent deux jeunes filles, qui venaient leur apporter des bijoux et des soieries de la part de la princesse, ce qui augmenta encore la reconnaissance des jeunes époux.

Hung avait un camarade de collège, Tsou,

fils d'un censeur, habitant la même ville. Les deux condisciples s'étaient liés très intimement. Tsou apprit le bonheur arrivé à son ami et vint le féliciter et dîner avec lui. Dès qu'il fut parti, Sing, après avoir questionné son mari, lui dit :

— J'ai aperçu votre ami ; il a les yeux d'un singe et le nez d'un perroquet. C'est une mauvaise connaissance pour vous, il faut rompre avec lui, à tout prix.

Le nouveau marié, désireux de plaire à sa femme, n'accepta plus les invitations de son ami. Tsou vint lui demander la cause de ses refus et lui fit voir, en même temps, ses dernières compositions poétiques. Hung, toujours léger, lui fit des observations ironiques et Tsou partit furieux.

Lorsque Hung raconta ces faits à sa femme, elle fronça les sourcils.

— Vous êtes incorrigible, dit-elle ; vous verrez que votre légèreté vous portera malheur, car vous avez affaire, non pas à un homme, mais à une bête fauve.

Hung répondit à ces avertissements par un sourire dédaigneux et ses relations avec le fils du censeur continuèrent comme auparavant.

Peu de temps après, Tsou fut reçu, le premier, bachelier. Au milieu du banquet donné pour célébrer son succès, il étala ses compositions devant les convives, avec une vanité inouïe :

— Vous voyez, messieurs, disait-il, que le talent littéraire a bien son mérite ; si j'ai le bonheur d'être reçu le premier, c'est parce que le commencement de ma composition est un chef-d'œuvre.

Tout le monde de s'incliner et d'applaudir. Hung n'était pas de l'avis de l'orateur ; aussi, le vin aidant, finit-il par déclarer que le rang attribué à Tsou ne l'avait été que par erreur, à moins qu'on ne l'eût reçu par protection.

A ces mots, Tsou ne se sentit plus de colère ; tous les convives, du reste, donnaient tort à Hung ; ceux-là mêmes qui partageaient sa manière de voir, le blâmaient pour avoir manifesté ses opinions aussi intempestivement, à un banquet.

Lorsque Sing sut ce qui s'était passé, elle se prit à pleurer.

— Malgré mes bons conseils, dit-elle en sanglotant, vous avez fait la sourde oreille. Votre légèreté, s'adressant à un sage, ne pouvait que

diminuer votre vertu ; à plus forte raison, lorsqu'elle s'adresse à un méchant, devra-t-elle vous attirer des malheurs inévitables. Quant à moi, je ne veux pas être témoin de ces désastres. Je vais prendre congé de vous et je pars.

Hung, devant cette menace de séparation, jura à sa femme qu'il se repentait amèrement et que rien ne le ferait, à l'avenir, retomber dans de pareilles fautes.

Il finit par l'attendrir.

— Soit, dit-elle, je resterai ; mais voici mes conditions : vous cesserez toutes relations en dehors de la maison et ne boirez plus jamais de vin.

Hung s'empressa d'accepter tout, de jurer tout et la bonne entente fut rétablie et scellée par des baisers.

La jeune femme continua donc à diriger le ménage ; grâce à ses soins intelligents et à son bon ordre, elle fit prospérer la maison, et réalisa sur son petit budget des économies, qu'elle confiait secrètement à la grande tirelire, avec laquelle elle avait fait son entrée chez son mari.

Tsou venait encore de temps en temps ; mais les domestiques avaient l'ordre de ne pas l'annoncer. Les relations devinrent donc, en très peu de temps, absolument nulles.

Un jour, malheureusement, les deux amis se rencontrèrent aux obsèques d'une connaissance commune. Tsou prit le bras de Hung, lui faisant mille démonstrations d'amitié. Il se montra si engageant, si aimable, que le mari de Sing ne put plus se débarrasser de son ami ; oublieux de toutes les promesses, il se laissa emmener chez Tsou. Ce dernier le fit boire et donna en son honneur, un concert exécuté avec beaucoup d'art par ses musiciennes.

Hung, enfermé depuis longtemps chez lui, privé de tous les plaisirs extérieurs dont il avait l'habitude d'user et d'abuser autrefois, se sentit tout à coup à son aise ; il se reprit vite à boire outre mesure et finit par se griser et s'endormir.

La femme de Tsou était très jalouse ; la veille, elle avait eu une scène violente avec une musicienne, qu'elle soupçonnait d'être la maîtresse de son mari. Dans l'emportement de sa colère, elle alla jusqu'à frapper cette

femme, si malheureusement, qu'elle mourut du coup.

Tsou ne savait comment se débarrasser du cadavre.

La présence de Hung lui fournissait une occasion excellente de faire d'une pierre deux coups : de se venger des railleries de son ami, et de détourner, en même temps, tout soupçon de sa maison. Il s'empressa de mettre ce beau projet à exécution ; il fit porter le cadavre de la musicienne sur le lit où Hung était déjà couché ; puis, on ferma la porte.

Au milieu de la nuit, Hung, après avoir cuvé son vin, se réveilla, la bouche sèche et tout enfiévré. Il se redressa, pour chercher à se retrouver ; dans ce mouvement il heurta un corps immobile et froid, couché à côté de lui. Il crut d'abord faire un mauvais rêve ; mais quelle ne fut pas sa terreur, en constatant l'épouvantable réalité. Il se mit à crier. Tsou, qui n'attendait que ce moment, arriva avec ses domestiques ; il joua la stupeur et l'indignation et accusa son ami d'avoir assassiné la femme, après lui avoir fait violence.

Les voisins accoururent au bruit ; la police

fut prévenue par la clameur publique qu'un horrible assassinat venait d'être commis, et le pauvre lettré, comprenant trop tard sa légèreté, alla réfléchir en prison sur le danger qu'il y a à désobéir à sa femme pour se fier à de faux amis.

Sing n'apprit la chose que le lendemain; elle ne put, au premier moment, s'empêcher de dire qu'elle avait prévu ce malheur. Elle envoya tous les jours des provisions à son mari, mais paraissait borner là toute sa sollicitude.

Hung, malgré ses protestations, avait de telles apparences contre lui, que sa justification semblait impossible. De l'avis des gens les plus compétents, le procès allait être conclu par une condamnation capitale.

Pendant ce temps, sa femme se rendait chaque jour en prison, sans être aperçue par les gardiens. Elle cherchait à rendre courage à son mari et à lui donner un peu d'espoir; mais Hung était si abattu que, pour toute conversation, il se mettait à pleurer lamentablement.

Sing, au contraire, n'avait pas l'air triste; elle avait renvoyé sa suivante, dont elle avait

été, jusque-là, inséparable; à sa place, elle adopta une autre jeune fille, qu'elle aimait encore davantage et à laquelle elle prodiguait tous ses soins.

Ces changements et les occupations de son ménage l'absorbaient entièrement.

Le jour de l'exécution approchait. On la voyait aller et venir comme à l'ordinaire; on l'entendit pourtant, à cette époque, pleurer et sangloter même, dans le silence de la nuit.

Un matin, la suivante renvoyée reparut tout à coup; elle ne fit que dire, à voix basse, quelques mots à sa maîtresse. Toutes deux aussitôt éclatèrent de rire, à la stupéfaction des assistants.

Le lendemain, le gardien de la prison vint, de la part de son mari, prier Sing d'aller lui dire le suprême adieu.

Elle ne bougea pas.

Cette indifférence étonna tous les gens de la maison, qui n'y comprenaient plus rien et accusaient la jeune femme de n'avoir pas de cœur.

Mais on n'avait pas fini de s'étonner. Le jour même, le bruit se répandit dans le quartier que

le censeur Tsou était dégradé et qu'un commissaire extraordinaire avait été envoyé de Péking, pour reviser le procès Hung.

Le domestique de Hung alla aux renseignements.

Le jeune Tsou était déjà condamné, après avoir avoué son double crime d'assassinat et d'accusations calomnieuses; en revanche, Hung venait d'être mis en liberté.

Le revoir des époux fut naturellement très touchant, et tout en larmes. Hung était peut-être plus étonné qu'ému; il ignorait absolument comment l'empereur avait pu connaître le fond de la cause.

— Voilà notre *avocate,* dit Sing, en montrant du doigt sa suivante. C'est elle qui a tout le mérite de votre salut.

— Comment? expliquez-moi ce mystère.

— Je l'ai envoyée à la capitale avec mission de s'introduire au palais. Mais les esprits gardiens lui refusèrent l'entrée. Alors, elle rôda autour de la demeure impériale pendant plusieurs mois. Enfin, le jour où elle désespérait d'atteindre le but, on lui annonça que l'empereur allait partir en voyage. Elle se déguisa

en musicienne, se rendit d'avance à l'hôtellerie où devait descendre le souverain et eut l'insigne honneur de jouer devant Sa Majesté. Par sa grâce et ses manières distinguées, elle attira l'attention de l'empereur, qui lui demanda comment, si belle et si intéressante, elle pouvait se trouver dans cette triste situation. Alors, les larmes aux yeux, elle répondit qu'elle était votre fille et qu'une accusation infâme, dont vous étiez victime, l'avait réduite à gagner sa vie pour entretenir sa famille. L'empereur, touché de compassion, prit note des noms, promit de s'occuper du procès et donna en partant, à notre avocate, cent écus d'or. Voilà comment vous avez pu devenir libre.

Hung se confondit en remerciements.

Quelque temps après, Sing dit à son mari qu'elle avait à lui parler sérieusement ; elle exposa d'abord que l'amour lui avait attiré tous les mille ennuis terrestres, qu'elle n'aurait jamais rencontrés dans les hautes régions ; qu'elle était surtout dégoûtée de l'indifférence et du manque de cœur des mortels, aux portes desquels elle avait frappé vainement durant le procès. Elle ajouta qu'elle ne pouvait plus

vivre au milieu d'un monde qu'elle méprisait, et qu'elle désirait se retirer dans la solitude; que, du reste, elle n'abandonnerait pas Hung à lui-même, mais se ferait remplacer, auprès de lui, par la jeune fille qu'elle avait adoptée.

Hung ne voulut pas l'entendre, d'abord, et refusa énergiquement de la laisser partir. Sing resta; mais, bientôt, elle tomba malade; sa beauté diminua de jour en jour. Malgré les soins et les médicaments, ses forces s'épuisèrent avec une rapidité effrayante. Enfin, elle mourut au bout de quelques mois.

Hung était très affligé ; d'autant plus qu'à sa douleur se mêlait le remords d'avoir tué, en la retenant auprès de lui, la femme qui avait été son ange gardien et dont la sagesse lui avait sauvé la vie.

Les cérémonies funèbres à peine accomplies, la suivante, qui avait autrefois demandé à l'empereur la revision du procès, disparut subitement.

Mais la jeune resta et Hung finit par l'épouser, conformément au vœu de Sing. De cette union naquit un fils, aussi remarquable par sa beauté que par son intelligence.

Lorsque l'enfant fut déjà grand et que son instruction commença à exiger de sérieux sacrifices, Hung se trouva dans l'impossibilité de continuer son éducation. Une série d'opérations malheureuses avaient amené la pauvreté.

Hung, à bout de ressources, et presque désespéré, se rappela soudain, la tirelire de Sing.

Il l'ouvrit, et ne fut pas peu surpris de la trouver remplie d'or, sous la poussière qui s'y était accumulée, depuis la mort de sa femme.

La famille se releva donc, grâce à celle qui, même morte, la comblait encore des bienfaits de sa prévoyance maternelle.

Plusieurs années s'écoulèrent dans la paix et le bonheur. Cependant, Hung devait avoir une dernière preuve de la sollicitude de celle qui avait été sa femme.

Un vieux domestique de la maison passait sur le sommet d'une montagne, quand Sing lui apparut.

Montée sur un cheval noir, elle était immobile au faîte du pic le plus aigu.

Elle interpella le vieillard, lui demanda des

nouvelles de son maître et exprima sa satisfaction de le savoir heureux époux de celle qu'elle lui avait destinée ; enfin, elle le chargea d'apprendre à Hung, que changée en déesse, elle habitait, loin des hommes au cœur souvent dur et perfide, les demeures célestes de l'éternelle justice et du bonheur infini.

FIN

TABLE

PARIS. — IMP. P. MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE. — 36295.

DATE DUE

DUE	RETURNED
1981 APR 17	1981 APR 30
M JAN 10 1983	DEC 20 1982

KING PRESS NO 306

